This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

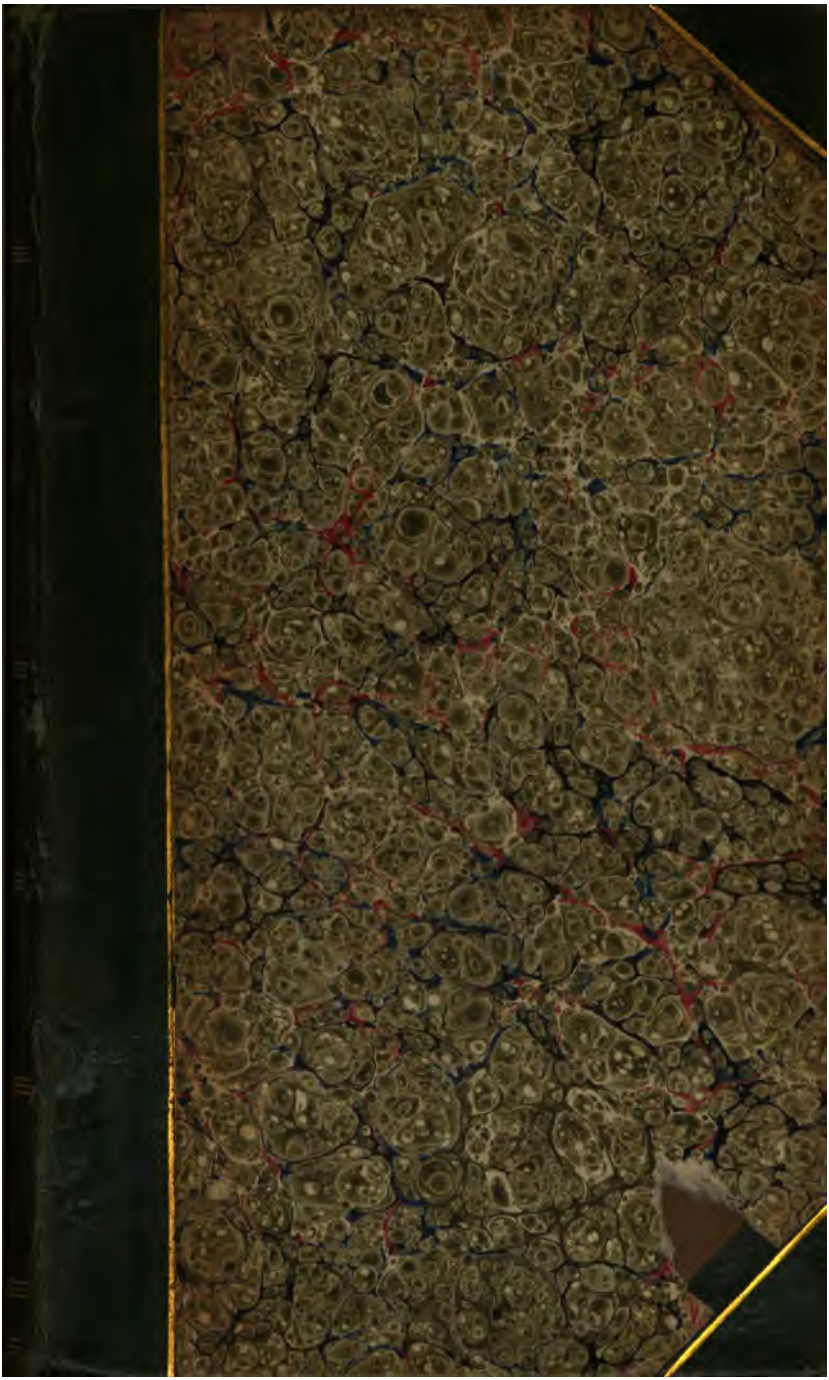
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Lady Fanshawe's Memoirs

291. a 11

291 'a.

F. A.

NOUVEAUX

# TABLEAUX

DE

*FAMILLE.*

# NOUVEAUX TABLEAUX

DE

# FAMILLE,

OU LA VIE

D'UN PAUVRE MINISTRE DE VILLAGE ALLEMAND, ET SES ENFANS.

Traduit de l'Allemand d'AUGUSTE LA FONTAINE, par Madame ISABELLE DE MONTOLIEU, Auteur de Caroline de Lichtfield, et de la Traduction de Charles Engelman.

## *TOME III.*

L'érudition passera, s'augmentera; l'esprit humain peut se perfectionner; le goût peut changer; mais tant qu'il y aura des cœurs bons et sensibles, ils seront émus en lisant mon ouvrage; il y aura toujours des pères, des enfans, des époux, et comme j'écris leurs sentimens avec toute mon âme, je suis sûr de trouver des lecteurs.

*Nouveaux Tableaux de Famille*, T. I. p. 185.

Réimprimé à Londres, par Cox, Fils, et Baylis, Great Queen Street,

Pour M. PELTIER, No. 14, Piccadilly West, se trouve chez tous les Libraires Marchands de Nouveautés.

1803.

OXFORD
LIBRARY

NOUVEAUX

# TABLEAUX

DE

## *FAMILLE.*

## GUERRE.

Ah ! ce malheureux voyage à la ville, dis-je le matin en me levant!

Ah! ce malheureux voyage à la ville, dit ma femme en apportant la déjeûner!

Je voudrais n'avoir jamais vu la ville, dit Elisabeth en soupirant!

Ah! croyez-moi, dit Mina, ce qui nous arrive ne tient ni à la ville, ni au village, mais uniquement à notre cœur. Que ce fût elle ou nous qui eussions raison, et peut-être avions nous tous raison, il n'en est pas moins vrai que notre bonheur était détruit. A dater de ce jour, il s'était établi entre nous une espèce de guerre dans toutes les règles; on la conduisait tantôt par la force, tantôt par la ruse, quelquefois on allait droit au but; d'autres fois, on prenait des chemins détournés. Si seulement il n'y avait eu que deux partis contraires, en se disputant un peu, on aurait eu du moins l'espoir de remporter la victoire; mais il se forma, entre nous, trois partis; et dès que l'un attaquait, les deux autres se réunissaient contre lui.

Dès le lendemain, Elisabeth ne fut plus aussi soumise ; dès que je lui rappelais sa promesse, elle se retranchait derrière l'opinion de sa mère, contre la trahison d'épouser un homme, tandis qu'on en avait un autre dans le cœur, et Mina se mettait bien vîte de son côté.

Si ma femme blâmait l'inconvenance d'aimer à dix-sept ans, et d'aimer un Baron, aussitôt les jeunes filles s'appuyaient de ce que j'avais dit une fois devant elles sur la faiblesse du cœur humain, et j'étais forcé de dire encore de même, tout en leur faisant quelques exhortations. Si ma femme et moi n'étions pas d'accord, aussitôt Mina s'en mêlait, et cherchait à nous animer, pensant bien qu'on ne marierait pas sa sœur que nous ne fussions du même avis. Si je faisais un discours bien pathétique,

ce qui était assez mon genre, au moment où je voyais ma femme et Lisa tout attendries, et que je croyais avoir gagné ma cause ; mademoiselle Mina en commençait un plus pathétique encore, où tout l'art de l'éloquence était déployé. Elle menaçait Elisabeth de la mort de Wahlen, ma femme de celle d'Elisabeth ; elle rappelait avec adresse l'horreur de tromper Salzmann : elle baisait les mains de sa mère ; au bout de quelques instans, toutes trois s'embrassaient, et pleuraient ensemble, et ma peine était perdue. J'amenais Elisabeth où je voulais, dès que j'étais seul avec elle ; mais les nuits passées avec Mina, mais leurs entretiens secrets détruisaient tout mon ouvrage.

J'en vins jusqu'à compromettre

ma dignité de père, au point de conjurer cette petite fille de se mettre de mon parti, et de m'aider à gagner sa sœur; je lui représentai fortement combien cette union avec Salzmann tranquilliserait Elisabeth, et nous rendrait tous heureux; et toi-même, Mina, lui dis-je, une fois ta sœur établie, tu trouverais bien plus facilement à te marier aussi. Ces entretiens entre un père et sa fille, étaient assez singuliers; jamais je n'avais parlé avec moins de force, et Mina souriait quelquefois de son facile triomphe.

Un jour cependant que je venais de lui dépeindre le bonheur dont nous jouirions tous si sa sœur épousait Salzmann, elle devint plus sérieuse, ses yeux se mouillèrent, et jamais je ne l'ai vue aussi belle.

O cher père! me dit-elle, vous

connaissez sans doute le cœur humain mieux que nous ; mais vous ne connaissez pas celui d'Elisabeth, si vous croyez que la promptitude avec laquelle elle a consenti à ce douloureux sacrifice vient d'un refroidissement pour Wahlen ; j'ai beaucoup de peine, moi qui la connais mieux que vous, à la retenir, à l'empêcher de le consommer ce cruel sacrifice ; car elle aime mieux mourir en vous obéissant, que de vivre, même avec Wahlen, contre votre désir ; parce qu'en général, la mort lui paraît plus desirable que la vie.—Il y a des cœurs, cher père, que le poids d'une seule larme de plus suffit pour accabler ; et celui d'Elisabeth est du nombre. — Si c'était moi qui dusse prendre cette courageuse et terrible résolution, d'épouser l'homme que je n'aime pas, il en coûterait beau-

coup à mon cœur, mais une fois qu'elle serait prise, j'oublierais celui ..... l'oublier ? .... non, je le crois à peine ; et Elisabeth ! — Dites-moi, mon père, l'avez-vous vu oublier, ou seulement aimer moins ce qu'elle a une fois aimé ? Son amour pour nous tous n'est-il pas au contraire toujours allé en croissant ? Est-ce bien Elisabeth qui peut cesser d'aimer ? Oh ! non, non, je suis convaincue qu'elle ne peut être heureuse, qu'elle ne peut vivre qu'avec Wahlen.

Mais, mon enfant, lui dis-je, comment pouvez-vous espérer ce qui est impossible ;

Cher père, Lisa fait plus que d'espérer ! elle a une telle confiance dans celui qu'elle aime ; elle croit, elle espère avec une résolution si ferme, que tous vos doutes s'éva-

nouissent pour elle comme des ombres. Je vous le dis, vous ne connaissez pas le cœur de ma sœur ; non, ce n'est pas une impossibilité qu'elle vous sacrifie, c'est une certitude de bonheur, — et de quel bonheur ! Oh ! si vous entendiez Elisabeth parler de son union avec Wahlen ! vous verriez bien qu'il n'y a pour elle d'autre alternative qu'une vie de bonheur, telle qu'on ne peut la décrire, ou une mort lente et douloureuse.

Mina sanglotait ; et en s'éloignant de moi, elle me dit avec une sorte de solemnité ; mon père, je suis intimement convaincue que tous ceux qui veulent que ma sœur renonce à Wahlen, veulent sa mort, et voilà pourquoi je fais et ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'elle n'y renonce pas ; croyez ce que je

vous dis, Elisabeth est bien malheureuse.

Elle souriait ce matin, lui dis-je, avec un air si serein. Mon père, répondit-elle avec un peu d'altération, Elisabeth sourirait quand même son cœur serait brisé ; ne vous fiez pas à ses sourires ; Aria souriait en retirant le poignard de son sein. O mon père ! ne la rendez pas malheureuse, et nous tous plus malheureux encore ; Elisabeth est comme la sensitive, qui laisse tomber ses feuilles dès qu'on la touche.

Oui, Mina ; mais elle les relève bientôt.

Et que diriez-vous, mon père, si elle ne les relevait pas ?

Ceten tretien me donna beaucoup d'angoisse, mais je croyais qu'il était de mon devoir de père de persister

dans ma résolution avec adresse et fermeté.

Je commençai par faire promettre à Elisabeth de ne pas voir Wahlen sans mon aveu, et de ne plus lui écrire ; elle me le promit sans faire la moindre objection, et un doux sourire parut sur ses lèvres, mais en même temps son sein se souleva comme par un soupir intérieur ; ce sourire me perça l'âme, il me rappela ce qu'avait dit Mina, et je crus voir Aria retirant le poignard de son sein. — Mais je pensai que je pouvais toujours lui rendre sa promesse ; et cela me tranquillisa.

Pendant quelques jours, je ne dis rien, et je me cachais sur-tout de Mina, dont les yeux perçans me suivaient par-tout ; je dis même plusieurs fois qu'il arriverait peut-être quelque heureux événement ;

qu'il fallait s'en remettre au sort, ou plutôt à la providence, quand on ne savait quel parti prendre : c'était une de mes thèses favorites, et je pense encore de même avec quelques restrictions. Je disais une fois : on devrait s'en remettre presque toujours au hasard et à sa destinée, on s'inquiéterait moins pour l'avenir.

Mon père, répondit Charles, cela peut être ainsi pour de certains cas ; mais en général, les hommes ne doivent pas abandonner au sort, et leurs projets et leur conduite ; un homme sage doit prévoir les événemens, et ne pas risquer d'être pris au dépourvu ; quoique sans doute les événemens soient dirigés par une puissance supérieure, il faut faire comme s'ils dépendaient de nous. Un bon pilote laisse-t-il au

sort le soin de tenir son gouvernail, et de conduire son vaisseau, quand même mille vaisseaux auraient été conduits heureusement par le hasard ?

Le hasard, mon fils ! dis la providence qui sait mieux que nous ce qui nous convient.

Eh bien ! la Providence, mon père ; elle envoie comme il lui plaît, et la tempête et le calme, et laisse au pilote le soin de guider sagement le vaisseau entre les écueils, de le préserver de l'orage, et de le conduire au port.

Cela est vrai, lui dis-je ; mais avec quelques modifications.

Qu'est-ce qui ne serait pas vrai, mon père, avec des modifications ? Mais j'aime mieux périr les yeux ouverts, que de me sauver les yeux fermés. On voit que mon fils était

jeune encore ; et trop souvent la jeunesse penche vers le stoïcisme.

Mon intention était cependant de ne rien laisser au hasard sur cet objet, je voulais au contraire suivre mon plan. Je fis donc dire à Salzmann que je serais bien aise de le voir ; et il arriva. — Je pensais que lorsqu'il viendrait habituellement chez nous, il donnerait à mon parti une forte prépondérance, et m'aiderait à amener Elisabeth au point où je la voulais. Car, dès que je la croyais prête à remplir mes vœux, elle tombait sous la main de Mina, et quand celle-ci ne se croyait pas assez forte pour entraîner sa sœur, elle appelait sa mère à son secours, et elle obtenait une victoire complète.

Mais je pensais que lorsque Salzmann y serait, mon parti devien-

drait plus fort, je pourrais prendre Elisabeth à-propos, les engager l'un à l'autre ; ma femme serait obligée de se taire ; et Mina ..... que lui resterait-il à faire ?

Dès qu'elle vit paraître Salzmann, elle sentit tout l'avantage que j'allais tirer de sa présence ; elle me jeta un regard, et fit un signe à sa sœur qui ne m'échappa point ; elles sortirent ensemble, et quand elles rentrèrent, Elisabeth avait l'air angoissée, elle s'approcha de moi, et me dit doucement que Mina lui avait fait comprendre tout le danger des visites de Salzmann.

J'affectai beaucoup de froideur et de calme pour en imposer à Mina qui m'observait avec attention, je facilitai à Elisabeth, sous quelque prétexte, l'occasion de s'éloigner, et même, je lui donnai une com-

mission qui devait la retenir longtemps dehors ; ensuite je ne dis plus rien, mais j'eus soin d'engager une conversation entre ma femme et Salzmann, parce que je savais qu'il suffisait qu'on eut causé une demi-heure avec elle, pour qu'elle invitât cordialement son hôte à revenir. Quand Salzmann se leva pour prendre congé, je restai fort tranquille, et me contentai de le saluer, pour que Mina n'eût rien à dire ; mais ma femme n'en mit que plus de vivacité à le presser de renouveler ses visites. Lorsqu'il fut parti, je dis à Auguste :

Dans l'état des choses, chère amie, j'aurais préféré que tu l'eusses moins pressé de revenir. Elle se rejeta sur la politesse, l'honnêteté, etc. etc. Mais Mina n'était pas facile à tromper ; elle ne dit pas un mot pen-

dant cet entretien, et me regardait d'un air préoccupé.

Il faut que j'avoue au lecteur que dans cette petite guerre, je mettais une espèce de point d'honneur à l'emporter sur cette petite fille et à faire avec elle, ruse contre ruse. Dans notre dernier entretien, elle m'avait dit d'un ton décidé, et si sûre de son fait qu'elle voulait protéger l'amour de sa sœur, et contrecarrer nos vues, que je me faisais une espèce de plaisir de lui prouver que cela ne dépendait pas d'elle. Il est bien vrai que tout de même je me serais opposé à l'union d'Elisabeth avec Wahlen ; mais je disais et faisais bien des choses, plus contre Mina, que pour Elisabeth.

Salzmann plût à toute ma famille, excepté à Elisabeth qui ne l'avait

pas regardé. Au premier moment sa figure n'avait rien de remarquable ; mais dès qu'on lui parlait, ou qu'il parlait, elle devenait extrêmement intéressante par l'expression de bonté et de cordialité qui se peignait dans son regard, et dans son sourire. Ce qui pouvait lui manquer du côté de la culture de l'esprit et de l'usage du monde était remplacé par cette politesse naturelle, qui part du cœur, et par un sens intelligent et droit. Toutes ses pensées étaient si bien ordonnées que tout ce qu'il disait, était en mesure, et portait le caractère de la candeur et de la sincérité. Mina, pour la première fois, s'écria quand il fut sorti. " Ah ! ce fatal voyage à la ville." — Moi-même jusqu'alors, je n'avais guères causé avec ce jeune

homme. que sur nos intérêts de campagne, je fus si frappé de sa manière, que je désirai plus que jamais, qu'il devînt mon gendre, et que je lui aurais donné alors mon Elisabeth avec plaisir, quand même j'aurais été Doyen Surintendant.

Quand ma femme eut loué ses bons principes, et Mina ses grands yeux noirs, son sourire, et le son de sa voix, je leur dis, eh! bien, ne pensez-vous pas que si Elisabeth l'épouse, elle pourra oublier Wahlen, et vivre heureuse avec ce bon jeune homme? toute autre qu'elle, oui, répondit Mina; mais non pas Elisabeth, mon père, il y a des personnes dont les douleurs ne se règlent pas d'après les circonstances; si Elisabeth épousait Salzmann, et que Wahlen ne fût pas oublié, elle mourrait de ne pouvoir pas l'ou-

blier; et si elle l'oublirait, elle mourrait de l'avoir oublié. Oh! mon père! Elisabeth devait n'aimer jamais, ou aimer éternellement.

Tu es une folle avec ton amour éternel, répondis-je, et en me tournant du côté de ma femme, que nous serions heureux, lui dis-je, chère Auguste, si nous voyions notre Elisabeth unie à un aussi honnête homme, (pour la première fois elle ne me fit aucune objection, et je continuai) je veux encore l'espérer. Autant que j'en puis juger, Wahlen est aussi un honnête, un noble jeune homme; peut-être est-il fâché dans ce moment d'avoir engagé notre Elisabeth dans ce labirinthe. Tous les deux sont innocens, chère Auguste, leur jeunesse, leurs cœurs brûlans, leur imagination exaltée, la vieille Marie, et

la petite Annette, voilà les seules causes de tout ce qui nous afflige. Si Wahlen savait ce qui se passe ici, je suis sûr qu'il renoncerait à Elisabeth, et qu'elle retrouverait bientôt sa tranquillité ; pendant quelques mois au plus, elle croirait l'aimer encore ; mais sois en bien convaincue, chère amie, un homme comme Salzmann, finit toujours par se faire aimer, et sur tout d'une fille bonne et sensible comme notre Lisa qui rend toujours avec plus de force amour pour amour, caresse pour caresse, — même à ses pigeons ; (je voyais par la fenêtre Elisabeth dans la cour donnant mille baisers à un joli pigeon blanc perché sur son épaule). Oh ! j'espère, que nous serons encore tous heureux.

Cher ami, dit Auguste attendrie,

Dieu le veuille ; ce Salzmann est si sincère, si droit, si bon, que . . . . Oh ! oui, dit Mina avec un sourire ironique, et comme il est si bon, si droit, si sincère, il en sera plus facile à tromper . . . . . c'est inoui, cet homme excellent vient chez nous avec un cœur ouvert et simple . . . . et nous lui cachons précisément ce qu'il lui importe le plus de connaître, le cœur d'Elisabeth . . en vérité, ma mère . . . . si cela est honnête . . . . ?

Taisez-vous, dis-je avec colère.

Il est sûr qu'il y a là quelque chose qui n'est pas loyal, mon père, dit Charles avec son ton grave. — Sa mère lui fit un signe d'approbation, et il continua. Peut-être, dit-il, que cet amour d'Elisabeth pour le Baron de Wahlen n'est pas d'une aussi grande conséquence qu'on le

croit, malgré tous les romans de Mina, et qu'on pourrait en parler tout simplement à monsieur Salzmann ; il n'y aurait qu'à lui dire : monsieur, Elisabeth aime un joli jeune homme, mais cela ne fait rien, nous espérons tous que cet amour n'aura aucune suite fâcheuse ? s'il persiste à vouloir Lisa ; si Wahlen y consent, nous aurons satisfait à notre conscience, et nous verrons qui a le mieux connu le cœur de Lisa, de toi, Mina, ou de mon père.

Et si c'était moi, dit Mina, si notre Elisabeth en devenait la victime ? si elle tournait ses regards mourans sur son frère Charles .... Ne se repentirait-il pas d'avoir donné ce conseil ?

Mais, est-ce moi qui force Eli-

sabeth ? n'est-ce pas à elle à juger de son amour ?

Pendant cette dispute, entre le frère et la sœur, je réfléchissais à cette ouverture ; quoique je fusse intimement convaincu que la passion de ma fille passerait, je penchais assez à suivre l'avis de mon fils ; tout dépendait de savoir si monsieur Salzmann avait sur l'amour, mes notions, ou celles de Mina. Son ton, tout simple, tout uni, était si peu romanesque, que je jugeai qu'il penserait comme moi ; j'ai d'ailleurs toujours aimé à être en paix avec ma conscience, en sorte qu'il fut décidé qu'à la première occasion, on dirait tout à Salzmann.

Charles, très-fier que son avis l'eût emporté, s'offrit, avec un ton plus doctoral qu'à l'ordinaire, d'en

prévenir Elisabeth, et même de faire à Salzmann les confidences projetées.

Quant à la première de ces offres, mon bon ami, je m'y oppose, dit Mina vivement ; si le cœur de Lisa était de la même étoffe que le grossier manteau de tes philosophes Stoïciens, tu pourrais traiter ce sujet ; quant à la seconde, tu peux, —— mais, non, je m'y oppose aussi, il faut pour cela une certaine délicatesse . . . .

Charles un peu piqué, dit encore avec son ton sentencieux ; je croyais que la bonne foi, la simplicité, la vérité étaient la vraie délicatesse, et valaient mieux que la finesse, et les voies souterraines. Qu'est ce qui nous tourmente tous depuis quinze jours ? est-ce la bonne foi, la confiance ? ou bien la méfiance et la finesse ?

finesse ? qu'en dis-tu Mina ? . . . Nous nous aimons tous cependant, nous chérissons tous Elisabeth, en sommes-nous plus heureux ?

Nous fumes tous frappés de la justesse de son observation, je ne l'en aurais pas cru capable, et certes, il avait bien raison ; à quoi sert-il d'être unis, quand il n'y a point de confiance, et il n'y en avait plus entre nous ; sans la confiance, l'amour, l'amitié ne sont que des mots.

Il fut enfin convenu unanimement que la première fois que Salzmann me dirait un mot d'Elisabeth, je lui confierais toute l'histoire de son amour pour Wahlen ; mais nous n'en fûmes pas plus unis pour avoir pris d'accord cette résolution ; un grand espace nous séparait encore ; la paix avait fui de notre demeure, et ce qui est bien pire

encore, elle avait fui de nos cœurs. Elisabeth la seule cause de tout, paraissait être la seule innocente ; dès qu'elle était au milieu de nous, nous devenions meilleurs. Nous nous regardions les uns les autres avec l'œil du soupçon, il était impossible de jeter sur elle un seul regard de mécontentement ; nous nous faisions mutuellement des reproches ; aucun de nous n'aurait pu prendre sur lui de lui dire une seule parole dure. Je faisais alors peu d'attention à cette singularité, à présent je me demande comment il se faisait que la seule coupable fût la seule innocente ; et cependant c'était ainsi au pied de la lettre : c'est qu'elle savait aimer avec une tendresse qui couvrait toutes ses fautes : c'est qu'elle nous sacrifiait sans murmure tout ce qui dépendait d'elle, son

amour et son bonheur, pendant qu'aucun de nous ne voulait seulement sacrifier son opinion; elle ne demandait pas d'être heureuse elle-même, elle voulait que nous fussions tous heureux. Ah ! les hommes peuvent faillir : qui est-ce qui est exempt de fautes ? mais ce qui les rend vraiment coupables, c'est la dureté, c'est l'orgueil, l'égoïsme, l'obstination, la violence, et tous ces vices étaient étrangers au cœur de mon Elisabeth.

Oh ! que l'homme est injuste non-seulement il veut que les autres soient vertueux, mais il faut encore qu'on le soit à notre manière ; une vertu qui nous contrarie, devient presque un vice à nos yeux.

Dans cette circonstance, chacun de nous pensait dans le fond, bien plus à soutenir son opinion, qu'au

bonheur d'Elisabeth. Ma femme lui aurait pardonné son amour, si elle avait eu deux ans de plus ; moi je n'en étais fâché qu'à cause du rang de Wahlen ; Mina ne pensait qu'à ses romans ; nous voulions tous l'impossible ; et au lieu de nous unir pour le bonheur de notre fille chérie, nous faisions tout ce qu'il fallait pour le troubler à jamais. Mais j'étais convaincu que mon devoir de père était de triompher de cet amour.

## LE RIVAL GÉNÉREUX.

La première fois que Salzmann vint à la maison, je le menai promener avec moi au jardin, il me parla bientôt d'Elisabeth ; alors je lui découvris la vérité sur l'état de son cœur ; je diminuai bien un peu la force de son amour, j'augmentai autant que je le pus nos espérances qu'il passerait, et je lui dis que nous avions tous décidé en famille de ne pas lui en faire un mystère, quoiqu'Elisabeth nous en eût promis e sacrifice, et que je fusse bien convaincu qu'en peu de temps, il lui deviendrait facile.

Le bon jeune homme parut très-frappé, il soupira profondément, et baissa les yeux. — Enfin, il me dit que cette confidence lui faisait beaucoup de peine. Jamais en ma vie, me dit-il en appuyant ses mains sur sa poitrine, rien ne m'a fait plus de mal. . . . Il resta quelques instans en silence ; puis il reprit d'une voix entre-coupée et tremblante : pardonnez, mon cher Pasteur, pardonnez-moi, si j'afflige votre cœur par ma souffrance ; puisse votre bonne Lisa être aussi heureuse que j'aurais tâché qu'elle le fut avec moi. . . . Oh ! celui qu'elle aime doit la rendre heureuse. Mais, dit-il, en baissant encore la voix, et en hésitant, vous m'avez dit un mot d'obstacles à cette union. . . . je ne sais quels ils sont ; mais s'il dépendait de moi. . . . si c'était de l'argent,

par exemple. . . mon cher Pasteur, vous me devez une consolation. . . et la moitié de tout ce que je possède est à votre service.

Il dit cela d'une manière si modeste, si timide, si bonne, et avec une telle expression de sincérité, que je ne pus que saisir sa main, et la presser sur mon cœur.

Ce jeune homme me fait bien du mal, ajouta-t-il, mais je l'aimerai s'il rend mademoiselle Elisabeth heureuse ; et je vous le répète, s'il faut la moitié de ma fortune. . . . n'appartenait-elle pas à mademoiselle Lisa ? Si. . . . mais pourtant il ne faut pas qu'elle le sache, elle croirait m'avoir obligation, et cela lui ferait de la peine. . . . et ce serait moi. . . moi seul. . . Oh ! qu'Elisabeth soit heureuse, et je serai moins à plaindre.

Jamais, non jamais je ne pourrai peindre au lecteur la délicatesse, le sentiment, la noble et douce simplicité qu'il mit dans cette offre et dans ces paroles. Je serrai sa main sur ma poitrine, et j'aurais donné tout au monde, pour qu'Elisabeth eût été témoin de cet entretien.

Je lui répondis qu'il n'avait sans doute pas compris ; et je lui fis alors un détail circonstancié de l'amour de Wahlen pour Elisabeth, et de tout ce qui s'était passé à cette occasion, sans plus chercher à altérer la vérité. La franchise de cet excellent jeune homme, et sa générosité avaient exalté la mienne, et je ne lui cachai rien.

Pour rien au monde, je n'aurais eu avec lui la moindre réticence. Je lui dis ce qu'Elisabeth pensait elle-même de son attachement pour

Wahlen ; mais que par obéissance filiale, elle m'avait promis d'épouser Salzmann.

Sans doute ces derniers mots furent les seuls qui le frappèrent, je le vis au changement subit de son visage, et du son de sa voix ; ses yeux rayonnèrent de plaisir. Ah ! s'écria-t-il, ai-je bien entendu ? .... Oh ! mon Dieu ! je puis donc espérer ! Est-il bien vrai ? Elisabeth veut-elle me rendre l'homme le plus heureux qu'il y ait sur la terre ?

Je lui dis encore une fois qu'elle y consentait par obéissance ; mais que nous, ses parens, nous ne pouvions y consentir tant que son amour pour un autre existait encore ; nous sommes sûrs, ajoutai-je, qu'il passera ; et quand elle vous connaîtra mieux, vous, digne et bon Salzmann, elle vous donnera non-seu-

lement sa main, mais aussi son cœur. Il ne répondit rien, et parut réfléchir. — Enfin, avec une peine qu'il s'efforçait en vain de cacher, il dit en hésitant : je vois..... je comprens..... quand Elisabeth cessera d'aimer ce jeune homme..... Je vois que je..... Mais vous l'espérez, dites-vous? et qu'est-ce qui vous le fait présumer ?

C'est, lui dis-je, que l'amour, quelque violent qu'il soit, passe toujours. Il se tut, et secoua lentement la tête. — Puis il dit doucement :

Si ce jeune homme l'aime comme moi..... Je ne le connais pas, ni ne désire de le connaître, mais si elle l'aime, comme vous le dites, de tout son cœur ; si..... Ah ! si l'on pouvait ainsi cesser d'aimer, il serait égal qui l'on aime ! Mon

amour, à moi pourrait cesser aussi ; et je sens bien, cher Pasteur, qu'il durera éternellement : non, non, j'aurais honte de vouloir aussi ardemment ce que je ne serais pas sûr de vouloir toujours..... Je le sens, je serai malheureux ! bien malheureux ! mais je ne voudrais pas cesser de l'aimer.

Je vis que ce sensible jeune homme pensait sur l'amour, comme mes deux filles ; je lui représentai avec calme que lorsque l'amour n'est nourri, ni par l'espoir, ni par des lettres, ni par la présence, ni par des soins, il faut nécessairement qu'il s'éteigne de lui-même.

Et comment savez-vous, me dit-il, que celui de mademoiselle Elisabeth est dans ce cas-là ? Ne reverra-t-elle pas son amant ? Ne s'écrivent-ils pas ?

Je lui ai défendu, répondis-je, de le voir et de lui écrire, et je suis sûr qu'elle tiendra parole, quelque peine que cela fasse à son cœur. Il soupira profondément, et répétait machinalement le mot de *peine*.

Oh ! oui, dit-il, oui sans doute, cela doit lui faire de la peine ! Ah ! je le sens, si elle m'aimait comme je l'aime, et qu'on me défendît de la voir, de lui écrire, aucune puissance sur la terre ne me ferait consentir . . . . . Non, cher Pasteur, quoique je l'aime autant que . . . . . quoique je sois le plus malheureux des hommes, je ne veux pas qu'elle soit malheureuse ; quelque douleur que j'éprouve en apprenant qu'elle en aime un autre, je souffre plus encore de sa douleur à elle : chère, excellente fille ! non, tu ne dois pas souffrir ! . . . . . il posa une main sur

son front, et me tendit l'autre en me disant : adieu, cher Pasteur, révoquez vos défenses, et quand vous entendrez dire que mon cœur a cessé..... que ma vie..... que je suis le plus malheureux..... quand ma mort..... alors dites à votre fille.... — Il se rapprocha, et saisit mes mains avec force..... Non, non, ne lui dites rien, jamais rien ; il ne faut pas que son bonheur soit troublé ; alors j'aurai cessé de l'aimer, et de souffrir : mais seulement alors..... — Ces paroles entre-coupées étaient en même-temps si fortes et si touchantes ! Mais c'était sur-tout l'expression de son visage qui annonçait la violence de sa passion. Ses yeux brillaient d'un feu sombre et terrible, la couleur de son teint variait depuis le rouge le plus vif, à la pâleur de la mort ;

de grosses larmes paraissaient de temps en temps au bord de ses paupières, et roulaient sur ses joues et sur sa poitrine oppressée. Il faudrait l'avoir vu pour comprendre l'émotion que j'éprouvai ; il faudrait avoir entendu comme moi les expressions touchantes qui sortaient de son âme.

Il voulait me quitter, mais je l'arrêtai en le serrant contre ma poitrine, et en lui disant avec effusion de cœur : bon jeune homme ! ne nous abandonnes pas ! elle sera à toi ; cet amour si pur, si violent, si sincère, cher Salzmann, il faut qu'il soit partagé ; il faut que tu sois heureux ; il faut que je t'appelle mon fils ; Elisabeth n'a aucune espérance d'épouser celui qu'elle aime, c'est un baron, et ses parens ont toute la fierté de leur état ; tous les

deux sentiront l'impossibilité de leur union ; et le cœur d'Elisabeth connaîtra le prix du tien ; elle t'aimera, Salzmann, j'ose te le promettre ! mon fils ! ne nous abandonnes pas !

Il remit encore un moment la main sur ses yeux, puis il me la tendit, serra la mienne. Eh bien ! dit-il, je reviendrai, mais je ne dirai pas à votre fille un seul mot de mon amour, ni de vos espérances..... l'espérance !.... je n'en ai point..... Mais du moins je la verrai, jusqu'au moment où...— Il m'embrassa, et nous nous séparâmes.

Je rentrai à la maison ; et je trouvai Elisabeth seule avec ma femme.— Je ne pus m'empêcher de m'écrier en entrant : ô Elisabeth ! quel amour ! quelle vraie sensibilité ! quel cœur ! quelle âme a ce jeune homme ! Au

même moment la porte s'ouvrit, et Mina parut. Elle était sérieuse; ses yeux avaient encore des traces de larmes; et, marchant d'un pas lent et incertain, elle vint à sa sœur, qui souriait de cette gravité si peu ordinaire. Mina s'approcha d'elle, passa ses deux bras autour de son cou, et commença à sangloter.

Qu'as tu donc, chère Mina? dit Elisabeth avec inquiétude. Mina la serra contre son cœur, et lui dit: ô ma sœur! comme tu es aimée!

Tu as donc écouté, Mina? lui dis-je (et je me rappelai que pendant ma conversation avec Salzmann, j'avais entendu quelque bruit sous le berceau); tu nous as écoutés, eh bien! dis, dis à ta sœur, quel homme! quel cœur!

Le plus excellent, le plus noble, le meilleur de tous les hommes,

dit-elle. O Elisabeth ! combien tu es aimée ! Elle avoua alors, et qu'elle avait écouté, et qu'elle l'avait fait exprès, parce qu'elle se défiait un peu de la manière dont je parlerais à Salzmann. Mais, cher père, dit-elle en s'approchant respectueusement de moi, et me baisant la main, quoique j'aime ma sœur autant que vous puissiez l'aimer, et que nos opinions sur elle soient différentes, je n'aurais sûrement pas parlé aussi bien que vous ; mais, lui, lui, cet excellent jeune homme, lui qui pouvait à peine exprimer ses nobles sentimens. — Elisabeth, je te le jure, j'avais toutes les peines du monde à ne pas m'élancer de ma place, à ne pas lui dire : ma bonne sœur vous aimera, elle doit vous aimer, elle vous aime déjà. Alors, nous racontâmes tous les

deux ce qui s'était passé, et tous les deux avec le même enthousiasme.

Elisabeth, pâle, tremblante, nous écoutait les yeux baissés, et sans ouvrir la bouche ; mais ce ne fut que pendant quelques secondes. — Bientôt elle parut avoir un sentiment de honte d'entendre avec peine l'éloge d'un homme, parce qu'il était contraire à ses intérêts ; elle releva la tête, nous écouta avec fermeté, et avec un doux sourire d'approbation.

Quand nous eûmes fini, elle dit doucement, je suis bien malheureuse, mon père, je fais le malheur de tous ceux qui m'aiment, et aussi celui de cet honnête homme. Ah ! ce qui me désole, c'est d'être ingrate pour un amour aussi généreux ; je demande à Dieu, dit-elle en se

reculant quelques pas, et joignant ses mains élevées, oui, je lui demande que l'espoir que vous avez, que nous nous oublîrons mutuellement Wahlen et moi, puisse se réaliser : avec quelle joie, je ferais alors le bonheur de mes parens, et celui de ce vertueux jeune homme, dussai-je y renoncer pour moi-même, — je serais heureuse de votre bonheur à tous. — Cher père, ayez patience avec votre Elisabeth, je crains, ah ! je crains que le Ciel ne m'ait destinée à déchirer vos cœurs. Puisse plutôt le mien cesser bientôt de battre, je suis bien malheureuse ! voilà que j'ai encore perdu ma chère Mina.

Perdu, Lisa, s'écria vivement Mina, je suis à toi pour la vie ; jamais tu ne peux me perdre, quoique je sache bien que tu m'aimes

moins que je ne t'aime ; car mon cœur est tout à toi, Elisabeth, tout le monde te chérit, tu deviens l'idole de tout ce qui t'approche ; quand même tu serais indifférente pour moi ; quand même tu me haïrais. — Haïs-moi, si tu le veux ; mais sois heureuse. — A présent je me tairai, car en vérité, je ne sais pour lequel des deux je dois former des vœux.

Je saisis cette occasion de parler fortement au cœur d'Elisabeth. Ma femme très-touchée des procédés de Salzmann, me seconda ; Mina, qui réfutait et contrariait toujours tous mes raisonnemens, se taisait et se contentait d'attacher sur sa sœur ses yeux humides de larmes, et de l'embrasser. Elisabeth chancelait ; on voyoit sur ses traits tous les combats de son cœur ; enfin, elle dit

avec assez de fermeté : mon père, je vous ai offert depuis long-temps le sacrifice que vous me demandez, je ne retracte point ma promesse ; vous dites que Wahlen m'oubliera, et que je l'oublierai, eh ! bien, soit, cher père, si cela arrive, je puis encore être heureuse ; voilà ma main ; et si cela n'arrive pas..... Ah ! que du moins Wahlen soit heureux ? que du moins il puisse m'oublier ; — que son cœur ne souffre pas les déchiremens ; .... Hélas ! quoique je fasse, il y aura toujours des malheureux ; et j'en serai la cause ; ..... mon père, voilà ma main.

Tu trembles, ma sœur, dit Mina. Serait ce un sacrifice, dit Elisabeth, si je le faisais sans trembler ; ah ! dit-elle, avec une voix plus forte, et levant les yeux au Ciel, puisse

le Dieu tout puissant et tout bon, accepter et bénir le sacrifice d'un enfant à son père, et vous rendre à tous la tranquillité ? S'il faut qu'un cœur soit brisé par la douleur, qu'il choisisse le mien, et ce sera le bénir !

Un frisson me saisit à cette prière, je ne pus me résoudre à prendre la main qu'elle avançait vers moi, en dépit de mon systême ; son amour pour Wahlen me paraissait alors la chose du monde la plus *impérissable.*

Je t'en prie, Elisabeth, dit Auguste avec angoisse ; ma fille, retire ta main, non, tu ne dois pas faire ce sacrifice.

Je t'en conjure, Lisa, dit Mina en lui saisissant le bras, n'écoute pas ce que te dit mon père, l'incertitude de ton bonheur suffirait

pour me tuer. Mon Elisabeth, lui dis-je aussi, non, dans ce moment, je ne veux pas prendre ta main ; mais, mes enfans, (et je les serrai toutes les deux ensemble contre mon sein paternel) pourquoi ne laisserions-nous pas au temps et à la Providence ce qui leur appartient, l'avenir ? Pourquoi tourmenter inutilement nos cœurs ? laissons venir Salzmann ; Elisabeth tâche de t'accoutumer à sa société, regarde-le comme un frère, et laisse à la nature à décider laquelle de nos prédictions s'accomplira ; si tu oublies Wahlen, et j'espère que tu l'oublieras, si tu es quelques années sans le voir, alors . . . .

Et tu auras alors dix-neuf ou vingt ans, et peut-être davantage, interrompit ma femme avec joie, en donnant à sa fille un baiser sur

la joue. Et si tu n'oublies pas Wahlen, s'écria Mina, si tu ne l'oublies pas, Elisabeth, le Ciel et la Providence ne doivent pas te laisser succomber, ou je ne ne crois plus—.....

Mina, Mina, dit Elisabeth, en lui fermant la bouche avec la main, est-ce que ce moment est la vie ? est-ce que cette terre est notre demeure ? Si je tombe, Mina, ne sera-ce pas dans le sein de l'amour éternel ? Tu peux me voir tomber ; mais, vois aussi la main puissante du meilleur des pères qui me soutiendra, qui me bénira. Mina, pour quelques larmes que tu verrais couler de ces yeux que la mort va peut-être bientôt fermer, tu renierais la foi sur laquelle le monde repose, et qui nous fait jouir d'avance du bonheur qu'elle nous promet ; ah ! plutôt que d'ébranler ta

foi

foi par des larmes qu'il me serait si doux de verser sur ton sein; je voudrais qu'elles retombassent toutes sur mon cœur, et que mes yeux fussent comme du marbre.

Mina versa celles du repentir dans les bras de sa sœur; pardonne-moi, lui dit-elle, je ne savais ce que je disais.

Cette conversation n'eut pas un mauvais effet pour mon but; nous parlâmes encore de la Providence, et nous convînmes que les hommes feraient beaucoup mieux de s'en rapporter uniquement à elle, pour régler leur destinée. Mina seule ne dit rien. Il fut ensuite convenu entre nous que Salzmann viendrait souvent nous voir, qu'on ne parlerait de rien, et qu'on laisserait au temps à débrouiller cette énigme, et nous rendre la tranquillité.

La conversation finit par Mina qui dit ; je verrai donc si la Providence est juste ; car le bonheur pour toi, Elisabeth, n'est que justice, ainsi que pour le meilleur des hommes.

## LA LECTURE.

Cette conversation avait sans doute attendri nos cœurs, ils s'étaient rapprochés, et cependant je ne sais quelle goutte de poison altérait encore la douceur de ce rapprochement, et répandait sa fatale influence sur nos plus doux momens d'épanchement ; nos cœurs étaient touchés, mais ils n'étaient pas réchauffés ; un incident produisit cet effet, et nous ramena précisément au même point d'où nous étions partis. Un soir nous étions comme à l'ordinaire tous réunis dans la chambre commune ; mes filles filaient, leur

mère tricotait, mon Charles était au clavecin, et nous causions tout bas au son de sa douce mélodie, pendant que les deux petits garçons traduisaient de l'Anglais.

Entens-tu cela, Louis, dit Wilhelm, en poussant le livre à son frère; moi je n'y comprends rien du tout.—C'est pourtant bien facile, dit Louis. Là-dessus il s'éleva une contestation sur le sens des paroles Anglaises que l'on finit par soumettre à ma décision; Wilhelm lût le passage, et le voici:

" Qu'est-ce que demande l'homme
" méchant et corrompu! il ne veut
" plus de cette fatalité que les an-
" ciens avaient adoptée, il a renversé
" le trône de l'aveugle destin, et n'a
" pas mis à sa place l'amour éternel
" et la divine Providence, mais

" seulement les désirs insensés de
" son cœur; est-il heureux, il
" l'attribue à sa propre sagesse, et
" dans son orgueil, il se croit le
" Roi de la nature. Est-il malheu-
" reux, il en accuse les vices de la
" société; il trouve injuste que tout
" ne cède pas à ses désirs, et à ses
" passions déréglées. Il y avait plus
" de vérité dans la prédestination
" des anciens, que dans cette di-
" rection incertaine que nous pré-
" tendons donner au sort, et que
" nous voudrions dans notre égare-
" ment qui devînt la toute-puis-
" sance, pour nous dispenser de
" suivre les lois éternelles du monde
" moral et physique: les anciens
" croyaient pouvoir arrêter, par des
" paroles magiques, le cours du
" soleil et de la lune, et nous nous

" imaginons pouvoir changer à notre
" gré la volonté immuable de l'Eter-
" nel, et la faire céder à nos vœux
" et à nos projets; le seul que
" l'homme puisse former est d'obéir:
" la nature a ses lois dont elle ne
" s'écarte point, elles lui furent don-
" nées par une puissance créatrice
" et conservatrice; nous y soumet-
" tre, voilà la sagesse. Le monde
" physique a sa marche sûre et ré-
" glée, dont il ne peut s'écarter.
" Le monde moral aussi a ses règles
" invariables, leur sanctuaire est la
" conscience de l'homme; lui obéir,
" c'est *vertu* et *bonheur*. La conscience
" est la voix de la bonne Provi-
" dence, elle parle clairement.
" Ecoute,—obéis, et tu auras ton
" sort dans tes mains. Si on la
" méconnait cette voix, on en est

" puni par le bras vengeur de la " Providence, et ce bras, c'est en- " core la conscience; la vertu n'est " que la soumission complette à la " Providence; se révolter, murmu- " rer, agir en sens contraire de ce " qu'elle nous dicte, c'est folie, fai- " blesse, ou perversité."—

Voilà ce que Wilhelm nous lut; j'allais tâcher de l'expliquer, lorsque je pensai que ma prétendue soumission à la Providence n'était que de la paresse, et l'attente passive de quelque événement heureux.

Laissez-moi lire, dit Elisabeth, en prenant le livre, de la main de son frère. Lis haut Elisabeth, nous écriâmes-nous tous; et elle continua

" Quelque malheur qui arrive à " l'homme, si c'est par une suite

" des lois de la nature, s'il ne peut
" l'éviter par sa prudence, il doit
" le surmonter par la patience, ou
" le vaincre par le courage, ou le
" supporter par l'habitude. La vertu
" oppose au malheur physique le
" bouclier impénétrable de la résigna-
" tion, et de l'espérance ; dans ces
" cas-là, l'attente et l'inaction sont
" la sagesse ; et la confiance dans l'a-
" venir, est force.

" Mais, si l'homme en agissant
" peut détourner un malheur, s'il
" peut se regarder comme un moyen
" dont la Providence se sert pour
" l'empêcher, cette attente, cette
" espérance passive, cette inaction
" deviennent un crime ; alors indé-
" pendant du temps, du sort et de
" l'avenir, l'homme ne doit con-
" naître d'autre puissance que sa

" propre volonté, d'autre conseil que " sa conscience, lui-même doit choi- " sir, décider et agir.

Elisabeth posa le livre sur la table, et nous regarda avec un doux sourire, où se peignait le triomphe de son cœur innocent et pur.

Je n'ai laissé, dit-elle, à la Providence, que mes douleurs; vous le savez, mon père, j'ai offert de bonne foi de faire ce que le devoir m'ordonne.

Bien, mon enfant, lui répondis-je; mais à présent je dois faire aussi ce que le devoir me prescrit, et c'est d'abandonner les événemens à la bonne Providence, et de m'y soumettre quoi qu'il puisse arriver: eh! bien, si elle ordonne que nous soyons malheureux, nous saurons l'être,—des yeux pleins de lar-

mes valent mieux que des regards défians; un cœur déchiré par la douleur, vaut mieux qu'un cœur desséché par le soupçon, le détour et la ruse; et il en faut convenir, le tien seul excepté, chère Elisabeth, les nôtres ne valaient pas mieux que cela. Oui, mon enfant; depuis quelque temps, je ne songeais qu'à te tromper, qu'à te surprendre, et toi aussi Mina; mais à présent, quoi qu'il arrive, mon cœur vous sera toujours ouvert, que tous les vôtres soient de même. Nous nous levâmes tous. Ah! m'écriai je avec émotion, si dans ce moment l'un de nous était frappé par la mort, ne nous écrierions-nous pas; si seulement je ne l'avais jamais trompé: et dans un demi-siècle, mes enfans, il y a apparence que

le dernier de nous sera couché dans le tombeau; non, mes enfans, ne cherchons plus à nous tromper les uns les autres; abandonnons-nous à la bonne Providence, et quelque épreuve qu'elle nous destine, quelque sacrifice qu'elle ordonne, elle trouvera toujours nos cœurs unis pour le supporter en commun.

Par un mouvement spontané, tous mes enfans me tendirent la main; nous nous embrassâmes, et nous restâmes dans les bras les uns des autres; nos cœurs alors étaient réchauffés, et seulement trop attendris; nous n'aurions pas été plus touchés, quand dans ce moment la mort aurait frappé l'un de nous, ni plus heureux, quand nous l'aurions vu jouir de la gloire éternelle.....

Grace! mes enfans, m'écriai-je enfin,

mon cœur ne peut suffire à ce qu'il éprouve, et nous nous séparâmes. Oui, nous étions aussi heureux qu'on puisse l'être ici bas ; mais j'étais un ingrat, je le suis encore, et l'homme l'est toujours.

## LE SECRET.

MALGRÉ notre belle morale du soir précédent, nous n'avions encore rien changé à nos projets, et le matin quand nous nous retrouvâmes ensemble, je tenais tout autant à Salzmann ; mes filles tout autant à Wahlen ; mais combien notre conduite les uns envers les autres était différente ! Aucun de nous ne montrait ni désir, ni impatience ; nous avions l'air de former tous le même vœu, ou plutôt de n'en former aucun, et d'attendre notre bonheur plus de nous-mêmes que des événemens, et cependant notre con-

fiance et nos espérances étaient augmentées.

Je ne parlais point de Salzmann ; Elisabeth ne désirait ni ne craignait de le voir ; Mina ne parlait plus ni pour ni contre lui. Il me semblait que malgré le peu d'opinion que j'avais de la constance de Vahlen, il était le seul à qui on ne rendît pas justice, et qui eût le droit de se plaindre. Quelques inquiétudes économiques, et l'incertitude de l'avenir d'Elisabeth nous occupaient péniblement, et cependant nous étions heureux, aussi heureux que jamais, c'est que les malheurs étrangers au cœur ont peu d'influence sur les personnes pour qui le cœur est tout.

Au bout de quelques jours, Salzmann revint, et fut reçu de nous tous avec affection et bienveillance ;

Elisabeth même lui fit un de ses sourires pleins d'âme que je n'ai jamais vu qu'à elle, et nous fûmes tous enchantés de sa manière. Il serait impossible qu'un homme qui aurait passé sa vie dans la société la plus polie, pût se conduire avec plus de tact et de délicatesse; il n'eut pas du tout l'air de distinguer Elisabeth; il ne fit aucune allusion, pas même la plus légère, et si je n'avais pas entendu quelques soupirs profonds sortir de son cœur lorsqu'elle s'éloignait, j'aurais pu le croire guéri. C'était cette semaine le tour d'Elisabeth pour avoir le soin du ménage; elle saisit une occasion naturelle de le dire à Salzmann, afin qu'il ne crût pas que ses fréquentes absences avaient pour but de l'éviter. Il causa beaucoup avec Mina, qui ce jour-là était animée et de très-

bonne humeur, il saisit si bien son ton et montra tant de finesse dans l'esprit, et un jugement si prompt et si sûr, que nous en fûmes tous étonnés; sans avoir beaucoup d'acquis ni de culture, il était aisé de voir qu'il ne lui manquait qu'un peu d'habitude du monde et de facilité d'expression pour être vraiment très-aimable. Elisabeth sourit plusieurs fois, et s'amusait des plaisanteries de Minette qui cherchait à embarrasser Salzmann, mais elle n'en put venir à bout, il se tirait toujours d'affaire par une repartie prompte et qui avait quelquefois tant de sel, et d'à-propos que Mina était elle-même embarrassée, alors elle riait, et nous tous avec elle.

Ma femme commença avec lui un entretien plus sérieux dont il se tira tout aussi bien. Après avoir

ri, et plaisanté avec la fille, il moralisa avec la mère sans longueur, sans pédanterie et en conservant la gaieté qui sied si bien à son âge.

Pendant leur conversation, Mina nous parlait à sa sœur et à moi de celle qu'elle venait d'avoir avec lui. Elle ne savait lequel louer le plus de l'agrément ou de la solidité de son esprit, de sa raison ou de sa gentillesse ; de la douceur ou du piquant de sa manière. Elle lui savait aussi beaucoup de gré d'avoir le talent d'allier dans son costume, l'élégance de la ville et la simplicité de la campagne, et d'être à la mode sans la moindre recherche. Elle lui savait plus de gré encore de quelques mots tendres et galans qu'il lui avait adressés sans fadeur, quoiqu'elle sût bien qu'ils étaient pour Elisabeth. Il me les adressait, dit-elle, pour

que tu fusses dispensée de lui en avoir obligation. Bref, ce bon jeune homme emporta l'approbation de toute ma famille. Mina sautait et dansait tout autour de la chambre, et disait en chantant, oh ! que nous serions heureux, si, si, si, — et puis elle vint se jeter au cou de sa sœur.

Salzmann continua ses visites ; et chaque fois nous sentions s'augmenter le désir qu'il fût de notre famille ; sa conduite avec Elisabeth était tendre et délicate, il ne se permettait pas même un regard qui pût l'embarrasser ; mais sans en avoir l'air, il prévenait ses moindres désirs, et quand elle ne pouvait pas le voir il ne regardait qu'elle. Si l'entretien tombait sur l'amour, ce n'était pas à elle, c'était à Mina qu'il en parlait, sans rien dire cependant qui

pût être relatif à sa situation ; il ne cherchait point à la voir seule quoiqu'il en put souvent trouver l'occasion ; enfin un étranger n'aurait jamais pu soupçonner son amour.

Elisabeth ne pouvait s'empêcher au commencement d'avoir pour lui une sorte de froideur, de réserve et de défiance ; mais sa manière si franche et si naturelle, la dissipa au point qu'elle ne s'observait plus du tout, et que souvent il lui échappa de parler devant lui comme s'il n'était pas amoureux d'elle.

Je voyais cependant combien il en coûtait à Salzmann pour cacher sa passion à l'objet de son idolâtrie ; lorsqu'il se croyait seul, ou qu'il n'était pas observé, ses soupirs le trahissaient, quelquefois il appuyait son front sur sa main, et restait ainsi long-temps absorbé dans ses

tristes pensées ; d'autre fois en regardant Elisabeth se promener dans le jardin, en écoutant le son de sa voix, il tressaillait, et essuyait furtivement une larme qui bordait ses paupières. Mina le voyait aussi, elle observait tous ses mouvemens, elle recueillait toutes ses paroles pour lui faire un mérite auprès d'Elisabeth de son généreux silence. Cette jeune fille avait un talent particulier pour pénétrer dans son âme, en développer les pensées, et les lui faire exprimer avec cette énergie simple, naïve et touchante qui le caractérisait. C'est par elle que nous apprîmes à connaître toutes les vertus, tout l'esprit de cet homme intéressant, et pour faire remarquer à sa sœur tout ce qu'il disait de bien, elle lui faisait de petits signes ; tantôt elle toussait, ou jouait avec

les doigts sur la table comme sur un clavecin. Elisabeth ne voulait pas convenir qu'elle y fît attention, mais rougissait cependant quand sa sœur faisait un de ces signes. Enfin Mina lui dit un jour, mes signes ne suffisent pas, Elisabeth, j'use mes doigts à frapper sur la table, je m'enroue à force de tousser ; tout ce qu'il dit mériterait d'être imprimé, rien n'est indifférent; toujours il élève l'âme, amuse l'esprit et touche le cœur, je t'assure que ma main devrait toujours être là pour t'indiquer ses belles pensées, comme dans notre édition d'Euripide il y a une main à la marge pour marquer les belles sentences, je ne comprends pas que tu puisses être si insensible à tout ce qu'il dit; c'est si beau, si noble, si bon, exprimé d'une manière si agréable, avec un son

de voix si doux. Tu rougis quand je fais un signe, c'est de ce qu'il est besoin de t'en faire que tu devrais rougir. Les plaisanteries de Mina embarrassaient et faisaient souffrir Elisabeth, mais chaque jour, Mina les répétait, et d'un air si sérieux, si persuadé qu'elles n'avaient plus l'air de plaisanterie; nous eûmes même lieu de conjecturer qu'elle ne faisait pas un mystère à Salzmann de son amitié pour lui. Ils allaient souvent se promener ensemble autour du village. Il est vrai que la petite Annette était toujours avec eux. Mais, lorsqu'elles rentraient, je voyais dans les yeux de Mina, des traces de larmes qui n'étaient pas encore essuyées, elle contait ensuite avec beaucoup de chaleur à sa sœur, tout ce que Salz-

mann avait dit et fait, pendant leur promenade, et ne se taisait que lorsque Elisabeth, en l'embrassant tendrement, la priait de finir.

Mina avait protégé de bonne foi l'amour de Wahlen, parce qu'elle croyait que sa sœur ne pouvait être heureuse qu'avec lui ; parce qu'elle était en quelque manière la cause, au moins de l'aveu, et des promesses ; parce que sa sœur réalisait un de ces romans qu'elle avoit eu tant de plaisir à lire ; parce que d'après eux elle croyait l'amour éternel, que sa sœur le lui confirmait, et qu'elle trouvait Wahlen, ce qu'il était en effet, très-digne d'être aimé. C'était l'homme le plus élégant, le mieux fait, le plus aimable qu'elle eût vu de sa vie, elle ne croyait pas qu'il eût son pareil au monde,

elle lui avait promis d'être toujours son amie, il aimait sa sœur chérie; elle aima et protégea Wahlen. Vint ensuite Salzmann, elle fut d'abord prévenue contre lui; mais lorsqu'elle eût entendu l'entretien du jardin, lorsqu'elle vit le sublime dévouement d'un amour sans espoir, sa générosité, sa tendresse excessive pour Elisabeth; elle jugea que l'homme capable de l'aimer ainsi, était celui qui la méritait le mieux; il lui parut mille fois au-dessus de Wahlen, et le seul être sur la terre, digne de sa sœur. Dans ces dispositions favorables, quand elle le vit de plus près, elle le trouva aussi aimable qu'il était généreux: sa figure lui plût, son entretien l'enchanta, et son chagrin secret le rendit encore plus intéressant. Dans

les

les deux uniques fois qu'elle avait vu Wahlen, ce jeune homme tout occupé d'Elisabeth avait fait peu d'attention à elle ; Salzmann au contraire ne parlait qu'à elle, n'était aimable que pour elle ; tout cela réuni devait faire impression sur une imagination aussi vive, aussi exaltée que celle de Mina, et bientôt elle l'aima beaucoup mieux que Wahlen ; il fallut si peu de temps pour ce changement d'affection, qu'elle espéra qu'il en serait de même de celle de sa sœur ; elle s'aperçut cependant au bout de quelque temps qu'Elisabeth ne le voyait pas des mêmes yeux qu'elle, ou plutôt qu'elle y faisait peu d'attention, et en restait avec lui à la plus froide estime ; alors elle résolut de ne rien épargner pour faire

sentir à sa sœur le mérite de ce jeune homme, et la forcer en quelque sorte à lui rendre justice. Si une fois elle le connaît comme moi, disait-elle, elle l'aimera sûrement. De là son attention particulière à écouter tout ce qu'il disait, à étudier tout ce qu'il faisait, à saisir toutes ses pensées, à le faire paraître sous le jour le plus avantageux, à lire dans son âme, et à graver ainsi dans la sienne, ce jeune homme en traits ineffaçables, tandis qu'elle croyait ne s'occuper ainsi de lui, que pour en parler à sa sœur, et le lui faire aimer ; elle l'en entretenait sans cesse, tantôt avec enthousiasme, tantôt avec pitié, mais toujours avec un sentiment d'admiration et de tendresse, qui s'augmentait chaque jour.

Elisabeth, qui dans le fond rendait justice à Salzmann, et qui n'aimait pas à contrarier, approuvait, ou gardait le silence, et Mina crut souvent de l'avoir persuadée, parce qu'il lui paraissait impossible qu'on pût voir Salzmann, sans l'aimer ; et quand elle lui voyait l'air affligé et malheureux, comment résister au désir de le consoler ! elle lui donna donc des espérances qu'elle crut fondées, ou prêtes à le devenir ; elle pleurait avec lui, et puis lui disait en souriant, bientôt nous serons tous heureux.

Salzmann, cependant par ménagement pour elle, et pour suivre son système, ne lui avait jamais parlé à cœur ouvert de son attachement pour Elisabeth ; mais enfin il vit en elle, une protectrice si dé-

cidée, elle lui témoigna tant d'amitié, tant de compassion, que dans une promenade qu'ils firent ensemble, et par hasard sans Annette, il eut pour elle une confiance entière, et lui peignit ses sentimens pour Elisabeth, avec un feu qui passa dans le cœur de la pauvre Mina, dans ce cœur trop préparé à recevoir cette impression, et par ses romans, et par celui de sa sœur, qui depuis si long-temps était l'objet continuel de ses pensées.

Salzmann, parlait de son amour, et du malheur de ne pouvoir être aimé avec une espèce de désespoir; Mina, touchée au-delà de toute expression cherchait à le calmer, à le consoler par tout ce qu'elle pouvait imaginer de plus tendre, et ne trouvant aucun autre moyen

d'y réussir, elle ne mit aucune borne aux espérances qu'elle lui donna d'être aimé d'Elisabeth ; soit qu'elle le crût réellement, soit que l'amour sous le voile de la compassion lui fît trouver du plaisir, à répéter à Salzmann. " Vous êtes aimé," elle le lui dit mille fois, et parvint enfin par degrés, à changer ses craintes en espérances. et ses espérances en certitude. Les larmes de douleur devinrent alors des larmes de joie. " Oh ! serait-il possible, " disait-il, suis-je destiné au bon- " heur suprême, Mina, ma chère " Mina, dites-moi, répétez-moi, " que je suis aimé, que je serai le " plus heureux des hommes," et il pressait avec ardeur sa main contre ses lèvres brûlantes. L'imprudente fille, heureuse de son bonheur le

lui confirma, elle l'appela son beau-frère, son cher, son bien aimé frère ; à cette dénomination si douce, Salzmann ne fut plus le maître de ses transports : ô ! ma sœur s'écria-t-il, et il la serra dans ses bras ! tous les deux dans ce moment ne pensaient qu'à Elisabeth, et cependant cet embrassement fut, et plus tendre, et plus prolongé qu'il n'aurait dû l'être entre un frère, et une sœur ; Mina ressemblait à Élisabeth, et peut-être Salzmann eut-il un instant d'illusion ; Mina peut-être aussi crut un instant, être cette Elisabeth tant aimée, ou plutôt Mina ne crut rien, n'eut aucune idée, aucune réflexion, et sentait seulement qu'elle aurait donné sa vie pour que Salzmann fût heureux, cette innocente fille s'écriait en lui rendant

ses caresses, oh ! mon Elisabeth, combien je t'aime ! et combien je t'aimerai plus encore quand tu m'auras donné Salzmann pour frère, chère Elisabeth, que ne te devrai-je pas ?

Cette fatale promenade augmenta considérablement et son attachement pour Salzmann, et son désir de le voir heureux à tout prix, et qu'Elisabeth réalisât les espérances qu'elle avait données à son ami. Il croirait que je l'ai trompé, disait-elle, il n'aurait plus d'amitié pour moi. Et son cœur se serrait à cette seule idée. Dès le soir même, elle recommença plus vivement que jamais son éloge à la famille rassemblée. Oh ! comment ne vîmes-nous pas alors l'expression de son regard, la rougeur de ses joues, le trem-

blement de sa voix, et son âme entière qui dictait ses paroles ! Cent fois depuis, nous nous sommes rappelés cette soirée ; oui, nous aurions dû voir que ce n'est pas l'amitié qui s'exprime ainsi, et que chaque mot de Mina était dicté par l'amour.

Toi seule, Elisabeth, disait-elle à sa sœur, toi seule peux faire son bonheur ; tu mérites seule au monde ce cœur que tu rejettes ; oh ! s'il ne t'aimait pas, qui pourrait-il aimer ? Tout mon être se révolte à la seule idée qu'il pourrait avoir une autre femme qu'Elisabeth. Je ne pense plus à sa fortune ; quand il serait le plus pauvre, le plus misérable des hommes ! Dieu ! quel bonheur de partager sa misère et sa pauvreté ! Que tu es heureuse, Elisa-

beth, d'avoir à ta disposition le bonheur d'un tel homme ! Je n'ai partagé que ses douleurs, et j'étais si heureuse ! Elisabeth ! comment peux-tu balancer une minute à le rendre heureux ? Quand même ton cœur souffrirait encore, sa joie, ses transports, le son si touchant de sa voix t'auraient bientôt guérie, et te donneraient la joie d'un monde entier. Je ne comprends pas, je ne sais pas comment tu ne vois pas cela ?

Elisabeth embrassa sa sœur, au lieu de lui répondre ; enfin, elle lui dit bien bas : aye patience avec moi, ma chère Mina Pendant ce temps là, Charles me disait aussi à voix basse : Mina parle comme si elle voulait avoir Wahlen pour elle. Cependant, elle nous avait

tous touchés ; tout le monde fut d'accord avec elle sur les éloges qu'elle donnait à Salzmann ; mais nous en parlions avec moins d'enthousiasme. Elle avait presque l'air de le trouver mauvais ; je suis bien fière, disait-elle avec orgueil, d'avoir mieux su l'apprécier que vous tous ; ensuite elle renchérissait sur ce que nous disions, elle s'animait, corrigeait un mot trop froid par un autre plus expressif, nous reprochait de ne pas assez sentir tout ce qu'il valait. En vérité, dit Charles, je trouve que ses vertus le rendent digne d'être de notre famille, quand il n'y entrerait pas réellement.

Ses vertus ! reprit Mina en relevant la tête, cette terre est trop petite pour son cœur ; et, je le répète, s'il n'aimait pas notre Elisabeth,

il ne pourrait aimer personne ; ils furent créés l'un pour l'autre.

Qui flattes-tu là, chère petite, lui dit Lisa en la caressant.

Je dis ce que je pense, répondit Mina ; j'aimerais mieux le voir toujours malheureux, que de le voir heureux avec une autre.

Oh ! comment ne vîmes-nous pas la passion qui s'emparait de l'âme entière de cette pauvre fille, et qui sortait de toutes parts ? Elle ne pouvait plus la dissimuler, et l'ignorait elle-même ; elle confondait dans son cœur innocent, son amitié pour Elisabeth, son goût inné pour tout ce qui était beau et bon, et son amour pour Salzmann ; elle se faisait illusion au point de croire que tous les vœux de son cœur auraient

été remplis, si Elisabeth était devenue l'épouse de Salzmann : son imagination enfantine se créait mille chimères, qui toutes avaient pour objet le bonheur de Salzmann et celui d'Elisabeth, qu'elle croyait devoir suffire au sien.

Lisa, lui disait-elle un jour avec des yeux animés par l'espérance, comme nous serions heureuses ! Je ne me marierais jamais, j'irais vivre avec toi et Salzmann, j'aurais soin du ménage, je ne vous quitterais pas, et je serais heureuse ; nous irions nous promener tous les trois ; lui, entre nous deux ; nous, appuyées sur lui, et l'écoutant parler. Oh ! Lisa ! quels jours ! quelle vie fortunée !

On voit combien cette bonne Mina, avec sa tête vive et roma-

nesque, se nourrissait d'illusions ; et vraiment alors elle était encore heureuse. Elle se plaçait, en idée, entre les deux êtres qu'elle aimait le mieux dans le monde ; elle partageait, avec sa sœur bien-aimée, l'amour du plus chéri des hommes ; dans ce moment même, elle le possédait plus qu'Elisabeth ; c'est elle qui avait sa confiance, qui se promenait avec lui, qui écoutait ses soupirs, qui recueillait ses larmes, qui lui donnait des consolations . . . . . —De qui aurait-elle été jalouse ? c'est elle qui avait tout ; aussi n'éprouvait-elle ni haine, ni crainte, ni envie ; et ce fut peut-être cette absence de sentimens pénibles et déchirans, qui lui fit si long-temps méconnaître le genre de son attachement pour Salzmann. La seule chose qui troublait

l'harmonie de ses pensées et la douceur de ses projets, était de ne pouvoir amener assez vîte sa sœur à consentir d'épouser Salzmann;—Wahlen, *le malheureux Wahlen*, comme l'appelait Lisa, était toujours un obstacle.—Elle était toujours prête au sacrifice qu'elle avait promis; mais elle tremblait en pensant que ce n'était pas son bonheur seul qu'elle sacrifiait, mais aussi celui de Wahlen; son amour pour lui n'était point affaibli; cependant elle commençait à sentir la force et la justesse de nos raisons pour désirer son union avec Salzmann: elle aimait sa sœur Mina avec une extrême tendresse; et quand elle écartait l'idée de Salzmann, son cœur souriait aux projets de Mina, de passer leur vie ensemble à la cam-

pagne, et dans un endroit qu'elle aimait par habitude, et parce que le local en était en effet délicieux. Souvent, lorsque Mina peignait cette heureuse vie, elle se laissait aller à ajouter elle-même quelques traits au tableau de bonheur qui lui était présenté.

Le matin, disait-elle, nous prendrions nos ouvrages, et nous irions travailler à la fraîcheur sous un tilleul, n'est-ce pas, Mina ?

MINA.

Et Salzmann serait là, qui nous ferait une lecture.

ELISABETH.

Le soir, Mina, appuyées sur le bras l'une de l'autre, nous irions dans la belle plantation de saules, au bord du ruisseau.

MINA.

Oh ! c'est sur le bras de Salzmann, que nous nous appuierions, Lisa ; il serait entre nous deux, il nous parlerait des merveilles de la nature, et nous l'écouterions avec délice.

ELISABETH, *en soupirant.*

Ah ! comme Wahlen en parlait ! si tu l'avais entendu ! Nous serions aussi heureuses avec lui, Mina, tout aussi heureuses.

MINA, *secouant la tête.*

Non, Lisa, non, pas aussi heureuses, je ne sais pas pourquoi, mais je le sens .... Ah ! oui, je sais bien pourquoi, c'est que Wahlen t'emménerait, Lisa, loin, bien loin de ta Mina, car Mina veut vivre et mourir ici.—Elles se regardèrent

et se jetèrent dans les bras l'une de l'autre; après quoi Mina recommença à faire des éloges de Salzmann, qu'Elisabeth adressait à Wahlen, dans le fond de son cœur.

Les deux sœurs faisaient souvent des comparaisons entre Wahlen et Salzmann; mais dans ces entretiens, Mina avait toujours l'avantage en apparence. Elle relevait Salzmann, et rabaissait Wahlen. Elisabeth défendait Wahlen, mais sans y mettre la vivacité, qui n'était pas dans son caractère, et en convenant toujours de tout le mérite de Salzmann; dans le fond de son cœur, elle trouvait Mina injuste pour Wahlen, et en aimait davantage son amant. Conviens, lui disait-elle un jour, que Wahlen est plus poli, plus instruit

MINA.

Il doit en remercier Dieu, son gouverneur et le monde; Salzmann, dans sa simplicité, a plus d'énergie, et c'est quelque chose pour un homme; ce qu'il est, il ne le doit qu'à lui-même : comme sa conduite est noble ! quels procédés ! quelle tendresse ! quelle délicatesse, Lisa, quand il s'agit de ménager un cœur !

ELISABETH.

Wahlen parle bien mieux.

MINA.

Comme un livre, et Salzmann comme un homme, avec énergie, avec force, avec chaleur ; il trouve les expressions dans son cœur, et Wahlen dans son esprit.

ELISABETH.

Comme Wahlen écrit bien !

MINA.

Oui, son style est plus soigné, j'en conviens, mais celui de Salzmann a plus d'abandon, plus de naturel; tiens, Lisa, lis ce billet que j'ai reçu ce matin de lui.

Très-bien, dit Elisabeth en rendant le billet à Mina; et il est étonnant qu'un homme, dans son état, en soit venu à ce point; mais, Minette, lis aussi, je te prie, cette lettre de Wahlen : quelle générosité ! quelle sensibilité ! combien d'honneur et de délicatesse !—Ah ! dit Mina en riant, c'est de l'*amant* à l'*amante*, c'est bien différent, Lisa, très-différent d'un simple petit billet de l'*ami à l'amie*; mais Salzmann

t'en écrira peut-être aussi de ceux-là ; et alors nous verrons.

Mais, lis donc, dit Elisabeth. Mina prit la lettre, et lut. A un passage, elle sourit avec un air de satisfaction, et dit : j'espère qu'il ne se vante pas, et qu'il dit bien ce qu'il pense.

Quoi ! Mina, quel endroit remarques-tu ?

Ce passage ; écoute. Et elle lut haut ce qui suit.

" Je sens jusqu'au fond de l'âme, " mon Elisabeth, tout ce que je vous " dois pour la noble confiance avec " laquelle vous m'avez avoué que j'é- " tais aimé ; mais je ne serais digne " ni de cette confiance, ni du bon- " heur d'être aimé d'Elisabeth, si " jamais je pouvais abuser de cet " aveu. Je sais trop bien que je ne

" l'ai dû qu'à un moment d'émotion,
" de douleur, à mes vives instances,
" et à celles de votre bonne sœur.

" Je suis à vous, Elisabeth, je le
" suis pour ma vie, et ce lien qui
" m'unit à vous, rien ne peut le
" rompre, puisqu'il est serré par
" tout ce qu'il y a de plus fort et
" de plus sacré pour un cœur ver-
" tueux, et que l'estime, la recon-
" naissance et le devoir m'attachent
" aussi fortement à vous, que votre
" beauté, mon amour et ma cons-
" tance.

" Vos droits sur mon cœur et
" sur ma main sont donc incontes-
" tables, fille adorable et chérie,
" aucun événement, aucune puis-
" sance ne peut m'empêcher de vous
" consacrer ma vie. Je veux sup-
" poser même, ce qui me paraît

" impossible, que vous me donniez
" lieu de rompre avec vous, ou, ce
" qui est plus impossible encore,
" que je cesse de vous aimer ; je
" ne m'en regarderai pas moins
" comme irrévocablement engagé à
" vous donner ma main. Si je pou-
" vais manquer à ce serment, je
" deviendrais à mes propres yeux
" le plus vil de tous les hommes.
" Mais, mon Elizabeth, ce serment
" qui me lie à jamais, ne vous lie
" pas, vous, ma bien-aimée ; vous
" êtes libre. L'aveu de mon amour
" fut volontaire ; le vôtre vous fut
" arraché. Vous m'aimez, j'en suis
" sûr ; vous m'avez laissé lire dans
" ce cœur sans artifice, et sans dé-
" tour ; mais il peut arriver tel
" événement, telle circonstance qui
" vous ferait regretter de m'avoir

« fait cet aveu, et désirer de ne
« m'avoir jamais connu. Elisabeth !
« vous voir heureuse est le premier
« de mes vœux, celui d'être heu-
« reux avec vous, mon cœur le
« forme sans cesse, mais il est subor-
« donné à l'autre. Oh ! puisse-
« tu, fille chérie, trouver toujours
« ton bonheur dans notre amour
« mutuel, et dans notre fidélité !
« Mais, s'il en était autrement, si
« cette cruelle circonstance arrivait,
« où vous seriez plus heureuse en
« m'oubliant ; rappelez-vous, Elisa-
« beth, que vous êtes libre, et que
« mon premier désir est de vous
« voir heureuse. Je vous dis cela,
« mon amie, parce que nos situa-
« tions sont différentes ; moi je n'ai
« d'autre lien, d'autre maître que
« l'amour ; je n'ai ni père, ni mère,

" ni frère, ni sœur, rien qui puisse
" m'empêcher d'être éternellement à
" vous. Vous au contraire, vous
" dépendez de toutes ces relations,
" et l'amour doit au moins vous
" laisser la liberté de disposer de
" vous-même : je ne demande de
" mon Elisabeth que d'être heu-
" reuse, et de me dire toujours la
" vérité telle qu'elle est dans son
" cœur. Si ce cœur cesse d'être à
" moi, j'en gémirai sans doute ; et
" jamais, non jamais, je le jure, le
" mien ne cessera d'être à vous, tant
" que j'existerai ; mais je ne trou-
" blerai pas le bonheur de mon
" Elisabeth, je ne lui en ferai aucun
" reproche. J'écris ceci avec une
" main tremblante, mais avec une
" volonté bien déterminée. Si ce
" que je prévois arrive, Elisabeth,
" et

" et qu'il vous en coûte trop de
" me prononcer mon arrêt, vous
" n'aurez seulement qu'à me ren-
" voyer cette lettre, elle contient
" mon désir, mes résolutions, et
" votre justification. — Et je sau-
" rai, j'espère, être un homme.

" Vous me demanderez ce qui
" m'engage à vous parler ainsi ?
" C'est vous-même, Elisabeth, c'est
" mon désir ardent de vous savoir
" heureuse, c'est pour épargner des
" combats douloureux à votre cœur,
" si votre famille (ce qui n'est que
" trop probable) pense à vous éta-
" blir ; c'est que je vous aime, Eli-
" sabeth, plus pour vous, que pour
" moi-même".

Eh bien ? dit Elisabeth en s'essuyant les yeux.

Eh bien ! dit Mina, je l'approuve

fort, et tous les hommes devraient parler ainsi ; il est très-sûr qu'il y a une grande différence ; il peut y avoir mille bonnes raisons pour qu'une jeune fille change de sentiment ; il n'en est pas de même pour les hommes.

Mille raisons ! comment l'entends-tu, Mina ? Ah ! pour moi, il me paraît que je serais sans excuse, si je pouvais changer.

Mille, chère Lisa ; car enfin, comme le dit très-bien Wahlen, l'homme cherche, préfère, choisit, offre, demande, le tout suivant sa volonté.

Oh ! dit Elisabeth, je l'ai aimé la première.

Je n'en crois rien, chère sœur ; une jeune fille n'aime jamais la première ; un instinct secret lui dit

qu'elle est aimée ; mais quand elle le serait, au moins ne l'avoue-t-elle jamais la première ; c'est toujours l'amant qui lui arrache son secret, qui pénètre de force dans son cœur, qui promet, qui jure, qui n'épargne rien pour obtenir la confiance d'un être simple et crédule : ainsi l'homme est lié, et la femme ne l'est pas.

Oh ! je le suis, Mina, je le suis aussi, s'écria Elisabeth.

Non, Lisa, tu ne l'es pas, puisque Wahlen lui-même te dégage ; et quelle différence, bon dieu, dans les suites ! si tu renonces à Wahlen, s'il s'en console, et qu'il soit, comme il le dit lui-même, *un homme*, tout reste comme auparavant : vous aurez fait un doux songe, et Wahlen n'en sera que plus estimé. Mais quand c'est un homme qui aban-

donne la pauvre malheureuse dont il s'est fait aimer, quand il la laisse désespérée, méprisée, rejetée par celui qu'elle avait choisi pour son soutien, pour son guide ; ah ! Lisa, sans doute un homme peut avoir le cœur brisé par un amour malheureux ; mais ce n'est que les femmes qui meurent d'un amour trompé. Que je voudrais, Lisa, que tu eusses lu mes romans ! je vois à chaque moment davantage combien ils sont vrais ; et je sais à présent tout cela sur le bout du doigt. — Oui, je connais mille fois mieux que toi cette belle et dangereuse passion : pauvre fille !

(*Pauvre fille* toi-même, aurait-on pu lui dire.)

Et je te répète, continua-t-elle, que tu es parfaitement libre de

rompre avec Wahlen, puisqu'il te rend ta parole, et qu'il semble t'insinuer que tu ferais mieux de renoncer à lui : et il a bien raison. O ma sœur ! mon Élisabeth ! combien tu pourrais tous nous rendre heureux ! combien tu le serais toi-même ! C'est précisément la circonstance qu'il a prévue ; le bonheur le plus complet s'offre à toi, ne le rejette pas. —Bon Dieu ! combien l'homme joue avec le bonheur de toute sa vie ! Vois, relis ; —Wahlen ne te dit-il pas lui-même que *le premier de ses vœux est de te voir heureuse.* Et combien ne le serais-tu pas ! Mets un couvert à cette lettre, Lisa, renvoie-la à Wahlen, et le premier de ses vœux sera rempli : tu seras la plus heureuse femme, et moi la

plus heureuse fille qu'il y ait sur la terre.

Et cette générosité, dit Elisabeth avec émotion, elle sera donc ainsi récompensée !

Quelle générosité, Lisa ? est-ce de permettre que tu sois heureuse, et que tu fasses le bonheur d'un autre, quand il est impossible que tu fasses le sien ? eh bien ! oui, cela est beau, magnanime ; mais si tu crois devoir tant de reconnaissance à Wahlen, que devras-tu donc à Salzmann, qui a offert à mon père la moitié de son bien pour te rendre heureuse avec Wahlen ? Si Wahlen mérite ton amour pour sa générosité, que donneras-tu à Salzmann pour une générosité mille fois plus grande ? une froide com-

passion ? un signe de pitié ; Ah ! bon Dieu ! bon Dieu !

Un cœur plein d'estime pour lui, Mina, prêt à lui sacrifier ses espérances de bonheur, et si tes vœux sont exaucés, si je deviens sa femme, une fidélité à toute épreuve, et une confiance sans bornes. Mina, chère Mina, n'augmente pas ma douleur et mon incertitude, mon âme n'est que trop angoissée ; j'aime Wahlen . . . . C'est à Dieu seul à savoir lequel est le plus noble et le plus généreux ? ce n'est pas celui-là que je dois préférer, c'est celui à qui j'ai donné mon cœur et ma foi. Mina, rendez-moi malheureuse, si vous le voulez, mais ne me rendez pas parjure. Un cœur pur et fidèle, est à présent le seul bonheur qui me reste : ah !

laissez-le moi. Elle serra Mina dans ses bras ; elles pleurèrent ensemble, et se quittèrent, parfaitement réconciliées, mais toutes les deux affligées.

Insensiblement ces attaques firent impression sur l'âme d'Elisabeth ; Salzmann venait continuellement chez nous ; il y passait presque sa vie, et toujours il était reçu avec la plus tendre amitié, et la plus intime confiance. Il nous rendit plusieurs petits services qui, réunis ensemble, faisaient de grandes obligations, et méritaient toute notre reconnaissance. La bonne et sensible Elisabeth ne put refuser son amitié à celui que nous chérissions tous, elle la lui témoignait de mille manières, et le traitait comme un frère bien aimé ; cependant son amour pour Wahlen

existait encore dans toute sa force, elle en parlait souvent à Mina, et lui disait, si javais le courage de faire à présent le sacrifice que vous me demandez, du moins Wahlen et moi, nous souffririons ensemble, et ce serait une expiation de ma perfidie. Mais Salzmann gagnait chaque jour, je dirais même chaque heure, du terrain dans ses affections ; la crise que Wahlen avait supposée, était vraiment arrivée ; touchée de l'amour de Salzmann, obsédée par nos instances, Elisabeth fit plusieurs fois entendre à sa sœur qu'elle aurait voulu avoir rencontré Salzmann avant Wahlen, et enfin elle nous avoua un jour à tous qu'elle eût été plus heureuse de n'avoir jamais rencontré ce dernier.

Ah ! s'écria Mina avec un air de

triomphe le moment est venu, Elisabeth, et nos vœux ardens vont être remplis ; aie un instant de courage ; use de la permission que ton amant t'a donnée, va mettre un couvert à sa lettre, et nous serons tous heureux. Nous ne comprenions pas ce qu'elle voulait dire. Elisabeth frissonna, et lui dit, ne trembles-tu pas Mina, que mon cœur ne se brise en cachetant cette lettre ? Ne presse rien, Mina, vois, nous sommes tous heureux, ou nous croyons l'être à présent que rien n'est encore décidé, pas même notre résolution ; à présent... (et à chaque mot qu'elle disait, elle prenait un air plus sérieux et plus solennel) à présent que le bonheur est encore une espérance, et le malheur sous le voile épais de l'avenir. Je voudrais, oui,

je voudrais pouvoir arrêter le temps ; le ciel seul sait ce qu'il me réserve. Ah ! cette minute, où mon cœur est encore innocent, où je ne suis coupable ni d'infidélité ni de parjure, (et comme par un mouvement involontaire, elle tomba à genoux, les deux mains élevées au ciel) cette minute où j'ose invoquer l'Etre suprême, que n'est-il dans mon pouvoir de la prolonger jusqu'à la fin de ma vie ! et cependant je ne suis pas heureuse ; mais sais-je, mais sais-tu, Mina, de combien de malheurs, de larmes, de déchiremens, cette minute peut être suivie ? ô ma sœur, ne presse pas le temps ne donne pas des ailes au moment, à ce moment déjà si fugitif, et qui sera peut-être remplacé par des années de douleur.

Mes bons parens, laissez-moi prendre une résolution, ne me donnez plus de conseils ; songez que ce n'est pas pour un instant, que c'est pour la vie, une vie d'innocence et de bonheur, ou une vie et une mort de désespoir ; — ah ! bon Dieu, que la douleur, que les souffrances m'accablent, si vous l'ordonnez. Mais jamais, jamais le crime et le remords ! Elle se leva avec vivacité, avec plus de vivacité que je ne lui en avais encore vu, et joignant ses mains avec force : au nom du ciel, dit-elle, laissez-moi décider seule de mon sort ! ne me pressez plus ! ne me dites plus rien ! ne me parlez plus de ce que vous désirez ou ne désirez pas ! n'ayez pas à vous reprocher le malheur de votre Elisabeth ; ce sera

bien assez pour vous d'en gémir. Savez-vous ? sais-je moi-même ce que je dois faire ? mon âme est combattue ; mes vœux, mes sentimens se contrarient tous ; c'est entre deux devoirs que je dois choisir. Ah ! si c'était entre la douleur et le devoir, que je serais heureuse ! Elle sortit ; nous étions restés dans un silence, je dirais presque respectueux, et dans la plus vive émotion. Je ne m'en mêle plus, dit Mina, non je ne me permets plus un seul mot, celui qu'elle choisira, je l'aimerai.

Le lendemain, la conduite d'Elisabeth fut toute différente, elle avait repris sa sérénité accoutumée, et reçut Salzmann avec une amitié beaucoup plus marquée qu'à l'ordinaire ; elle lui adressait souvent la parole avec aisance et gaîté ; ce pauvre

garçon était si hors de lui-même de cette réception, qu'il pouvait à peine contenir ses transports, il ne détachait pas ses regards d'Elisabeth qui ce jour-là était encore embellie par sa douce gaîté ; il n'écoutait qu'elle ; il semblait n'exister que pour elle, et ne nous voir, ni ne nous entendre ; il ne répondait seulement pas à Mina qui lui parlait tantôt avec une tendre émotion, tantôt avec son étourderie accoutumée, et qui finit enfin par le railler sur ses distractions, mais avec moins de gentillesse et d'esprit qu'à l'ordinaire ; elle y mettait même une nuance d'aigreur qui me surprit. La confiance d'Elisabeth pour Salzmann augmentait graduellement : elle se promenait souvent avec lui, ce qu'elle ne faisait jamais auparavant. Mina nous avait montré la lettre de

Wahlen par où il permettait à Elisabeth d'en épouser un autre. Je remerciais le ciel de voir tout s'acheminer pour cet événement, et nous étions tous heureux, du moins, je le croyais.

Cependant Mina, l'insouciante Mina, dont la vivacité nous animait tous, devint tout-à-coup sérieuse, ou plutôt d'une extrême inégalité d'humeur, elle passait subitement de la tristesse la plus sombre à la gaîté la plus folle, et cette gaîté avait l'air si singulière, si forcée, que nous en fûmes tous frappés ; souvent, après avoir causé vivement comme à l'ordinaire, elle devenait silencieuse, capricieuse, et même quelquefois avec aigreur ; quand nous lui demandions ce qu'elle avait, elle répondait par un éclat de rire qui nous déroutait ;

et plus d'une fois sa sœur la surprit toute en pleurs.

Nous cherchâmes à deviner la cause de cette étrange conduite, mais aucun de nous ne put l'imaginer. Malgré tous ses efforts pour cacher sa mauvaise humeur, elle perçait quelquefois avec tant de violence que je me crus obligé de lui en faire des reproches.

Enfin nous chargeâmes Elisabeth qu'elle épargnait seule dans ses momens d'impatience, de découvrir le sujet de son chagrin; au bout de quelques momens nous la vîmes revenir affligée et tremblante; — d'abord Mina avait voulu rire et plaisanter; mais Elisabeth la pressant avec toute la chaleur de l'amitié, de lui ouvrir son cœur, Mina en larmes, s'était jetée à son cou en lui disant: laisse-moi, Lisa, laisse-moi: chaque

question est un coup de poignard; aie un peu de patience avec moi, supporte ta Mina, cela doit passer, cela passera ; mais au nom de Dieu, ne me demande plus ce que j'ai; je n'ai rien, c'est un caprice, il passera, te dis-je ; mais on me tue en m'en parlant ; Elisabeth finit par nous conjurer de ne plus tourmenter cette pauvre fille, et de lui pardonner sa mauvaise humeur.

Hélas ! cette malheureuse enfant, elle aimait Salzmann ; elle l'aimait de toute la puissance de son âme ardente et passionnée ; elle l'avait aimé sans douter elle-même ; cet amour s'était formé et s'était augmenté dans son cœur, sous le voile de son attachement pour sa sœur. Ses vœux, ses espérances, tous ces rêves de bonheur pour l'avenir n'avaient que Salzmann pour objet ; mais elle le

réunissait toujours en idée avec Elisabeth, et cette réunion lui faisait illusion ; quand elle formait le projet de vivre ensemble, c'était pour vivre avec Salzmann, pour ne le quitter de sa vie ; mais elle ignorait elle-même que ce fût là l'unique vœu de son cœur. Ces éloges excessifs, répétés sans cesse, cet enthousiasme avec lequel elle en parlait, le gravèrent en traits de feu dans ce cœur continuellement occupé de lui ; elle sentit qu'il n'y avait plus de bonheur pour elle que de le voir, et de le voir heureux, et comme il ne pouvait l'être qu'avec Elisabeth, comme c'était l'unique moyen de ne point se séparer de lui ; elle fit tout au monde pour engager sa sœur à l'épouser, mais elle ignorait aussi le supplice qu'elle se réparait. Quand elle vit

Elisabeth devenir plus affectueuse pour Salzmann, elle sentit alors avec effroi qu'il était perdu pour elle ; il n'avait plus d'yeux, ni d'oreilles que pour sa sœur. Ce qu'elle avait tant de fois imaginé avec délices, et une émotion inexprimable, se réalisait actuellement. Elle se promenait avec Elisabeth et Salzmann, et ce bonheur qu'elle avait tant désiré, n'était plus qu'un tourment ; elle n'était plus rien ; et l'heureuse Elisabeth était tout pour lui : alors elle quittait son bras avec un mouvement de dépit, et restait en arrière ; Salzmann ne s'en apercevait pas ; elle venait tristement se remettre à son côté, et si Elisabeth restait à son tour en arrière, Salzmann inquiet, distrait, ralentissait son pas, tournait sans cesse la tête, n'écoutait point ce que Mina lui disait,

son âme entière était dans ses yeux ; elle sentait alors un séchement inexprimable et l'appelait ingrat dans le fond de son cœur.

Quand elle était seule dans sa chambre, tout ce qui s'était passé, se retraçait à sa mémoire ; tout, jusqu'à la moindre bagatelle qui prouvait l'amour de Salzmann ; elle avait tout remarqué, et sa rougeur quand Lisa lui parlait, et son tremblement, quand, par hasard, il touchait sa main, et son regard si tendre, si passionné : alors des larmes brûlantes coulaient des yeux de la pauvre Mina ; sans oser se l'avouer, son cœur était dévoré du poison de la jalousie ; et la nuit se passait à se retracer ces images déchirantes jusqu'à ce que quelques instans de sommeil vissent les affaiblir ; elle se levait ensuite avec un poids sur le cœur

qu'elle s'efforçait de dissiper. Souvent elle venait nous joindre à déjeûner en chantant, et en riant ; mais bientôt cette gaieté factice s'évanouissait, lorsqu'elle nous entendait parler de l'amour extrême de Salzmann pour Elisabeth. Lorsqu'il entrait, il lui semblait qu'un poison subtil parcourait ses veines, et que tout son sang se retirait vers son cœur ; elle suivait tristement ses regards qui ne cherchaient qu'Elisabeth, et si dans ce moment cette sœur naguère si chérie, adressait la parole à Salzmann avec un air obligeant et doux, Mina éprouvait une espèce d'amertume contr'elle ; elle le sentait avec effroi, mais elle le sentait, et se l'avouait ; et quand enfin Salzmann s'approchait d'elle, et la saluait avec un regard, avec un ton de voix si différent, il lui

semblait qu'elle le haïssait : une terreur involontaire s'emparait d'elle comme à l'approche d'un monstre qui viendrait la dévorer ; elle voulait fuir, et cependant elle restait, et son âme déchirée s'abreuvait du poison de la jalousie, et d'un amour sans espoir.

Enfin, il ne lui fut pas possible de faire illusion, elle connut qu'elle aimait Salzmann, qu'elle l'aimait avec passion, et que ce qu'elle avait pris si long-temps pour la douce chaleur de l'amitié, était devenu la flamme dévorante de l'amour ; elle le sentit et elle en frémit. Le remords se joignit encore à tous ses tourmens ; ce n'était pas d'aimer Salzmann, mais c'était de sentir comme une étincelle de haine contre sa sœur ; haïr Elisabeth, lui paraissait un crime : alors elle se

livrait au désespoir, se tordait les mains, et cet affreux orage finissait par des torrens de larmes qui la soulageaient un instant.

Enfin, ne pouvant plus soutenir cet état si violent, elle chercha dans son cœur même les moyens de calmer cet orage, et fut effrayée de l'abîme où elle se sentait entraîner. Ce fut la force de sa passion qui lui donna celle de la combattre. Un jour que nous étions tous à la campagne, elle resta seule dans sa chambre, et réfléchit profondément sur sa situation. Pourquoi, dit-elle, ne serait-il pas possible de triompher d'un sentiment qui pénètre en effet le cœur en entier ?—mais la raison, mais la vertu seraient-elles sans force ? C'est la vertu qui l'a formé, c'est à elle à le détruire.— Je ne puis pas haïr ce que j'aime, je

ne puis pas fermer mes yeux, boucher mes oreilles ; mais je puis au moins être juste. Non, ce n'est pas une fable que l'homme peut sourire à la douleur, peut étouffer dans son sein les sentimens les plus forts. La femme de Brutus l'a fait, pourquoi ne serais-je pas aussi maîtresse de mon cœur ?—hélas ! moi pauvre fille, je sens que je ne le puis pas; mais si je ne puis cesser d'aimer, qu'au moins je ne commence pas à haïr. Elisabeth, toi bonne, et généreuse fille ! mon cœur pourrait-il te haïr? ah, plutôt mille fois le détruire ! innocente et chère fille, pourquoi te haïrais-je ? quand c'est par amitié pour moi que tu as consenti à ce qui dechire à présent mon âme.

Elle se jeta à genoux devant le lit de sa sœur, et pressa ses yeux sur son coussin : ici, dit-elle, ici même,

même, où ton cœur plein d'affection pour nous tous jouit d'un doux repos ; ici je jure de ne pas te haïr, de ne haïr personne. Ah ! ma sœur, si tu savais quelles larmes cruelles je verse, je le sais, tu ferais tout, tout pour moi, tu me sacrifierais, et ton amour et ton cœur, et tout ce qui dépend de toi ; mais peux-tu faire que je sois aimée, et que tu ne le sois pas ? chère et patiente fille, tu nous caches tes soupirs, tu souris quand nous te tourmentons, et je pourrais te haïr ! non je t'aime encore mille fois davantage à présent que je suis aussi malheureuse que toi.

Elle se releva plus courageuse, et vint nous joindre avec un triste sourire ; elle prit le bras de sa sœur, et lui fit les plus tendres caresses.

## LE SONGE.

MINA se rappelait chaque jour son serment, et ne le rompit jamais ; elle s'attachait à sa sœur avec un redoublement de tendresse ; toutes les forces de son âme furent employées à surmonter la haine ; il ne lui en resta point contre l'amour, elle s'y livrait comme une victime sans défense. Sans doute elle aurait dû le combattre, car son cœur innocent et pur désirait de bonne foi de guérir ; mais ce cœur s'ouvrait quelquefois à une lueur d'espérance qui rendait ce combat inutile, tantôt elle se fiait sur la constance d'Elisabeth pour Wahlen, qu'elle même

avait si fortement combattue, et puis sur l'amitié, sur la confiance que lui témoignait Salzmann, qui pouvait se changer en amour; mais sa passion pour Elisabeth, qui devenait plus forte chaque jour, détruisait bientôt cette douce chimère; et ce combat continuel entre l'espérance et le découragement total, fatiguait plus son cœur que l'amour lui-même. Souvent elle eut l'idée d'ouvrir entièrement son âme à sa bonne sœur; mais à quoi cet aveu lui aurait-il servi? Elle aurait rompu l'union entre Salzmann et Elisabeth; elle aurait fait le malheur de l'homme qu'elle adorait; et elle-même, rejetée, méprisée, privée de sa présence, en serait devenue encore plus malheureuse; le désir se contente de la possession, mais l'amour veut de l'amour.

Cependant, elle était sûre que du

moment où sa sœur serait instruite de sa passion, la main de Salzmann serait libre ; et qui sait alors si le temps n'amènerait pas une révolution en sa faveur ? elle était, après Elisabeth, la femme que Salzmann aimait le mieux, la seule qu'il connût ; peut-être que s'il n'avait plus l'espoir d'obtenir sa bien-aimée Elisabeth, il se retournerait de son côté ; son faible cœur saisissait avec ardeur cette possibilité, une nouvelle vie venait le ranimer.—Elle allait joindre Elisabeth pour lui tout avouer, mais elle trouvait Salzmann auprès d'elle, enivré des progrès qu'il faisait dans son affection, et de l'espoir de son bonheur ; la pauvre Mina perdait tout courage, et voyait bien qu'il aimerait toujours sa sœur ; c'était là son vrai malheur, car s'il ne pouvait l'aimer, elle, à quoi lui servait qu'il fût libre ?

Dans cette cruelle alternative, ses forces et son courage s'usèrent entièrement, sa santé même s'altérait; à tous momens elle passait de la chaleur la plus brûlante, au froid de la glace; les jours, les semaines s'écoulaient, et sa situation devenait toujours plus cruelle, et le peu d'espérance qu'elle avait nourri, s'évanouissait entièrement. Elisabeth paraissait s'attacher à Salzmann, et Salzmann aimait Elisabeth jusqu'à l'idolâtrie, son amour s'augmentait avec son espoir, et ne connaissait plus de bornes; Mina était absente des heures entières sans qu'il s'informât seulement où elle était; lui seul ne s'apercevait pas de sa mélancolie; il voyait tous les objets à travers les rayons brillans de ses espérances. Quand elle entrait, cependant, il allait à elle, il lui parlait

encore avec amitié, mais toujours d'Elisabeth, et de l'excès de son amour, et de son espoir de bonheur.

Ce moment que Mina voyait approcher, lui parut devoir être celui de sa mort ; elle se décida enfin à faire usage du seul moyen qui lui restait, celui de confier tout à sa sœur. Pour la première fois, elle sentit que plutôt que de voir Salzmann uni pour la vie à une autre, elle consentirait à l'épouser sans être aimée ; mais en se l'avouant, un sentiment de honte accabla son âme, lui ôta la hardiesse de parler, et ce moment fut encore perdu. Il fallait pourtant prendre un parti ; elle ne pouvait plus supporter la présence de Salzmann, et cherchait la solitude, où du moins elle osait s'abandonner à ses tristes rêveries, former des

projets, répandre des larmes sans être observée, et sans voir le peu d'attention que Salzmann faisait à elle. Enfin sa douleur vint au point que la crainte de perdre entièrement le peu de raison qui lui restait, la décida à s'ouvrir à sa sœur, quoi que cet aveu dût lui coûter : elle s'arma de résolution, et vint la chercher dans leur chambre à coucher : Elisabeth n'y était pas, elle se promenait avec Salzmann ; Mina en fut bien aise, c'était un instant de plus ; elle l'employa à méditer ce qu'elle dirait, ce qu'elle répondrait, quand Elisabeth lui demanderait, en entrant, de ses nouvelles avec sa tendresse accoutumée. Elle entra, et, cette fois, ne lui demanda rien : elle-même, rêveuse, préoccupée, vint s'asseoir en silence auprès d'une petite table, et, s'appuyant sur son bras, couvrit son

front de sa main. Elle soupira; Mina soupira aussi, elle était placée dans un coin obscur, et derrière la chaise d'Elisabeth, pour cacher son trouble et sa confusion. Mina, . . . . —dit Elisabeth sans changer d'attitude, et soupirant encore.

Lis, . . . .—dit Mina d'une voix tremblante, et soupirant plus profondément.—Et toutes les deux gardèrent le silence. Mina ne trouvait plus d'expressions, et cherchait à se les rappeler.

Ah ! chère sœur ! dit Elisabeth en laissant retomber sa main qui soutenait sa tête, pourrais-tu le croire ? . . . ce qui m'arrive est si extraordinaire!... mon propre cœur est une énigme pour moi ; j'aime Wahlen, et . . . . . et cependant aujourd'hui, . . . —Salzmann . . . . —je ne sais moi-même

comment, mais je viens . . . . . — je viens dans ce moment de lui dire. . . O Mina ! comme tu vas être contente ! . . . . . — oui, je viens de lui donner l'espérance d'être aimé.

Mina se sentit défaillir, elle joignit ses mains, et les posa sur sa poitrine ; et pour ce léger mouvement, elle employa toutes ses forces.

Après une longue pause, pendant laquelle les deux sœurs ne se regardèrent pas, Mina, d'une voix tremblante, affaiblie, méconnaissable, dit enfin . . . . . Tu l'aimes donc véritablement ? Elle se tut encore, et un énorme poids de douleur accablait son cœur oppressé.

Oui, véritablement je l'aime, répondit Elisabeth en hésitant un peu,... Et ces paroles achevèrent d'écraser la pauvre Mina ; elle voulut cacher son visage pâle dans sa main, elle ne put

pas seulement la lever, ni articuler un seul mot.

Depuis long-temps, continua Elisabeth, mon cœur sent tout le prix du sien, mais aujourd'hui ..... aujourd'hui ..... pouvais-je le lui refuser ? — Non, Mina ! non, tu ne peux te faire aucune idée de sa passion, de sa délicatesse ; jamais aucun homme n'aima comme lui. Je vois à présent, Mina, je vois la vérité de ce que tu m'as dit tant de fois : c'est que le ciel l'avait destiné pour moi, et que son cœur, son caractère, son état, sont précisément ce qu'il fallait pour mon bonheur. Quand même Wahlen aurait levé toutes les difficultés, quand il m'aurait épousée de l'aveu de sa famille, je n'aurais pas été heureuse ; cet état brillant, ce titre, ces richesses, ce luxe ; tout cela ne convient ni à mes goûts tranquilles,

ni à mon caractère simple et timide. Une ferme et un époux simple comme moi, qui sache comme moi jouir d'un bonheur paisible ; voilà ce qui me convient mieux qu'un salon superbe, où je me sentirais déplacée. Wahlen aussi était formé pour la vie tranquille, mais son état l'en éloigne. Oui, Mina, j'ai beaucoup aimé Wahlen, et je l'aime encore ; mais sa fortune et son nom m'ont toujours fait trembler, à présent que je sais que je resterai dans l'état où je suis née, et dont j'ai les habitudes, mon cœur est plus à son aise, plus libre, — je tremble seulement pour le moment où je mettrai une adresse et un cachet à la lettre de Wahlen pour la lui renvoyer ; car il le faut bien à présent.... Ah ! ma sœur ! ma sœur ! toi l'amie de Salzmann, rassure mon cœur, dis-moi que je suis heureuse, pour que je

croie l'être. Elle se leva, posa sa joue brûlante sur le visage glacé de Mina, la serra contre son cœur, en lui disant : Mina, réponds-moi, serai-je heureuse ?

Ces tendres caresses tirèrent cette fille infortunée de son anéantissement. — Es-tu contente de moi ? lui demanda encore Elisabeth, et ta Lisa sera-t-elle heureuse ?

Tu es heureuse, dit faiblement Mina, personne plus que moi ne sait combien tu es heureuse.

Dans un moment de tendre confiance, Elisabeth se pencha sur sa sœur, et lui dit en l'embrassant : c'est à toi seule, chère Mina, que j'ai ouvert mon cœur.

Et à lui? dit Mina avec un calme apparent.

Non, non, Mina, je lui ai ouvert mon cœur malgré moi, et seulement

par un regard, un sourire, et en serrant sa main. A toi mon aveu est entier, il est volontaire. Mais tu m'assures donc, Mina, que je serai heureuse ?

MINA.

Oh ! heureuse ! . . . . . heureuse, Elisabeth !

ELISABETH.

L'êtes-vous tous, êtes-vous heureux ? ma Mina est-elle contente ? verrai-je ces nuages se dissiper, dit-elle en lui posant la main sur les yeux ?

A cette question, Mina baissa la tête, et répondit lentement : oui. . . tous . . . Elle ne put articuler davantage.

Ah ! dit Elisabeth avec une expression de joie et de fermeté, il ne m'en

faut pas davantage ; voilà qui est fini, je ne veux plus penser à rien qu'à vous rendre tous heureux : tout ce qui est encore sombre s'éclaircira ; tout ce qui est douleur se guérira ! Oui, je serai heureuse, Mina, et tu en seras le témoin, et c'est à tes sages conseils que je le devrai.

Dans ce moment, Mina lui serra fortement le bras par un mouvement convulsif que sa sœur prit pour une caresse. Oh ! non ! non ! s'écria Mina en se détournant, non ! pas cela, Lisa, moi le témoin ! oh ! dieu !

Mina, dit Elisabeth étonnée, tu ne veux pas être le témoin de mon bonheur ! .... mais qu'as-tu donc ? Bon dieu ! je vois seulement à présent comme tu es pâle. Qu'as-tu, chère Mina ?

C'est cela, dit Mina, c'est ce que je voulais dire : ma santé ... cette

pâleur ; ah ! peut-elle paraître à côté des visages rayonnans d'amour et de bonheur ? — Sois heureuse, Elisabeth ; tu le seras sûrement, je le sais, — je le désire ; mais Mina n'en sera pas le témoin.

Elisabeth alors conjura sa sœur, à genoux avec les plus vives instances, de lui dire la cause de son chagrin. Mina ne savait plus comment lui résister ; déjà il lui était échappé un mot ou deux qui pouvaient éclairer sa sœur, et trahir son fatal secret ; déjà Elisabeth, avec le ton de la surprise et de l'effroi, s'était écriée : ô Mina ! chère Mina ! serait-ce ?....

A présent que sa sœur aimait Salzmann, qu'elle le lui avait dit, qu'elle avait consenti à l'épouser, les plus affreux tourmens n'auraient pas fait avouer à Mina sa passion ; elle vit qu'elle n'avait pas un instant à

perdre pour se retourner de quelque manière, et donner à sa sœur une raison plausible de son chagrin et de son émotion, qui pût cacher la véritable. Elle tâcha donc de se remettre, et d'inventer quelque chose d'effrayant, qui pût expliquer son état. Après quelques secondes de réflexion, elle s'avança vers Elisabeth. Ecoute, lui dit-elle, puisque tu veux le savoir : une nuit, entre le sommeil et la veille ; je ne suis pas bien sûre moi-même si c'est un songe ou une apparition, mais j'ai vu mon ange gardien.

Tu l'as vu, Mina ? tu rêvais.

Je l'ai vu, Lisa, crois que je l'ai vu ; il était beau, couronné de roses ; il souriait, il étendait sa main sur ma tête, comme pour me bénir ; mon cœur palpitait d'une si douce émotion ! Ah ! Lisa ! comme j'étais heu-

reuse ! Tout-à-coup je vois les roses qui le couronnaient, se flétrir l'une après l'autre ; cette physionomie céleste pâlir et s'obscurcir comme la mort, et cette main *bénissante* se retirer de dessus moi, avec un regard sombre et sinistre qui bouleversa mon âme. Il me dit : pauvre fille ! que je te plains ! combien tu vas être malheureuse ! je t'abandonne pour jamais. Et il s'évanouit dans une obscurité profonde. Ah ! ma sœur ! je le sens, rien, rien ne peut effacer l'impression de ces terribles paroles, je crois toujours les entendre ; je crois voir mon ange gardien m'abandonner pour jamais, et mon cœur oppressé. . . . . Elle se tut, et elle appuya fortement son visage contre l'épaule d'Elisabeth.

Chère petite visionnaire, lui dit Elisabeth en tâchant de sourire, mais

avec un ton ému, un songe, et moins qu'un songe, un prestige de ton imagination cause l'état où je te vois; ah! Mina!... Mina!

Ecoute, dit Mina en baissant sa voix tremblante, ce n'est pas tout; un abyme effrayant s'ouvrit devant moi, et c'est dans cet abyme que mon ange gardien se précipita; c'est là où je l'ai vu tomber et disparaître: au-dessus de moi, brillait encore le Firmament dans toute sa gloire, des soleils, des étoiles, des lunes, des mondes innombrables; je les regardais avec admiration, et l'espérance rentrait dans mon cœur. — Mais voilà qu'un soleil après l'autre, une lune après l'autre, et les étoiles les unes après les autres se détachent du Ciel, et tombent tour-à-tour dans l'abyme; et bientôt toute la création fut anéantie; je restai seule, seule au

monde, dans une obscurité totale. Alors j'entendis une voix effrayante, qui sortait du fond de l'abyme, et qui me criait : et toi aussi, tu vas tomber, tu vas t'anéantir ; c'est ici où tout doit finir, il n'y aura plus de réveil dans la nature, plus de matin pour Mina : tu vas passer comme ton ange gardien, dit une voix plus douce et plus consolante ; et dans ce moment, je me sentis évanouir comme un souffle léger, qui passe et disparaît sans laisser de traces. O mon Elisabeh ! ta Mina est à jamais perdue ; bientôt elle va disparaître, et s'anéantir pour jamais. . . . . .

Cette image terrible de destruction et d'abandon, était véritablement celle du cœur de la pauvre Mina ; et sous le voile de l'allégorie, elle avait dit à sa sœur la triste vérité.

Effrayée elle-même de ce tableau de sa situation, craignant d'être devinée, hésitant de s'ouvrir davantage, elle s'arrêta, et couvrit son visage, de ses deux mains, avec confusion ; mais Elisabeth la tira de son embarras, en s'écriant avec terreur : ah ! malheureuse ! je te comprends, tu doutes de l'immortalité de ton âme. Elle la serrait en même-temps dans ses bras tremblans, contre son cœur ému, et lui dit une foule de raisons, pour lui prouver la certitude d'une autre vie, et pour raffermir sa foi.

Mina ne fut pas fâchée que sa sœur eût pris le change, et donné à sa douleur une cause bien éloignée de la véritable, mais cependant assez vraisemblable d'après la nature du songe qu'elle avait supposé : elle ne combattit point les raisons d'Elisa-

beth, les écouta en silence ; et quand celle-ci se tut, elle lui dit seulement avec tristesse : je suis malheureuse, bien malheureuse, et tu peux m'en croire ; rien n'adoucira ma peine. Elles se couchèrent toutes deux en versant des larmes ; celles de Mina étaient adoucies par l'idée qu'elle avait actuellement un prétexte à sa tristesse, et que son secret était en sûreté.

Le lendemain, j'étais le plus heureux des hommes ; en nous quittant la veille, Salzmann avait l'air si content, et prit congé de ma femme et de moi, avec des expressions si tendres, que j'étais convaincu que les jeunes gens étaient enfin d'accord, et que bientôt il serait mon fils.

Combien l'homme est présomptueux et prompt à se faire un mé-

rite du succès! je croyois entièrement devoir celui-ci à la sagacité avec laquelle j'avais conduit cette affaire ; et cette idée ne faisait pas la moindre partie de ma joie. Je donnais une leçon à Charles sur la sérénité et le contentement de l'esprit ; oui, lui disais-je, c'est un devoir de supporter avec patience, non-seulement les petites afflictions, mais aussi les vrais malheurs ; tout passe, tout vient à bien, il n'y a qu'à attendre, et se conduire avec prudence ; je vais même plus loin, dis-je d'un air triomphant, il n'y a dans ce monde aucune souffrance, aucune douleur, aucun malheur qui ne soit effacé au bout de vingt ans, et que l'homme n'ait oublié du plus au moins ; car qu'est-ce que l'homme n'oublie pas ? Je vous prends tous à témoin, ma femme et mes enfans, dites si jamais on a vu une dou-

leur durer au même point après quelques années; ou elles sont telles qu'on y succombe tout de suite, et alors elles sont passées; et, grâce au ciel, celles-là sont rares, ou bien au bout de quelque temps, elles sont oubliées ou réparées; on pourrait même dire que le mal n'existe pas, car si nous pouvions prévoir, dans les plus grandes douleurs, que dans dix années il n'en sera plus question, qui nous empêche de nous imaginer que ces années sont écoulées?

Il y a des douleurs, dit ma femme, qui ne s'effacent jamais.

Nomme-moi, chère amie, une seule des douleurs que nous avons éprouvées, même des plus vives, qui nous fasse encore à ce moment, verser des larmes amères. Non, l'homme fut doué de la faculté d'oublier, et grâces

en soient rendues à la bonne providence ; mais quand cela ne serait pas, n'arrive-t-il pas un moment où tout est oublié, et les douleurs, et les joies mêmes ? Au sein des plus grandes douleurs, un homme ne peut-il pas se dire avec certitude : encore quelques années, quelques jours, quelques instans peut-être, et je ne souffrirai plus : le tombeau n'est-il pas le plus sûr ami des malheureux ? moi, par exemple, mon fils, si. . . . .

Dans ce moment Elisabeth entra, pâle, accablée, les yeux fatigués de pleurs, et jetant sur nous un regard qui me glaça ; elle s'avança, et paraissait avoir quelque chose à me dire ; mon cœur palpitait, et je lui dis en tremblant, Elisabeth, tu as un malheur à nous apprendre. Le plus grand de tous, dit-elle, le plus cruel

cruel qui put nous arriver, Mina, notre chère Mina ; — elle s'approcha de moi et me dit bas qu'elle voudrait me parler seul ; je la menai dans un coin de la chambre, et j'attendis avec effroi ce qu'elle avait à m'apprendre. Mina, me dit-elle en tremblant, ah ! mon père, que je crains pour sa raison, ce chagrin secret vient de son âme, la malheureuse enfant doute de son immortalité, elle ne croit pas à une autre vie.

Je reviens un peu de l'effroi que son visage et ses premières paroles m'avaient donné, non certainement que je crusse le mal léger, en existe-t-il un plus grand ? mais, parce que je pensais qu'il était facile d'y apporter un remède. Je fis sortir les enfans ; ma femme inquiète, s'approcha de nous, voulut savoir ce que c'était, et Lisa nous raconta

l'entretien de la veille, et le sombre désespoir de sa sœur ; elle se désespérait ma bonne et chère femme, de ce que les plus grands malheurs qu'elle pût imaginer arrivaient à ses filles, à l'une par la perte de son cœur, à l'autre par celle de sa raison ; moi j'étais profondément occupé à chercher les argumens les plus convaincans pour prouver l'immortalité de l'âme, et ceux sur-tout qui pouvaient faire le plus d'impression sur cette pauvre fille. Mon Charles courut chercher les *Tusculanes de Cicéron* sur le mépris de la mort ; il demanda à Elisabeth, mais quelles raisons donne-t-elle ? et il regardait fièrement son livre, en disant, ici on trouvera toutes les réponses ; elle n'en donne aucune, dit Elisabeth tristement.

Aucune ? reprit Charles, est-ce

qu'on a jamais vu croire ou ne pas croire sans motifs, cela n'est pas possible. Ah ! Charles, reprit Elisabeth, rien n'est plus possible, quand dans une belle nuit de printemps, j'étais au jardin, que la voûte étoilée du ciel brillait au-dessus de ma tête, que le rossignol chantait dans l'obscurité, et que mon cœur battait d'émotion et de joie ; ah ! j'étais encore bien plus convaincue de l'existence de Dieu que dans toutes nos leçons.

Quelles preuves ? un rossignol qui chante, et un cœur qui palpite, dit Charles en riant. Oh ! répondit Elisabeth, en élevant ses regards au ciel, si un rossignol plein d'amour pour ses petits, qui chante pour amuser sa compagne pendant qu'elle est sur le nid, et un cœur humain qui sent cet amour et qui l'admire,

ne sont pas des preuves de l'existence d'un père commun, il n'y en a aucune ; sois bien sûr, Charles, que si un tel sentiment ne réveille pas la foi dans le cœur de Mina, tous tes livres n'y feront rien, quelque bons qu'ils soient.

Tu jettes le grain avec la poussière, chère Elisabeth, lui dis-je ; l'un ne va pas sans l'autre, c'est la tête et le cœur réunis qui sont les guides de la foi.

Mon père, répondit-elle, je pensais seulement à défendre Mina des argumens glacés de Charles, je le sais par ma propre expérience ; s'il vient avec sa manière sèche et méthodique lui dire cela est comme cela, donc cela est ainsi, elle est perdue. Ah ! ce n'est pas de cette manière qu'il faut pénétrer dans ce cœur brûlant. Une larme dans les

yeux, une caresse, une prière à Dieu, voilà ce qui la ramenera bien mieux que tous les raisonnemens. J'ai souvent été saisie d'un frisson, quand j'entendais raisonner et argumenter froidement sur l'autre vie, comme s'il s'agissait du temps qu'il ferait le lendemain. Ah ! mon père, si je n'avais pas vu la nature, et toutes les merveilles de la création ; si les étoiles, les fleurs et les oiseaux, et jusqu'au moindre insecte, ne m'avaient pas annoncé clairement un Dieu tout bon et tout puissant, les livres m'en auraient fait douter. En les lisant, je me disais, peut-être que cela n'est pas vrai ; mais un regard aux étoiles, et au-delà des étoiles, me rendait toute ma confiance, toute ma certitude, et mon cœur brûlant d'amour s'élevait à l'Eternel. Mon

père, je vous en conjure, ne laissez pas Charles parler à Mina ; on aurait dit qu'elle avait le pressentiment que je voulais aussi lui parler, et de la même manière que Charles. Elisabeth, lui dis-je, comment devons-nous donc nous y prendre avec cette pauvre fille ?

La ménager, redoubler de tendresse avec elle : alors un rayon de l'éternité viendra éclairer son âme, en passant par son cœur ; une bagatelle, un songe a troublé sa tranquillité ; sa confiance en nous, et notre attachement pour elle, la lui rendront.

Charles sourit avec un peu de mépris ; alors je me rappelai d'une circonstance de mes années académiques, je la racontai à mon fils ; et la voici.

# L'OUVERTURE AU VOLET.

Je prenais des leçons publiques de métaphysique chez un professeur, c'était un homme âgé, que ses vertus, son savoir, sa tolérance faisaient considérer de toute l'université. Dans une de ses leçons après avoir réfuté les athées, et prouvé l'existence de Dieu par tous les raisonnemens des philosophes qui en ont parlé, il se leva pour conclure. Je crois le voir encore ce vieillard respectable, avec ses cheveux blancs, et son regard animé, je crois encore entendre sa voix douce, sonore, et tremblante d'émotion.

" Voilà, messieurs, nous dit-il, " ce que vous devez savoir comme " savans, et comme philosophes. " Les vérités que je viens de vous " démontrer sont utiles à l'homme " dans toutes les circonstances de sa " vie, et dans ses momens de tris- " tesse et dans ses momens de bon- " heur ; lorsque le cœur jouit avec " tranquillité, des beautés de la créa- " tion, ou lorsqu'il est élevé par " quelque action vertueuse ou ra- " nimé par le plaisir, ou déchiré " par la douleur, ou qu'il se serre con- " tre le cœur d'un ami, d'une épouse, " d'une mère, d'un enfant ; enfin, " lorsqu'on sent à ne pouvoir en " douter l'existence d'un Dieu ; la " raison et le savoir, malgré leur " sécheresse et leur froideur, vien- " nent encore à l'appui de cette foi

" de sentiment, et fortifient notre
" confiance, mais elles ne peuvent
" suffire à quelqu'un qui n'a jamais
" ressenti ces douces émotions (s'il
" existe un être assez malheureux
" pour cela) n'a-t-on pas fait les
" traités les plus longs et les plus
" philosophiques sur l'existence de
" la licorne, et de l'isle Atlantide; il
" y a trente ans que je répète dans
" cette classe les mêmes raisonne-
" mens sur l'existence de Dieu, et
" même encore à présent; tout âgé
" que je suis, ce n'est jamais sans
" une espèce de terreur que je com-
" mence cette thèse, tant je crains
" que les argumens glacés, sortis de
" la tête des philosophes, ne refroi-
" dissent mon cœur, et n'affaiblissent
" ma foi, au lieu de l'augmenter.
" Il y a une grande différence:

" messieurs, entre *croire* et savoir :
" *croire* en Dieu, c'est être honnête
" homme, c'est ne faire aucun tort
" à personne ; c'est être bon citoyen,
" ami zélé, époux fidèle, fils res-
" pectueux, tendre père, humain
" dans la prospérité, patient dans
" l'adversité, et toujours résigné à
" ce qu'il ordonne de nous.

" *Savoir* que Dieu existe, c'est
" être comme Aristote, Platon, et
" tous les Scholastiques, depuis Tho-
" masius à Volff inclusivement, qui
" tous ont raisonné sur l'existence
" de Dieu, et l'ont prouvée avec plus
" ou moins de force, mais toujours
" moins victorieusement que la con-
" science et le sentiment. Au milieu
" de la diversité de partis et d'opi-
" nions, l'éternelle vérité frappe de
" sa lumière éclatante celui qui veut

" ouvrir les yeux ; mais ses divins
" rayons ne peuvent pénétrer l'âme
" qu'en passant par le cœur. A de-
" main, messieurs, et il se retira
" avec une émotion visible.

J'étais tout fier d'avoir dans mes cahiers, et dans ma tête une réfutation complète de Spinosa, de Bayle et de Hobbes, et je ne saisis point la dernière phrase du vieux professeur. *Il faut que la lumière de la vérité passe par le cœur pour arriver jusqu'à l'âme*, ou si je la comprenais, je n'en étais point persuadé ; ses paroles solemnelles, sa vieillesse, son émotion, sa vie vertueuse, tout ce qui devait faire impression sur moi, m'avait échappé ; et une bagatelle, une image de cette image, grava cette vérité dans mon âme.

Le matin suivant je réfléchissais dans mon lit sur les paroles du vieillard. Ah ! pensais-je, si j'avais eu là Spinosa et ma réfutation, je lui aurais bien fait voir ce que c'est que la vérité. Tout en disant cela, j'ouvris les yeux, j'avais des volets à ma fenêtre ; pour avoir un peu de clarté dans ma chambre lorsqu'ils étaient fermés, on avait pratiqué une ouverture au-dessus, et cette ouverture avait la forme d'un cœur, un rayon du soleil passait au travers de ce cœur, et vint frapper mes yeux au moment où je les ouvris : à l'instant la phrase et la pensée du vieux professeur s'éclaircirent pour moi, et je compris parfaitement ce qu'il avait voulu dire. Assis sur mon lit, les yeux fixés sur ce cœur d'où s'échappait un vif

rayon de lumière qui éclairait tout mon appartement, c'est cela, m'écriai-je, il a raison, je le vois à présent, la vérité doit passer par le cœur pour pénétrer jusqu'à l'âme. J'oubliai mes collèges, mes cahiers, mes argumens, et rien ne me parut plus prouvé.

Depuis lors je ne manquai plus chaque matin de regarder du côté de ma fenêtre, et de voir avec plaisir passer le jour au travers de ce cœur : je fus bientôt raccommodé avec Spinosa et avec Bayle, ou plutôt, je ne m'occupai plus à les combattre par des raisonnemens ; mais je regardais mon volet. Rien ne m'a rendu plus tolérant pour les opinions des hommes, que cette petite circonstance.

Et qui nous assure, dis-je à

Charles, que ce n'est pas quelque bagatelle de ce genre qui a troublé l'esprit de Mina ? les hommes suivent souvent plus l'impulsion de ce qui frappe leurs organes que celle de la raison ; c'est une vérité humiliante, mais constatée par l'expérience. Mon fils qui n'avait pas cessé de sourire pendant mon récit, devint sérieux. Oui, me dit-il, c'est bien humiliant, si cela est ainsi, — oui, mon fils, cela est ainsi, et comme il est bon que l'homme soit humilié, il n'est pas mal que de temps-en-temps une ouverture au volet ou quelque chose de semblable lui donne la mesure de la force de son esprit, et tempère son orgueil. Ce souvenir a rendu ma tête plus humble et mon cœur plus élevé. Si les hommes faisaient

plus d'attention aux motifs de leurs actions, ils en trouveraient souvent de tout aussi bizarres, tu ris des augures, mon fils, parce que Cicéron en a ri ; mais il est dans la nature de l'homme d'aimer les augures, si on ne fait plus manger les poulets, on compte les boutons de son habit.

# DOULEUR

## ET COURAGE.

Il fut interdit à Charles de laisser appercevoir à Mina qu'il savait son secret; ma femme et moi nous résolûmes d'en faire de même, et de laisser à Elisabeth le soin de commencer la conversion de sa sœur. Enfin, parut notre prétendue sceptique; elle se plaignit du mal de tête, de lassitude, de palpitations qui lui ôtaient la respiration. Nous l'écoutâmes en la plaignant; ma femme laissait cependant percer sur sa physionomie quelques signes de

mécontentement ; car malgré sa tendresse pour Mina, comme elle n'avait jamais douté des vérités de la religion, elle croyait que cela ne pouvait arriver à personne sans mauvaise intention ; mais en voyant s'avancer cette pauvre fille, muette et tremblante, n'osant lever les yeux, et paraissant accablée du poids de sa faute, ce spectacle convertit en sentiment de pitié tous les nuages de mécontentement qui s'étaient élevés sur la physionomie de sa mère. Le ton de Charles avec elle fut plus affectueux qu'à l'ordinaire, et quand il racontait quelque chose, il tournait les yeux, ainsi que nous tous, du côté de Mina ; notre tendresse pour elle portait une expression de tristesse silencieuse.

Elisabeth n'avait point dit à sa

sœur qu'elle nous eût instruits de la cause de sa peine ; ainsi nous ne lui parlâmes positivement de rien qui y eût rapport ; mais il lui fut aisé de voir que nous en savions quelque chose, à la manière dont nous prononçions les mots de *mort*, de *tombeau*, d'*âme*, et d'*éternité*. Elle quitta bientôt la table, ne pouvant plus retenir ses larmes ; et sa sœur la suivit. Nous nous levâmes tous ; aucun de nous ne pouvait manger. Je passai dans ma chambre, où je m'enfermai ; je cherchai tous les livres qui pouvaient m'aider à guérir l'esprit malade de ma fille, quoique je n'eusse pas grande espérance d'y réussir par ce moyen ; je pris Cicéron sur *le mépris* de la mort, je le lus, et je secouai la tête ; jamais je n'avais été moins content des raisonnemens des philo-

sophes en faveur de l'immortalité de l'âme. Je tombai sur ce passage : " *Si* " *la mort est suivie du néant, elle n'est* " *pas un mal.*" Il me fit frissonner. Ah ! dis-je en posant le livre, je donnerais tout au monde, de savoir si Cicéron a écrit cette phrase avant la mort de sa fille ; je doute fort qu'il eût pensé de même au pied de son urne cinéraire ; je le laissai de côté, je pris d'autres livres de philosophie, et à tous je secouai la tête avec mécontentement. Ah ! dis-je enfin, pour écrire avec vérité sur ce sujet, il faut avoir perdu son épouse chérie, son ami, si on a un ami pour l'aimer et non pour disputer avec lui ; ou bien son enfant unique, si on peut lui survivre. Je crains fort que tous ces philosophes n'aient beaucoup plus pensé, en écrivant, à l'immor-

talité de leur nom, qu'à celle de leur âme ; il n'avaient pas vu comme moi le visage pâle, les yeux humides, et le cœur oppressé d'un enfant qui doute. Bon dieu ! que pourrais-je lui dire, si elle vient me demander : " Mon père, mon existence se " borne-t elle à cette vie que vous " m'avez donnée ?" Est-ce avec des raisonnemens glacés que je pourrai lui répondre ? Non, ma seule réponse sera un baiser plein d'amour paternel, une main sur son cœur, un regard vers le ciel, et une invocation au père tout bon et tout puissant. Pendant que je repoussais tous ces prétendus médecins de l'âme, Elisabeth avait déjà commencé la cure de sa sœur d'une manière toute opposée et bien meilleure, si sa mélancolie avait eu la cause qu'elle

supposait ; mais pour la véritable, elle ne valait rien. Elle l'avait menée dans le petit bois de bouleau, et là, ne lui avait pas dit un seul mot de l'immortalité de l'âme ; mais elle lui avait fait remarquer toute la richesse et la beauté de l'automne. Mina la suivait tristement, laissant errer son imagination, et ne voyant que les feuilles tombées, les fleurs passées, et le dépérissement de la nature : alors Elisabeth ne put retenir ses larmes ; Mina se jeta à son cou, et la conjura d'avoir de l'indulgence et de la pitié pour elle. Elisabeth lui rendit ses caresses ; elles s'assirent au pied d'un bouleau sur un banc de gazon, leurs mains entrelacées ; et Lisa commença à parler de leur enfance, de leurs petits jeux dans ce bosquet, qui réveillèrent de doux

souvenirs dans l'âme de Mina, et la firent même sourire ; elle lui parla ensuite de leur intime liaison, de l'attachement de prédilection qu'elles avaient toujours eu l'une pour l'autre ; Mina la serra contre son cœur, et Lisa lui dit en lui donnant un baiser : Peux-tu te rappeler une seule dispute entre nous, Mina ? nous n'en n'avons jamais eu qui ait duré plus d'un quart d'heure.

Et encore, reprit Mina avec une nuance de sa vivacité naturelle, cela ne passait jamais notre langue et nos petites mains, et n'atteignait pas le cœur ; jamais, Elisabeth, je ne t'aimais plus passionément que lorsque j'avais eu quelque tort avec toi.

Et te rappelles-tu, Mina, comme nous avons eu toujours les mêmes goûts ; ce que l'une aimait, l'autre

l'aimait aussi. — Mina laissa tomber sa tête sur son sein, un nuage de tristesse rembrunit de nouveau ses traits; elle répond faiblement: oui. Alors Elisabeth, en riant, lui rappela mille circonstances de leurs premières années, où elles s'étaient fait l'une à l'autre des sacrifices.—Mina soupira. Hélas! pensait-elle, je t'en fais bien encore, je te sacrifie en entier mon bonheur, mon cœur et ma vie, et tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais. — Et ce sera toujours ainsi, continua Elisabeth en l'embrassant, n'est-ce pas, chère Mina? le sort, le tombeau, l'éternité nous nous trouverons toujours unies, toujours serrées l'une contre l'autre, supportant ensemble et les peines, et le bonheur. Mina soupira, et se promit intérieurement que rien n'al-

téreroit sa tendresse pour sa sœur, si bonne et si tendre avec elle.

Elisabeth, avec un regard serein, commença ensuite à lui dépeindre la vie qu'elles mèneraient ensemble, lorsqu'elle aurait épousé Salzmann ; c'est là sur-tout, lui disait-elle, ce qui m'a décidée pour lui, c'est ce tableau de bonheur que tu m'as présenté si souvent ; c'est l'idée de ne pas me séparer de toi. — Je t'accusais de trop me presser pour Salzmann, à présent, je t'en remercie.

La pauvre Mina souffrait tout au monde, son cœur se déchirait ; elle baissa la tête sur le sein de sa sœur. Enfin, ne pouvant plus supporter cet entretien, dont chaque parole était un coup de poignard, elle lui dit à voix basse : je t'en prie, Elisabeth, dépêche-toi, ne retarde pas

ton

ton mariage, pour que je puisse en être le témoin ; je serai plus tranquille si je vous laisse heureux. Elisabeth le lui promit, et la serra contre son cœur, en s'efforçant de lui cacher l'impression qu'elle reçut de ces mots. Non qu'elle crût sa sœur en danger le moins du monde, elle attribuait cette idée à sa mélancolie ; mais cette mélancolie même la désespérait. La pauvre Elisabeth aussi était bien loin de la sérénité qu'elle affectait, quoique réellement Salzmann eût ému son cœur sensible par l'excès de son amour ; Wahlen était bien loin d'être oublié, et malgré tous ses efforts pour n'y plus penser, son image ne se présentait que trop souvent et sur-tout dans ce même bosquet, témoin de leur aveu mutuel, où il

s'étaient juré amour et fidélité ; mais persuadée que Mina désirait toujours avec ardeur qu'elle épousât Salzmann, elle s'y décida tout-à-fait, croyant que c'était la seule chose qui pût la rendre au bonheur ; et pour lui ôter l'idée que ce fût un sacrifice, elle affectait plus de tendresse pour Salzmann qu'elle n'en avait. Mina crut alors qu'elle l'aimait, vit bien que tout était perdu pour elle, et se confirma plus que jamais dans la résolution de lui cacher son secret.

Toutes deux rentrèrent à la maison, abattues, fatiguées des sacrifices mutuels qu'elles se faisaient, et de leurs efforts pour se les cacher ; tant il est vrai que sans la confiance, l'amitié la plus vive, la plus exaltée, peut, sans s'altérer cependant, ne plus être qu'un tourment. Mina,

avec une force d'esprit incroyable, prit la ferme résolution, puisque Elisabeth aimait aussi Salzmann, de renfermer son amour dans le fond de son cœur, si elle ne pouvait en triompher, et de sourire à la douleur. Dès le lendemain matin, elle parut toute différente ; en s'éveillant, elle parla ainsi à sa sœur :

Lisa, mon bon génie est revenu, je l'ai vu cette nuit, les roses de sa guirlande étaient plus belles et plus fraîches que jamais ; il les a partagées avec moi, et me montrant le Ciel tout brillant d'étoiles, il m'a dit : je ne te quitterai plus, voilà où je veux te conduire ; il a posé sa main sur mon cœur, je l'ai senti soulagé. Je t'ai donné la plus belle de mes roses, Lisa, tu l'as prise, et nous étions tous heu-

reux. Elisabeth l'embrassa avec transport, et toutes les deux descendirent. L'air content de ma fille aînée, et le calme de Mina, me frappèrent d'abord ; la première me fit un signe pour me dire que sa sœur allait bien. Mon cœur nageait dans la joie, j'avais retrouvé toute ma tranquillité, mes inquiétudes se dissipèrent comme un mauvais songe du matin. Cependant, à présent que le cœur de ma fille était guéri, je crus que c'était le moment d'agir sur sa tête, et de la convaincre aussi par le raisonnement. Je la pris donc en particulier, et je lui dis avec tendresse : Mina, je sais la cause de ton chagrin, elle pâlit et prit en tremblant ma main.

Elisabeth, lui dis-je, me l'a confié, un songe. . . .

Ah ! dit-elle en se remettant, mais d'un air sérieux, je suis bien aise qu'elle .... qu'elle, vous l'ait dit.

Cela me parut d'un bon augure pour le sermon que j'allais entamer, et je commençai avec force et méthode à l'endoctriner. Elle m'interrompit bientôt, oh ! mon père, me dit-elle, quand vous me serrez contre votre sein, quand vous bénissez votre fille, que lui faut-il de plus ? que demandez-vous de plus pour elle ? Un bonheur sans fin, la bénédiction de mon père en est l'assurance et le gage ; l'amour éternel serait moins bon pour moi que mon père ?

Cette demande m'embarrassa, je l'embrassai tendrement et je lui dis :

chère enfant, Dieu console et raffermisse ton cœur.

Mon cœur, mon cœur, reprit-elle avec l'accent d'une douleur profonde, il est brisé, et Dieu ne rejette pas les cœurs brisés, dit-elle en s'arrachant de mes bras.

Salzmann ne quittait presque plus la maison, ni son Elisabeth à qui il parlait sans cesse de sa passion. Mina eut le courage de l'entendre ; elle s'asseyait près d'eux, et paraissait tranquille ; mais, dès que Salzmann était parti, elle conjurait ardemment sa sœur de terminer son mariage ; Elisabeth le promettait, et puis sous différens prétextes, elle renvoyait toujours à se décider, et prolongeait ainsi le supplice de Mina qui, dans son désespoir, désirait la conclusion de cet événement,

comme un criminel condamné à mort attend le coup de grâce. Je me serais volontiers joint à elle pour presser Lisa, mais ma femme parlait sans cesse de sa jeunesse, et disait que chaque jour de retard était autant de gagné. Je perdais mon temps à vouloir combattre ce préjugé, il était trop enraciné ; je comptais toujours l'âge d'Elisabeth d'après l'année qui courait, et Auguste d'après celle qui venait de s'accomplir ; ainsi, à cette époque, elle avait vingt ans pour moi, dix-huit pour sa mère, et dix-neuf, en réalité.

Mina prenait tous les jours plus sur elle, devant nous ; elle avait presque toute sa gaieté, mais non pas sa pétulance ; elle souriait souvent et parlait peu. Nous attribuâ-

mes ce changement dans son caractère aux progrès de sa raison, tandis que c'était l'esprit le plus sublime de courage et de force d'esprit ; mais cet effort répété sans cesse minait sourdement sa vie, chaque nuit enlevait une feuille des roses de ses joues, éteignait une étincelle de ses yeux. Salzmann enfin le remarqua ; il nous le dit, et nous communiqua ses inquiétudes ; nous en parlâmes sérieusement à notre fille, elle nia tout et redoubla de soins pour nous en imposer par une feinte sérénité ; elle était convaincue qu'elle s'acheminait à grands pas vers le tombeau ; c'était son unique désir, et cette idée lui donna de la force, et même une sorte de contentement qui rendit sa tâche plus facile. Elisabeth aussi pâlissait

et changeait à vue d'œil ; ce fut nous alors qui le fîmes remarquer à Salzmann. Quand il lui en parla, elle allégua l'inquiétude que lui donnait l'état de sa sœur. Je n'ai de ma vie passé un hiver aussi triste, j'avais le pressentiment de mille malheurs, et ma femme aussi ne cessait de me dire : que je voudrais, cher ami, que cet hiver fût passé. Je pressais alors Elisabeth de terminer ; elle me le promit et soupira ; Salzmann la pressait aussi ; Mina souriait et dépérissait.

Le dernier jour de l'année approchait, aucun de nos enfans ne se permettait même de penser à son présent accoutumé ; ils savaient tous que nous n'avions rien ; depuis long-temps la voiture avait été revendue pour la moitié de ce qu'elle

avait coûté, et cet argent employé en emplettes indispensables; souvent je pensais avec douleur comment se passerait cette soirée de Silvestre qui était toujours dans ma famille un jour de joie et de bonheur. Un de mes enfans s'acheminait visiblement vers le tombeau; un autre allait donner sa main à un homme choisi par nous et non par son cœur; nulle ressource; des espérances détruites, une pauvreté complète, un avenir misérable; voilà tout ce que je pouvais donner à ma femme pour ses étrennes.

La veille de Noël, j'étais assis tristement à côté d'une table sur laquelle étaient quatre chandelles allumées, et au milieu un petit arbre chargé (1) de bagatelles pour

(1) C'est l'usage en Allemagne pour les

nos plus jeunes enfans que leurs sœurs, même la mourante Mina, avaient travaillées pendant trois ou quatre nuits froides pour qu'ils ne les vissent pas. Ces trois pauvres petits furent d'abord très-joyeux ; mais, quand ils s'aperçurent de ma tristesse, ils la partagèrent ; chacun d'eux, en emportant son petit présent, éteignit une des lumières, en sorte qu'il n'en resta qu'une d'allumée. J'étais vraiment triste, le dépérissement de Mina, l'angoisse visible d'Elisabeth déchiraient mon cœur. Ah ! dis-je en soupirant et tendant la main à ma femme, où sont Auguste, ces mines contentes, ces cris de joie que nous entendions

étrennes des enfans de les suspendre à un petit sapin illuminé. V. Werther, vol. 2, p. 141.

autour de nous à cette époque ; le jour de St. Silvestre arrive sans que je voie un visage satisfait. Elisabeth se leva et vint m'embrasser en s'efforçant de sourire. — De ce moment elle fut décidée, mais attendit ce jour pour que je visse au moins un visage heureux ; elle dit à Salzmann de venir le soir de St. Silvestre, mais de rester dans la cour jusqu'à ce qu'elle lui fît signe d'entrer, et il le lui promit. Retirée dans sa chambre avec sa sœur, elle chercha toutes les lettres de Whalen, prit la dernière, la plia dans un papier, y mit un pain à cacheter, et prit le cachet ; des larmes abondantes coulaient de ses yeux, elle hésita, posa le paquet sur la table, le reprit, le posa encore. Mina suivait tous ces

mouvemens. Que fais-tu, Lisa, lui dit-elle d'une voix faible ?

Je veux . . . . . je dois mettre un couvert à cette lettre ; Mina, tu sais bien de quelle lettre je veux parler, — oh ! Mina, je . . . . . elle lève ses yeux sur sa sœur et la voit combattre contre un évanouissement. Jeter un cri, poser ce qu'elle tenait, courir à elle, la prendre dans ses bras, lui donner tous les secours qu'elle put imaginer, fut l'affaire d'un instant. Mina se remit bientôt, elle serra doucement la main de sa sœur, la pressa sur ses lèvres, et lui dit en souriant : ce n'est rien, Lisa, ne t'effraie pas ; cela passe, revient, passe encore, il faut bien s'y accoutumer ; tu le reverras souvent ; mais je guérirai,

je te le dis, et nous serons tous heureux.

Elisabeth avoit pris un tremblement général, elle fut plus long-temps que Mina à se remettre. Elle reprit son paquet de lettres ; mais quand elle voulut mettre l'adresse, cela lui fut impossible. Mina, dit-elle à sa sœur, écris cette adresse, je t'en prie, mon émotion est trop forte encore, je ne puis.... la plume s'échappe de mes mains. — Mina s'approche de la table, prit la plume, et fit cette adresse avec assez de fermeté, quoiqu'elle la regardât comme l'arrêt de son malheur. Ensuite elle sortit, elle avait besoin d'être seule pour pleurer en liberté ; elle se traîna jusqu'au jardin, la fraîcheur d'une nuit du mois de Décembre, les brillantes étoiles de l'hiver,

la vue de la nature morte, glacée inanimée, et cependant encore si belle, si tranquille, calmèrent son sang et son cœur, et bientôt elle vint rejoindre sa sœur en souriant.

# LA SOIRÉE

## DE ST. SILVESTRE.

Le dernier jour de l'année, une teinte de tristesse et de mélancolie était répandue sur toute la maison ; Elisabeth, qui devait nous rendre le courage, était celle qui en avait le plus besoin. Charles étant seul avec ses deux sœurs aînées, leur dit en riant : on devrait se séparer d'un ennemi qui nous quitte, avec plus de bienveillance que nous ne quittons cette année.—Ah ! cette année, dit Elisabeth en soupirant, cette cruelle année !.....—Ne

trouvez-vous pas, mes sœurs, continua-t-il, que l'on devrait avoir deux jours dans l'année, où, en dépit du sort, on s'efforcerait de s'égayer et d'être heureux ? je proposerais pour cela le premier et le dernier jour de l'année : on devrait, ces deux jours-là, oublier tous ses malheurs.

Oublier ! dit Mina en soupirant.

Il est vrai, dit Charles en continuant de philosopher, que l'homme est si fort enclin à l'esprit de contradiction, qu'il suffit qu'on lui ordonne d'être joyeux, pour qu'il n'en ait pas envie. Nous avons tous l'air malheureux aujourd'hui, précisément, je crois, parce que notre père a marqué ce jour pour que nous soyons gais. Nous n'aimons pas qu'on nous choisisse nos jours de joie. Ah ! la joie ! dit Elisabeth,

en posant la main sur son cœur; si tu savais, Charles, combien ce jour de joie finira tristement pour moi!—Ce jour! ..... dit Mina; qu'est-ce que c'est qu'un jour, un seul jour pénible, quand tous ceux qui le suivront seront des jours de bonheur? Tu pleures, Elisabeth! oh! si tu pensais qu'aujourd'hui peut-être, il y a des cœurs déchirés dans le monde par une douleur plus réelle, et qui sourient cependant.

Allons, courage, ma sœur, mon avis est, que ce soir nous embrassions nos bons parens, avec gaieté; pour moi, j'y suis décidée, et je le ferai sûrement: je veux que mon dernier mois finisse avec sérénité. Elisabeth et Charles ne saisirent pas le double sens de ces paroles; ils crurent qu'elle parlait seulement du

dernier mois de l'année et la pauvre malheureuse parlait du dernier mois de sa vie.

Le soir à table, je rappelai à ma famille tous les momens de joie et de bonheur que nous avions eus dans notre vie; mais je voyais sur tous les visages, tous les malheurs qui nous attendaient à l'avenir. Ne parles pas de cela, dit ma femme, nous en devenons plus tristes encore; tu feras un autre jour l'énumération de nos bonheurs. Et qui sait, repris-je, si je n'en aurai pas encore quelques-uns à y ajouter? Celui qui dans sa bonté nous a envoyé ceux des années précédentes, ne peut-il pas nous en donner encore celle-ci?

Elisabeth vint m'embrasser. Il vous en donnera, me dit-elle, en tremblant.—Puis elle ouvrit la fenêtre, et y resta un instant. Bientôt après

Salzmann entra dans la chambre; elle alla au-devant de lui, le prit par la main, l'amena devant moi, et se mettant à genoux : voici, dit-elle, un bonheur pour toutes les années de votre vie ; voilà un fils, un excellent fils, que votre Elisabeth vous donne ! Mon père, bénissez vos enfans, bénissez l'époux de votre fille. Salzmann se mit aussi à genoux ; mon cœur palpitait de la plus douce joie ; j'étendais ma main paternelle pour les bénir, lorsqu'un cri de Charles me fit tourner la tête de son côté : sa sœur Mina était sans connaissance dans ses bras, la tête penchée sur son sein, et la pâleur de la mort sur son visage. Nous courûmes tous à son secours ; au bout de quelque temps, elle revint à elle, et voulut nous sourire ; mais la douleur semblait arrêter ce sourire, qui ne fit qu'effleurer ses

lèvres. Mon lit, dit-elle faiblement ! Son frère et moi, nous l'emportâmes : son pouls battait très-vîte, sa poitrine était oppressée. Elisabeth, fondant en larmes, ne s'occupait que d'elle, ne pensait qu'à elle, et dit qu'elle la veillerait cette nuit : nous voulions tous rester, Mina s'y opposa positivement, et ne voulut garder que sa sœur et sa mère.

Salzmann se retira à onze heures ; quelque temps après, on me renvoya aussi ; j'entrai dans ma chambre avec un cœur déchiré ; je m'approchai de la fenêtre, je posai mon front sur le verre glacé, et je restai là abymé dans mes réflexions. L'horloge sonna minuit ; l'année expirante se détacha du temps. — Je comptai tristement les coups ; le dernier me parut être le dernier sou-

pir de ma pauvre fille. Je me jetai à genoux, et je commençai la nouvelle année baigné de larmes, le cœur brisé, sans espérance, et pouvant à peine proférer mes prières.

# LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Le malheur est toujours difficile à supporter, mais il l'est doublement quand il arrive dans un jour marqué pour la joie, ou qui fait époque dans la vie, tel que le jour de l'an ; l'homme se croit alors le droit de reprocher au sort le chagrin qui l'accable, et qui lui paraît encore plus pesant ; les dimanches, les jours de fêtes, l'esclave-nègre même a du relâche : le sort serait-il moins pitoyable que le maître des esclaves ? Il devrait, ces jours-là, sécher toutes

les larmes, fermer toutes les plaies, consoler tous les cœurs, pour que la nouvelle année fût reçue avec joie et reconnaissance. Mais hélas : c'est autrement, tout autrement ! pauvres, pauvres hommes ! une nouvelle année n'est trop souvent qu'un nouveau malheur !

Le matin du nouvel an, le temps était clair et serein, et mon âme était accablée d'un poids douloureux ; je levai les yeux au ciel, on n'y voyait pas un nuage ; la glace et la neige, éclairées des rayons d'un soleil sans chaleur, mais pur et brillant, étincelaient comme des diamans ; et mon cœur, brûlant d'amour paternel, et rempli d'inquiétude et de craintes, était entouré de sombres nuages.

Ma femme entra dans ma chambre ;

bre; elle marchait doucement, comme si elle eût craint de réveiller ma douleur, et tout prouvait combien elle-même en était pénétrée; son visage pâle, ses lèvres tremblantes, l'air incertain et désolé avec lequel elle m'aborda, sans me souhaiter la bonne année, comme à l'ordinaire; et son triste regard qui me disait de ne pas la lui souhaiter non plus, parce que ce serait inutile.

" Tu ne souhaites rien, lui dis-je, " chère Auguste, parce que tu n'es- " pères rien."

Dieu nous donne de la patience, me dit-elle à voix basse, et en joignant les mains, voilà mon seul souhait.

" Et du courage, ajoutai-je."

De la patience seulement, cher ami, comment avoir du courage ?

Mina est malade, très-malade; mais ce n'est pas tout, il y a là-dessous quelque chose que je ne comprends pas, Elisabeth aussi est malade; elle l'est presque autant que Mina.

" Je veux les aller voir, dis-je " avec émotion." Et j'allais sortir; ma femme m'arrêta. Non, me dit-elle, ne les vois pas à présent, pense que tu vas prêcher.

" C'est précisément pour cela que je " veux les voir auparavant; pour- " rais-je dire un mot, un seul mot, " avant d'avoir vu mes enfans ?"

" J'allai donc auprès d'elles; Mina était assoupie, mais paraissait dans l'agitation d'une violente fièvre; Elisabeth, assise à côté de son lit, pâle comme la mort, avait les yeux fixés sur sa sœur, lui tenait une main, et ne me vit pas même en-

trer ; mes quatre autres enfans, qui m'avaient suivi, restaient à quelque distance, étouffaient leurs sanglots, et regardaient aussi leur bien-aimée sœur avec des yeux pleins de larmes. Ce spectacle touchant de douleur muette déchirait mon âme ; je ne pus le supporter : je remontai dans ma chambre, et je tâchai de me préparer pour mon sermon.—Dieu du ciel ! je devais donner du courage à mes auditeurs, et je ne trouvais que de l'abattement et des larmes !—Je prêchais sur la résignation, et j'étais tout près du murmure !

Ce qui pouvait consoler mes paysans, était sans effet sur mon cœur déchiré. L'été précédent, la grêle avait fait de grands ravages dans ce canton ; moi-même j'en avais beaucoup souffert, et mon sermon était composé pour cette occasion.

Il était absolument nécessaire de me donner un courage factice, puisque je n'en trouvais point en moi; je regardai le ciel serein, et le soleil éclatant de lumière, et ma seule pensée fut celle des malades qui ne le voyaient pas, ou des malheureux qui le voyaient avec peine; j'entendais les plaintes des souffrans enfermés dans leurs rideaux, et privés de sa belle clarté; je voyais des yeux pleins de larmes, blessés de l'éclat de ses rayons. — Il n'y a donc, me disais-je avec amertume, que les heureux qui jouissent encore du bonheur d'une belle journée.— J'élevais alors mon imagination au-delà du soleil, et jusqu'aux bornes les plus reculées de la création, je la portais jusqu'au pied du trône éternel, du Tout-Puissant, sans pouvoir parvenir à calmer mon cœur

oppressé. — Sur les ailes de la pensée, je parcourus le passé, l'avenir, la tranquillité du tombeau, la mort triomphant du malheur, et l'éternité de la mort, et mon cœur ne fut pas consolé. La cloche sonna, je sortis pour aller à l'église.

" Cela ne sera rien, rien du tout," disait d'un ton doctoral le maître d'école à ma femme qui lui parlait sur l'escalier ; " soyez tranquille, je " connais la fièvre comme l'alphabet; " trop de sang, des palpitations, " des évanouissemens, n'est-ce pas ? " Cela ne sera rien ; ne soyez pas " inquiets ; dans trois jours elle sera " bien, ou je ne suis pas un honnête " homme." — Quelles délicieuses paroles ! — Le voisin m'assure que le mal de Mina n'est point dange-

reux, me dit ma femme en souriant, n'est-ce pas, compère ?

" Non, rien du tout, répéta le vieillard." Et il raconta tout de suite une douzaine d'exemples semblables qui me firent plus de bien que toutes mes sublimes réflexions ; je fus à l'église le cœur plein d'espérance, mais je les détruisis moi-même par mon sermon.

" C'est un tort que l'homme a " toujours, leur disais-je ; dès qu'il " lui arrive un malheur, il croit " que c'est le plus grand de ceux " qui auraient pu lui arriver, tandis " qu'il devrait au contraire, penser " à ceux plus considérables qui lui " sont épargnés. Vous, mes amis, " par exemple, dont les champs ont " été ravagés par la grêle, si un de " vos enfans bien-aimés avait été

" couché sur son lit de mort, vos
" plaintes n'auraient pas été plus
" amères, vos larmes plus abondantes,
" et vos murmures contre la Provi-
" dence plus répétés que le jour où
" votre moisson fut perdue ; et ce-
" pendant quelle différence! un autre
" été peut réparer cette perte, et
" remplir vos greniers ; et qu'est-ce
" qui peut rendre à une mère l'en-
" fant qu'elle a perdu ? Un autre
" enfant ? ah! ne le croyez pas,
" l'enfant couché dans le tombeau
" paraît toujours unique. Pourquoi
" l'homme ne proportionne-t-il ja-
" mais sa douleur à ses pertes ? Pour
" des petits malheurs, ne prodiguez
" pas vos larmes ; les larmes sont le
" langage du cœur, n'en versez pas
" pour les maux qui ne touchent pas
" au cœur ; la grêle qui tombe ne vous

" ôte rien au moment même, c'est
" donc plus par crainte que par af-
" fliction, que vos larmes ont coulé
" dans cette occasion : réservez-les,
" mes amis, pour le seul vrai mal-
" heur dans ce monde, le seul irrépa-
" rable, la mort de ceux qu'on aime,
" alors l'affliction est juste, elle est
" naturelle, elle est utile".

En disant ces paroles, j'avais devant mes yeux notre Mina, enveloppée dans son drap mortuaire, et couchée dans son cercueil ; je croyais déjà voir sa couronne de myrte, entrelacée de feuilles d'or, suspendue aux murs de l'église, et les pleurs étouffaient ma voix. Il fallut m'interrompre quelques instans, et j'eus peine à achever mon sermon. Ma dernière prière, et ma bénédiction, furent ferventes ; elles partaient du cœur d'un père ; et quand je rentrai

chez moi, j'étais inondé de larmes. En traversant l'escalier, j'entendis la vieille Marie, qui disait à ma fille cadette : ne pleurez pas, Annette, ce qu'on fait le premier jour de l'an, on le fait tous les jours de l'année.

Pourra-t-on le croire, ces paroles furent tout le jour présentes à ma pensée. A dîner, je conjurai ma femme et mes enfans de s'efforcer de sourire au moins une fois, puisqu'il leur était impossible d'être gais. Si le malheur augmente la foi, il est aussi la source de la superstition : l'âme déchirée, qui ne trouve aucune consolation ici-bas, en cherche dans un autre monde ; mais souvent s'attache aussi à des mots dits au hasard, regarde le vol des oiseaux, suit la chûte d'une petite pierre, en fait autant d'oracles, et demande à la Providence des miracles pour les justifier.

Après le dîner, arriva un médecin que nous avions demandé. Ah ! combien un homme peut devenir plus qu'un homme ! celui-ci nous parut un Dieu, parce qu'il nous donna de l'espérance : — que pour sa récompense, le ciel lui en donne tous les jours de sa vie ! Il passa la nuit entière auprès de la malade, avec Elisabeth : le matin en partant, il nous promit de revenir ; il tint parole, et ses soins eurent un heureux succès.

Les exprès à la ville, les remèdes, les honoraires du médecin, consumèrent le peu d'argent qui nous restait ; il fallut vendre notre dernière pièce de vaisselle ; cela ne me fit rien du tout : j'avais le cœur content, en la pesant et en l'empaquetant, pour l'envoyer à l'orfèvre, et j'attribuai les larmes que je voyais rouler dans les yeux de ma femme, à la maladie de

Mina, qui allait mieux, mais qui n'était pas guérie. Quand j'eus expédié mon paquet, elle vint se jeter à mon cou, et me dit, en pleurant : Il ne nous reste rien, tout est vendu ; que dira-t-on à présent de notre économie ?

Il ne nous reste rien, Auguste, dis je, avec un peu de vivacité ; et notre Mina, ne l'avons-nous pas encore ? Après avoir craint de la perdre, pouvons-nous regretter un vil métal, quand il nous a servi à conserver notre enfant ? Je n'attendais pas cela de toi !

Tu ne me comprends pas, dit-elle, que me font ces cuillers ? Mais mon chagrin vient de ce qu'il faut les vendre.

Je ne la compris pas encore, et je me levai avec un mouvement de dépit. Pauvre femme ! son cœur était

déjà si pesant, et j'ajoutai un nouveau poids à sa douleur, celui de mon mécontentement, auquel elle était si peu accoutumée. Ah ! elle n'était que faible, et moi j'étais dur, très-dur. Nous autres hommes, en vivant dès notre enfance avec des étrangers, en voyageant, nous apprenons de bonne heure à supporter la pauvreté, les privations, les humiliations, et nous touchons avec des mains trop rudes, le tissu délicat du cœur des femmes : toute sa vie, la mienne avait mangé avec une cuiller d'argent. Etre réduite à n'en plus avoir que d'étain, lui paraissait le comble de la misère. Si on nous les avait volées, elle l'aurait supporté sans peine ; et si sa fille avait pu les avaler directement au lieu de remèdes, elle lui aurait donné avec joie, jusqu'à la dernière : mais être

obligée de les vendre, c'est ce qu'elle ne pouvait supporter. Ah ! oui, j'étais dur avec elle, et d'autant plus, que je voyais bien qu'aucun sacrifice ne lui coûtait pour sa fille chérie. A peine se permettait-elle quelques heures de sommeil, et cachait son chagrin avec une force dont je n'aurais pas été capable, pour que Mina, en ouvrant les yeux, la vît sourire ; et toutes les fois qu'à table elle prenait la cuiller d'étain, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer : en vain je lui citai l'exemple de Diogène, qui brisa son vase de bois en voyant un enfant boire dans le creux de sa main ; en vain mon Charles ajoutait à cet exemple celui de la retraite de Xénophon, et des dix mille Grecs qui buvaient avec des chalumeaux de paille ; elle soupirait toujours. " La " force de l'habitude est si puissante,

" disait Elisabeth, je suis accoutumée " à montrer mon visage; et une orien- " tale rougirait, s'il fallait qu'elle ôtât " son voile."

Cette jeune fille me faisait sentir ainsi avec délicatesse mon tort avec sa mère, — s'en était-elle apperçue ? Après le dîner, je dis à ma femme, chère Auguste, je n'ai pas perdu tout espoir de racheter des cuillers d'argent. Elle m'embrassa en souriant et me dit : mon ami, te voilà redevenu bon, et cela vaut bien mieux. Le danger de Mina était passé, et nous pouvions à présent réfléchir sur la mystérieuse cause de sa maladie. Mais nous ne devinâmes rien, parce que sa sérénité revenait avec ses forces ; elle parvint même à affaiblir les soupçons d'Elisabeth qui, sans nous le dire, avait enfin de-

viné la vérité ; mais elle commençait à croire qu'elle s'était trompée, et ne voulait pas en parler, pour ne pas faire de la peine à sa chère convalescente.

Hélas ! Mina aimait toujours Salzmann avec la même passion. Mais elle la cachait avec plus de force qu'auparavant ; le sacrifice était fait, le moment le plus pénible était passé ; elle avait vu sa sœur, épouse de Salzmann ; le retour de sa santé lui paraissait une preuve de ses forces morales. Mais elle se trompait : c'était au contraire ses forces physiques qui donnaient actuellement à son cœur celle de cacher une passion sans espérance, sous une feinte tranquillité, et de veiller avec soin, sur tout ce qui pouvait la trahir ; et cependant

Elisabeth fut bien près de la deviner.

Lorsque Mina fut à-peu-près rétablie, sa sœur saisit la première occasion de pénétrer dans son âme ! elle lui dit un jour en soupirant.

Depuis la soirée de St. Silvestre, mon cœur n'a plus un instant de repos, je sens que je suis parjure vis-à-vis de Wahlen, et je le sentirai toute ma vie. Ah ! Mina, seulement la pensée que je pourrais ne pas épouser Salzmann, rend mon cœur si content, si léger, comme si la vie et ses douleurs étaient déjà loin de moi.

Mina se détourna pour cacher la rougeur qui couvrait ses joues encore pâles, et dit doucement : et pourtant Lisa, tu aimes Salzmann,

tu l'aimes plus que tu ne le crois toi-même.

Oui, je l'aime comme un frère, dit Elisabeth; c'est un digne, un excellent homme; oh! que j'aurais été heureuse, si la confiance qu'il te témoigne.....

Quoi! quelle confiance? interrompit vivement Mina; il m'en témoignait, parce que je lui parlais de toi.

Si cette confiance, reprit Elisabeth, était devenue de l'amour.... C'était le moment décisif pour lire dans le cœur de Mina. Mais, au lieu de fixer ses regards sur elle, au lieu d'observer son trouble, sa rougeur, la palpitation de son sein, l'innocente Elisabeth par un sentiment plus délicat, baissa les yeux et ne vit rien. Mina eut donc le

temps de se remettre, et rassemblant toutes ses forces, dit avec calme : oui sans doute ; mais cela va beaucoup mieux, Lisa, il t'aime, et toi tu l'aimeras aussi beaucoup,— oh ! bien sûrement.

Ah ! si tu étais devenue sa femme, dit encore Elisabeth en baissant la voix. Mina vit alors clairement à l'air embarrassé de sa sœur, qu'elle ne voulait que pénétrer son secret ; elle reprit courage, et lui dit avec gaieté :

" Ah ! ah ! mademoiselle, vous " voulez un Baron, et que je me " contente d'un fermier, non, non " il n'en sera pas ainsi, tu dis toi- " même que je suis plus faite que " toi pour le grand monde. Epouse " ton Salzmann, qui sait ensuite ce " que Wahlen fera." Alors Elisabeth

releva les yeux, et vit Mina sourire si naturellement que tous ses soupçons furent dissipés.

Salzmann aussi avait eu quelque idée de la vérité, il venait très-souvent pendant la maladie de Mina; mais il ne demandait point à entrer dans sa chambre, quoique ce ne fût presque que là où il pouvait voir Elisabeth, il évitait aussi de rappeler à cette dernière sa promesse. J'étais souvent surpris de l'air mystérieux et embarrassé avec lequel il s'informait du mal de Mina, qui lui avait témoigné tant d'amitié. J'avais avec lui le ton et la confiance d'un père, mais il me cacha ses soupçons qui se dissipèrent aussi; et quand il vit que Mina reprenait sa santé, sa gaieté et ses

forces, ce modeste jeune homme rougit d'avoir eu cette pensée.

La tranquillité était donc revenue au milieu de nous,—hélas ! non ; il s'établit dans ma famille une espèce de contrainte et de méfiance mutuelle ; nous étions comme après un violent orage ; il est passé, on ne tremble plus, mais on regarde en silence les nuages noirs qui bordent encore l'horizon. Élisabeth était amicale avec Salzmann, mais sans aucune nuance d'amour, ni de confiance ; Mina paraissait calme, mais souvent elle avait des retours d'une douleur concentrée qu'elle cachait avec effort sous une feinte gaieté ; ma femme et moi, nous étions inquiets, incertains, ne sachant si on touchait au but désiré, ou si l'on s'en éloignait.

Elisabeth et Salzmann aussi évitaient avec un soin très-marqué tout ce qui pouvait rappeler la soirée de St. Silvestre. Nous nous observions en silence les uns les autres; chacun de nous redoutait d'avance ce que l'autre allait dire, et quand cette espèce d'espionnage et de crainte s'établit dans une famille, comment pourrait-il y avoir confiance et bonheur ?

Ma femme avait eu raison, Elisabeth était plus malade que Mina lorsqu'elle s'engagea solemnellement à Salzmann le soir de St. Silvestre ; elle sentit pour la première fois combien le sacrifice qu'elle s'était imposé était grand et difficile ; cependant, dès ce moment, elle se regarda comme l'épouse de Salzmann, et de penser seulement à

Wahlen, lui paraissait un crime. Ses reproches secrets, ses combats usèrent peu-à-peu ses forces ; mais elle renfermait tout dans son cœur, et nous cachait le chagrin qui la consumait sous un mélancolique sourire.

# AMOUR

## ET JEUNESSE.

POURQUOI nomme-t-on folie, ce courage d'un jeune cœur qui lui fait tout supporter, ce qui lui donne la force de vivre dans la misère, dans un désert, dans une caverne, pourvu que ce soit avec l'objet aimé, et de le suivre même au tombeau ! changez un seul mot, que ce soit une épouse, un époux, et vous l'admirez : le courage n'est-il pas toujours du courage ? les sacrifices ne sont-ils pas toujours des sacrifices, lors même que leur objet ne serait qu'une illusion ? Les sacrifices que l'homme fait sans cesse à l'or, à la gloire, à l'am-

bition, sont-ils plus réels et plus méritoires ? Et quand il serait vrai que la jeunesse s'égare, nous égarons-nous moins, nous qui la blâmons ? *Mutius* n'était-il plus un héros, parce que sa main se trompa, et tua le secrétaire au lieu du roi ? Non, laissez à la jeunesse son noble enthousiasme de sensibilité, au lieu de l'étouffer par vos railleries ; dirigez-le vers le bon, le beau et le vrai, au lieu de le laisser s'abaisser sur des bagatelles ; élevez-le à Dieu, à la vertu, à l'éternité ; les chagrins et les crimes de cette vie, l'amour trompé, l'amitié trahie, ne viendront que trop tôt refroidir ce cœur brûlant ; il ne viendra que trop tôt, le temps où la raison et l'expérience répandent leur souffle glacé sur tous les objets, où l'homme ne croit plus au bonheur sur cette terre ; laissez la douce et

brillante

brillante lumière des illusions de la jeunesse éclairer de quelques-uns de ses rayons colorés, le triste et sombre avenir ; les espérances, les vœux des vieillards, pour une autre vie, sont-ils autre chose que les chimères du jeune homme pour celle-ci ? n'est-ce pas aussi l'amour pour l'amour éternel ? Et ce que l'homme le plus sensé désire au fond de son cœur, dans tous les momens de sa vie, dans le sein du bonheur, sous le poids de l'adversité, n'est-ce pas la réalité des songes de sa jeunesse ?

Nous étions un jour tous réunis, et Salzmann avec nous, Elisabeth fut appelée dehors ; environ dix minutes après, elle se précipita dans la chambre, pâle et tremblante. Il est là, s'écria-t-elle, avec l'accent le plus ému !

Qui, demandâmes-nous tous à la

fois ? et Mina prit sa sœur dans ses bras. Elle ne répondit pas d'abord ; mais nous comprîmes tous qui c'était, et Salzmann devint aussi pâle qu'Elisabeth.

C'est Wahlen, dit-elle enfin, et il demande à me parler.

Que veut-il ? m'écriai je : quoi ! il ose, il vient ici, sous les yeux même d'un père ; cet homme vient te poursuivre, c'est moi qui veux lui parler !

J'allais sortir, mais Elisabeth se jeta au-devant de moi, en me disant : oh ! mon père, lisez ceci, il ne me poursuit pas ; lisez, il est meilleur que moi, et elle me donna un billet. Salzmann s'était levé ; et de l'air le plus consterné, il prit son chapeau. Charles s'avança, et le lui ôta des mains, en disant : " Je crois, mon " cher Salzmann, qu'il faut que vous

" restiez : n'est-ce pas ? cher père, il " doit rester.

Ma présence, dit-il d'un ton bas et triste, pourrait angoisser Elisabeth ; permettez que je. . . .

Non, non, interrompit-elle, en s'avançant vers lui, et lui prenant la main ; non, Salzmann, je vous prie de rester ; ce n'est que le premier moment de surprise qui m'a bouleversée ; je ne lui parlerai pas, je ne le verrai pas, si vous et mes parens le désapprouvez. Il faut que vous restiez : — je suis, je serai tranquille.

Je gardai le silence, et Salzmann persista à vouloir s'en aller. "Ma présence, " dit-il encore, pourrait vous gêner " tous ; et pour ne pas perdre votre con- " fiance, j'aime mieux m'éloigner."

C'est précisément pour cela qu'il faut que vous restiez, dit mon fils ; si votre présence pouvait nous gêner

nous ne mériterions pas votre amitié. O ! mon père, dit-il, en se tournant de mon côté, qu'est devenue cette confiance, cette affection, qui nous rendait si heureux ? Nous ne le sommes plus, et cependant nous nous aimons toujours ; nous sommes tous bons, cela ne vient-il pas uniquement de ce que nous nous fermons mutuellement nos cœurs ? Mes sœurs vous cachent leurs peines secrètes, et vous leur cachez vos inquiétudes. Je persiste à le dire ; il faut que Salzmann reste ; il faut qu'il soit le témoin de ce qui va se passer : ne l'avez-vous pas dit cent fois, que sans la franchise et la confiance, l'amour ni l'amitié ne peuvent pas exister ?

Je l'avais dit ce même jour, mais sans y donner une extension aussi forte ; cependant, je sentais aussi que Salzmann devait rester, pour n'avoir

aucun doute sur notre sincérité : je l'en priai, et il céda, mais avec peine.

Je tenais toujours le billet de Wahlen, sans le lire.

Qu'est-ce qu'il écrit ? dit mon fils.

Lisez, dit Elisabeth.

Mina s'assied dans un coin, avec une mine singulière ; elle voulait avoir l'air indifférent ; mais le feu de ses regards, et son changement fréquent de couleur, trahissaient malgré elle la part qu'elle y prenait.

Elisabeth, bonne Elisabeth, dit Charles, je t'en conjure, sois sincère. Qu'est-ce que tout ceci veut dire ? pourquoi Wahlen t'écrit-il ? pourquoi est-il ici ? Elisabeth s'assit, et soupira profondément ; ensuite elle nous dit qu'elle avait beaucoup aimé Wahlen ; puis elle sortit une lettre de son sein, (c'était celle que le lecteur connaît déjà,

qu'elle lui avoit renvoyée, mais après en avoir fait une copie, ce qui ne prouvait pas trop que son amour fût passé,) et elle nous la lut avec un ton qui disait combien son cœur était encore touché.

Je la lui ai renvoyée cette lettre, dit-elle en tremblant, comme il le demandait lui-même, sans y ajouter un seul mot : depuis lors, je ne l'ai pas revu, et je n'ai rien reçu de lui. Hélas ! j'espérais qu'il m'oubliait, qu'il était heureux, et j'étais tranquille ! Aujourd'hui, il vient de m'envoyer ce billet par un petit garçon du village : lisez-le, mon père.

Je l'ouvris, et je lus.

" Je suis à vingt pas de vous, chère " Elisabeth, je ne viens pas troubler " votre bonheur, ni vous faire aucun " reproche : non, je ne veux que

" vous voir encore un instant, et
" recevoir un dernier adieu de votre
" bouche. Oh! qu'une fois, une seule
" fois encore, vos yeux et votre sou-
" rire se reposent sur moi ; que je re-
" çoive votre bénédiction, que vous
" me disiez : " Je suis heureuse !" et
" je partirai. Mais, Elisabeth, si cela
" même vous est interdit, écrivez au
" moins le mot *adieu*, au-dessous de
" mon nom, et renvoyez-moi ce
" billet : ces traits chéris, ce mot
" tracé de la main d'Elisabeth, seront
" une consolation pour le malheureux
" à qui le sort a tout ravi.

" WAHLEN."

Pendant que je lisais, et même après que j'eus fini, un profond silence régnait au milieu de nous ; il n'était interrompu que par les sanglots de

Mina et les soupirs d'Elisabeth. Salzmann baissait les yeux ; mon fils toussa deux ou trois fois, comme pour se préparer à parler, mais il ne dit rien.

Elisabeth, dis je enfin, en me tournant vers la pauvre fille qui cachait son visage dans son mouchoir, — je voulais ajouter : tu ne dois pas lui parler. Mais Salzmann était présent, et je ne le dis pas. — Je regardai tout autour de moi, personne ne répondit à mon regard. Elisabeth, repris-je au bout de quelques momens, tu peux bien écrire le mot *adieu* au bas de ce billet.

Mon père, dit alors Charles, pourquoi cela ? M. de Wahlen mérite qu'on s'explique avec lui.

Il ne mérite rien, répondis-je : n'a-

t-il pas entraîné ta sœur à notre insu, dans une liaison imprudente ?

Entraîné ! non, mon père : d'après ce que mes sœurs nous ont raconté, il ne l'a point entraînée. Mon avis est qu'Elisabeth lui parle.

C'est un homme qui connaît tous les replis du cœur humain, repris-je avec dureté ; Elisabeth n'est qu'une simple campagnarde. — Oui, c'est lui, lui seul qui l'a entraînée.

C'est un homme, mon père, qui paraît droit et vrai d'après ses lettres que nous avons vu de lui, d'après ce qu'Elisabeth nous a dit, d'après toute sa conduite.

Et d'après son arrivée ici ! dis-je ironiquement.

Je ne prétends pas que ce soit un ange au-dessus de toutes les faiblesses de l'humanité, dit vivement mon fils.

Mon père, je ne connais pas cette passion de l'amour ; mais d'après ce que vous nous en avez dit vous-même, la conduite de Wahlen me paraît belle et dans la nature : il est honnête, mais il aime. Mon père, un homme honnête et bon, dont le seul tort est d'aimer votre fille, mérite qu'on s'explique avec lui. Laissez-le parler à Elisabeth.

Et que pourra-t-elle lui dire ? repris-je plus doucement.

Ce qu'on doit toujours dire, la vérité.

Peut-être, mon fils, avait-il raison ; mais je connaissais mieux l'amour que lui, et je redoutais cette entrevue.—Non, dis-je avec fermeté, il vaut mieux qu'aucun de nous ne lui parle, et que toi ou moi lui écrivions poliment, qu'Elisabeth est engagée.

S'il est un homme, il le supportera ; si comme tu le dis, il a les faiblesses de l'humanité, nous aussi nous les avons, et c'est pour cela qu'il ne faut pas le voir, n'est-ce pas, ma bonne Elisabeth, que cela vaut mieux? (Elle fit une inclination de tête, en signe de consentement.) Je vais lui écrire, continuai-je, et Charles lui portera ma lettre ; ainsi M. de Wahlen verra que nous le considérons et le plaignons.

Au moment où j'ouvris la porte, pour passer dans ma chambre, M. de Wahlen lui-même se présenta devant moi. Malgré ma colère, sa contenance me parut si triste et si timide, son visage était si pâle, le son de sa voix si tremblant, que je fus désarmé, et que je le saluai avec politesse ; cependant je restai sur le

seuil de la porte, incertain si je le laisserais entrer ; mais Elisabeth l'aperçut, elle se leva vivement, et fit quelques pas de son côté, en étendant les bras vers lui ; c'était un mouvement involontaire : au moment même elle s'arrêta, et se couvrit le visage de ses deux mains : alors Wahlen s'avança, et passant à côté de moi, il se précipita dans la chambre ; mais avant de s'approcher d'elle, il me dit, d'un ton bas et respectueux : Pardonnez, M. le pasteur ; je suppose que vous savez..... Oui, M. de Wahlen, lui dis-je avec dignité, je sais malheureusement que vous avez abusé de l'hospitalité que vous aviez reçue sous mon humble toit ; je sais que vous avez séduit le cœur, sans défense, d'une innocente et jeune fille, que vous avez détruit la douce joie

et le repos dont nous jouissions dans notre pauvreté. Ah ! monsieur, si vous aviez été juste et bon, vous auriez pensé que ce calme, cette sérénité, cette confiance mutuelle, étaient le seul dédommagement de la médiocrité de notre situation ; et qu'en troublant le cœur de notre enfant, vous troubliez la paix de toute sa famille : notre bonheur consiste à rester ce que nous sommes ; une grande espérance serait même un poids pour nous qui nous rendrait malheureux. Nous avons enfin retrouvé cette union, cette tranquillité, laissez-nous en jouir.

Quand je commençai mon discours, il baissa d'abord les yeux ; mais à mesure que je parlais, il les relevait, et à la fin, me regardait avec une noble fierté,

comme si j'avais fait de lui le plus bel éloge.

S'il est vrai, me répondit-il, que vous êtes tous heureux et tranquilles, et Elisabeth aussi, alors je me suis trompé, et ma compassion change d'objet, c'est moi seul qui suis malheureux ; c'est moi seul qui suis à plaindre.

Monsieur le Baron, dis-je en élevant la voix, espériez-vous donc de nous trouver tous malheureux ?

Ah ! monsieur le pasteur, dit-il d'un ton touché, vous me connaissez bien peu ; oui, j'espérais, je l'avoue, que le cœur d'Elisabeth n'était pas aussi tranquille que vous le dites. Mais lui rendre le bonheur et la tranquillité, voilà quel était mon dessein. Il est inutile à présent de vous dire à quel excès

j'ai aimé, et j'aime encore votre fille (ici sa voix s'altéra, et des larmes remplirent ses yeux.) L'adorer éternellement, lui consacrer ma vie, voilà ce que je voulais, ce que j'espérais, je n'espère plus rien pour moi : mais en m'aimant une fois, Elisabeth m'a donné le droit de veiller à son bonheur, et la voir heureuse, est actuellement le seul vœu de mon cœur ; mais mon... non... Ce n'est pas ce que je veux dire, renoncer à elle ne peut pas être le vœu de mon cœur ; je ne sais comment m'exprimer ; mais je sens que je donnerais mille vies pour qu'elle fût heureuse ; et le mal que j'éprouve fût-il mille fois plus pesant, me paraît léger, si je pouvais lui rendre le repos.

Et n'avez-vous pas pensé, mon-

sieur le Baron, que cette visite loin d'avoir cet effet, pouvait au contraire l'éloigner à jamais, et coûter à notre fille de nouvelles larmes. Si vous aviez été aussi généreux que vous le dites. . . .

Je ne serais pas venu, dit-il en m'interrompant ; de grâce, écoutez-moi, monsieur le pasteur ; j'ai été absent trois mois ; après avoir écrit en secret quelques lettres à Elisabeth, j'étais décidé à ne plus faire la moindre démarche sans votre aveu ; sûr du cœur de mon amie, je voulais attendre que des circonstances me permissent de vous demander sa main ; à mon retour, j'ai trouvé ma dernière lettre qu'Elisabeth m'avait renvoyée ; — j'ai de la fermeté sans doute, mais enfin je suis un homme, et j'aime ;

déterminé à tout sacrifier fût-ce ma vie pour le bonheur de mon Elisabeth ; à benir la main qui la rendrait heureuse, fût-ce même celle d'un rival ; j'ai voulu savoir cependant à quel prix j'étais sacrifié ; autant j'étais décidé à ne pas revoir Elisabeth, si elle-même ne le voulait pas, autant, je l'étais à ne pas souffrir qu'on disposât d'elle malgré sa volonté. J'ai appris à l'auberge qu'elle avait été très-malade précisément dans le temps où sa lettre aurait dû me parvenir ; ma résolution de la voir, de lui parler, a pris de nouvelles forces, et si elle m'aime encore, si on l'a obligée de renvoyer ma lettre, si sa maladie. . .

C'est Mina, interrompis-je, qui est tombée malade la veille du jour de l'an, et quand Elisabeth vous a ren-

voyé votre lettre, nous ne le savions pas.

Wahlen pâlit, il étouffa un profond soupir. S'il est ainsi, dit-il avec tristesse, pardonnez-moi d'être venu, sans doute je n'aurais pas dû venir, alors ... alors ... Il jeta sur Elisabeth un regard incertain, et dit lentement, adieu Elisabeth, adieu, soyez heureuse.

Elle leva sur lui ses yeux mouillés de larmes, tous ses traits étaient contractés : elle voulut essayer de parler, mais il ne sortit aucun son de ses lèvres ; elle fit un mouvement de la main.

N'avez-vous donc pas un seul mot pour moi, Elisabeth, pas seulement un adieu ? dit Wahlen d'un ton pénétré. Elle leva au Ciel son visage pâle, et ses mains tremblantes ; oh ! mon Dieu, dit-elle avec ef-

fort.—Adieu, Wahlen, adieu pour jamais, je suis, — je suis plus malheureuse que vous ; elle se laissa tomber presque sans forces sur une chaise en s'écriant encore, adieu Wahlen, cher Wahlen, oubliez-moi ; elle lui tendit la main, et l'amour le plus tendre, le plus passionné se peignait dans son regard : dans l'expression de cet adieu, Wahlen courut à elle, tomba à ses pieds, colla sa bouche sur sa main, elle se pencha sur lui, et nous entendîmes répéter : chère Elisabeth, cher Wahlen. Elisabeth, m'écriai-je avec colère pour la rappeler à elle-même. Je voulus la saisir par le bras pour la séparer de Wahlen ; mais il me prévint, il se releva, passa un bras autour d'elle ; tandis que de l'autre, il m'empêchait d'approcher ; un mot,

un seul mot, lui dit-il, Elisabeth, m'aimes-tu ?

Elle baissa sa tête sur sa poitrine, et dit avec un ton qui nous fit tous frissonner, en montrant Salzmann, je suis son épouse, sa fiancée ; et puis elle cacha son visage dans ses mains.

Jusqu'à ce moment, Salzmann assis auprès d'une table, le front appuyé sur son bras, paraissait étranger à ce qui se passait, et Wahlen ne l'avait pas même remarqué ; mais à ce mot d'Elisabeth, il se leva avec violence et s'approcha ; il saisit la main de ma fille, et dit avec une voix basse et concentrée, qui faisait un singulier contraste avec la vivacité de ses mouvemens,— je vous en prie, Elisabeth, dites la vérité, l'aimez-vous ?

Oui, dit-elle, je l'aime et .....

Salzmann ne la laissa pas continuer, il rejeta vivement sa main qu'il tenait encore ; la pâleur de ses joues et de ses lèvres, l'égarement de ses yeux, la contraction de tous ses traits, nous fit frémir, et ne prouvait que trop le combat qu'il éprouvait. Cet état ne dura que quelques secondes, il en sortit par un profond soupir, reprit plus doucement la main d'Elisabeth, saisit aussi celle de Wahlen, les plaça l'une dans l'autre, et sortit précipitamment de la chambre.

Tout cela se fit si vîte, et nous étions tous si interdits, qu'aucun de nous ne put articuler un seul mot ; mais on ne pouvait se méprendre à l'action de Salzmann. Ma femme me regardait avec embarras, on voyait sur sa physionomie que cette catastrophe ne lui faisait aucune

peine, l'amour de sa fille pour Wahlen lui avait toujours paru un obstacle à son union avec un autre.

Tu le vois, dis-je à mon fils qui, les deux bras croisés sur sa poitrine, observait en silence ; je ne voulais pas qu'elle lui parlât, je ne voulais pas qu'elle le vît, avais-je tort?

Mais, me répondit-il d'un air assez content ; ne vaut-il pas mieux savoir à quoi s'en tenir ? Elisabeth a l'air si heureuse.

Ainsi, voilà toutes nos espérances de bonheur anéanties, dis-je en passant du côté de Mina, elle se jeta à mon cou, me pressa avec transport contre son sein, et dit avec l'expression de la plus vive joie : oh ! Dieu, Dieu mon père. La couleur de rose la plus prononcée vint embellir ses joues, et le

rayon d'une joie céleste étincellait dans ses yeux.

Cependant Elisabeth et Wahlen, toujours leurs mains unies comme Salzmann les avait placées, se parlaient bas, et leurs regards disaient que plus rien dans le monde ne pourrait les séparer.

Moi, j'étais seul au désespoir ; tous mes plans de bonheur domestique, toutes mes espérances étaient détruites, et je ne voyais plus qu'un triste et sombre avenir.

Wahlen enfin s'approcha de moi, se mit à mes pieds et prit ma main, en prononçant avec respect le nom de père.

Tout cela était fort beau, dis-je avec embarras ; mais qu'est-ce qu'il me reste à faire ? Non, monsieur le Baron, je ne consentirai jamais à

un amour dont la suite ferait votre malheur, et celui de ma fille.

Mon malheur, s'écria Elisabeth, ô mon père, consentez au bonheur de votre enfant ; et elle se jeta à mes genoux à côté de Wahlen.

Non, non, m'écriai-je : non, c'est impossible.

Viens, Charles, dit Mina, avec un retour de son ancienne vivacité, à genoux aussi ; et elle se prosterna avec son frère derrière Elisabeth ; elle me tendait les bras, et disait d'un ton moitié comique, moitié touchant : cher papa, rendez cette pauvre Elisabeth heureuse ; dites oui, papa, un bon oui, et vous ramenerez au milieu de nous la paix et la joie dont nous sommes privés depuis si long-temps, et nous oserons nous regarder les uns les autres. — J'hésitais, Auguste, dis-je

dis-je à ma femme, qu'en dis-tu ?

Qu'elle l'aime, me répondit-elle, avec son doux sourire, et qu'on ne peut aimer ainsi que son mari.

Charles, n'ôtait pas ses yeux de dessus les deux amans ; on voyait combien ce spectacle si nouveau pour lui l'intéressait. Levez-vous, dis-je enfin, nous verrons cela.

Ils se levèrent, ils m'embrassèrent tous, et cette scène finit par un contentement général.

## EXAMEN ET NOCE.

Nous nous assîmes tous autour de la table. Avant que de m'engager, leur dis-je, je veux cependant savoir à quoi m'en tenir ; et j'examinai monsieur de Wahlen sur ces circonstances ; il était majeur, et absolument son maître, il ne dépendait de son oncle que volontairement, et par l'espoir d'hériter de sa fortune.—Il nous avoua avec franchise que cet oncle ne consentirait jamais à son mariage, et le déshériterait s'il le contractait sans son aveu.

Je lui fis un discours très-long et très-pathétique sur son devoir,

de ne pas rejeter une aussi belle fortune. - Mais pour toute réponse, il prit Elisabeth dans ses bras, et me demanda avec enthousiasme : donneriez-vous votre fille pour un million ?

Pas pour tous les trésors de la terre, repris-je.

Eh bien donc ! dit-il en souriant, vous vous réfutez vous-même ; vous ne la céderiez pas pour des millions, vous qui avez cinq autres enfans que vous n'aimez pas moins, et une femme, que vous aimez peut-être davantage ;—et moi, qui n'aime qu'Elisabeth seule, la céderais-je pour une poignée d'or ? Mon père, vous vous moquez de moi.

Elisabeth jeta sur lui un regard plein d'amour et de reconnaissance. Ah ! dit-elle en baissant les yeux,

combien on augmente de valeur quand on aime !

Et quand on est aimé, dit Mina tristement.

Et votre propre fortune, Wahlen, lui dis-je, en quoi consiste-t-elle ?

Dans une petite campagne qui peut rapporter deux cent cinquante écus, le seul reste d'une brillante fortune que mon père a perdue par la vengeance de puissans ennemis, et par trop de générosité. — Il faut que je vous dise tout ; dans cette campagne, vit un ancien domestique de mon père, un vieux bon-homme dont la fidélité ne fut pas altérée par les plus grands malheurs, et qui resta auprès de son maître jusqu'à sa mort : j'ai cédé à cet homme respectable les revenus de ce bien ; et je vivais des bienfaits de mon oncle, et d'un petit

capital qui est réduit à bien peu de chose. Vous le voyez, je suis pauvre ; mais si j'obtiens mon Elisabeth, je me croirai l'homme le plus riche qu'il y ait sur la terre.

Et vos vues, vos projets, quels sont-ils ?

Il fit un geste de découragement. Je ne sais que vous répondre là-dessus, mon père, ni ce que je pourrais entreprendre ; mon oncle est non-seulement très-haut, mais il est aussi très-vindicatif ; et comme il est puissant, il mettra toujours des obstacles à ce que je parvienne aux places qui pourraient me convenir ; et mon éducation ne m'a pas rendu propre à en occuper d'autres.

Deux cent cinquante écus, dis-je en secouant la tête ; c'est bien peu.

Mais, dit Mina, ajoutez-y ce

million que vous dites que vaut Lisa.

Et ce vieux domestique qui en jouit, continuai-je en secouant toujours la tête; quels sont donc vos plans, monsieur Wahlen ?

Oh ! pour cela, je puis vous répondre, dit-il avec gaîté : mes plans sont d'aimer Elizabeth de toute mon âme, et de la rendre heureuse ; ce que vous exigez de moi, ce qu'elle voudra elle-même, je l'ignore ; mais je sais que deux cent cinquante écus de rente peuvent suffire aux vœux d'un homme modéré.

Et qu'est-ce qu'il vous a fallu jusqu'à présent ? dis-je en souriant.

Trois fois davantage ; mais je dépensais bien au-delà de mes besoins; et à vous, cher père, combien vous faut-il ?

A-peu-près ce que vous avez, lui dis-je.

Oui ? vous vous réfutez donc encore vous même. — La manière simple dont votre fille a été élevée . . . .

La connaissez-vous, cette manière ?

Si je la connais ! — Jusqu'à ma quinzième année j'ai mené avec mon père une vie auprès de laquelle la vôtre est de la prodigalité. Il ne lui restait qu'une petite pension, dont nous vivions très-convenablement ; car la vraie convenance est de vivre avec ce que l'on a sans se plaindre : il hérita de cette petite campagne peu de mois avant sa mort ; alors je me crus riche ; et elle a suffi à tous mes vœux, jusqu'au moment où mon oncle perdit son fils unique. — Je pourrais peut-être gagner un grand

procès contre cet oncle ; il avait injustement dépouillé mon père, pour enrichir cet enfant qu'il a perdu ; mais je ne veux pas plaider contre le frère de mon père. J'ai encore un autre oncle maternel, très-riche, et qui n'a point d'héritier ; mais c'est un homme bizarre, qui me hait, et n'a jamais voulu me voir, uniquement parce que je suis le fils de sa sœur. J'ai donc des espérances, mais je ne compte que sur une seule, l'amour d'Elisabeth.

Oui, dis-je, l'amour ; pauvre ressource ! le cœur plein, et les mains vides.

Tous les amoureux, dit Mina, devraient avoir les mains vides, ils en ont plus de facilité à s'embrasser.

Un jeu de mot, Mina ? dis-je avec colère. Je te prie, fais trève à

tes folies, quand on parle de choses sérieuses.

Charles, dit-elle avec sa vivacité accoutumée, dans quel livre trouve-t-on, que dans les synodes et les conciles (n'est-ce pas ainsi que l'on nomme ces affaires où l'on décide de tout) les hommes les plus sages n'avaient jamais pris de sages résultats, parce qu'ils étaient si solemnels, si graves, qu'ils ne se permettaient jamais une plaisanterie; et combien souvent dit-on de grandes vérités en plaisantant; celle que j'ai faite, n'est sans doute qu'un jeu de mot; mais n'a t-il pas un sens très-vrai? Oui, je le répète: avec des mains pleines, on ne peut pas s'embrasser. Je suis pauvre, eh bien! je voudrais que mon amant, si j'en avais un, fût encore plus pauvre que moi; alors je pourrais lui prouver mon

amour, le soigner, travailler pour lui des nuits entières ; au milieu de la plus profonde misère, me trouver la plus heureuse des femmes ; et, nos cœurs unis, nos mains serrées ensemble, supporter les plus grands malheurs, et lui dire en souriant comme Aria : *cela ne fait point de mal.* N'avais-je pas raison, mon père ? ne pourrait-on pas dire aussi : *mains pleines, et cœur vide?* Oh ! combien il faut que le cœur et l'âme soient pleins, pour supporter avec l'homme qu'on aime, et pour lui, la faim, la soif les privations de toute espèce, et même la mort ! Les riches cessent bientôt de s'aimer, parce qu'ils n'ont rien à faire l'un pour l'autre.

Cette petite fille venait de détruire en un instant tous les beaux raisonnemens que je me proposais de

faire. Et les pauvres, dis-je avec dépit, cessent aussi de s'aimer, parce que les soucis ne leur en laissent pas le temps.

Oui, ceux qui sont tout-à-fait pauvres, reprit Elisabeth; mais, mon père, nous étions pauvres comme il faut l'être pour s'aimer; notre union fut-elle jamais plus tendre, plus intime, que lorsque nous n'avions presque rien, et que nous lisions sur votre visage, votre sollicitude paternelle? N'aviez-vous pas pour notre bonne mère un redoublement de tendresse, comme pour la dédommager des autres privations? N'aviez-vous pas pour nous tous, plus d'amitié, plus de confiance? Ah! combien alors notre morceau de pain sec nous paraissait excellent. Oui, mon père, Mina a raison; *les mains vides et le cœur plein.* Si j'avais

une amante, dit Charles en rougissant!

Cela te conviendrait fort, interrompit Mina; car le langage de l'amour, mon cher frère, est encore plus laconique que celui des Lacédémoniens, dont tu fais tant de cas.

C'était la première fois que Charles prononçait le mot d'*amour et d'amante*.

Eh bien! lui dis-je, que ferais-tu, si tu aimais?

Il répondit, en rougissant plus encore: souffrir pour elle la faim, la soif, travailler de toutes mes forces, mourir même, me paraîtrait une bagatelle; mais aimer et céder à un autre celle qu'on aime, comme Salzmann l'a fait aujourd'hui; voilà ce qui me paraît grand et magnanime.

Elisabeth baissa les yeux, Mina les releva, mais garda le silence; et Wahlen, pour la première fois, se rappela du jeune homme qui avait mit

la main d'Elisabeth dans la sienne, et s'en informa. Mina lui raconta tout de suite avec quelle générosité Salzmann en avait agi ; elle s'anima et pleura beaucoup, au point même qu'elle fut obligée de sortir pour se remettre. — J'en remerciai le Ciel ; enfin, je pouvais parler. Ma femme ne paraissait pas contente ; et sans rien dire, le témoignait cent fois plus que moi par sa physionomie. Mais ce n'était pas la pauvreté de Wahlen qui l'inquiétait, c'était les témoignages continuels de son amour. Il baisait les mains d'Elisabeth, il la serrait dans ses bras, il était tout près d'elle, et l'innocente fille ne le repoussait point. Quand Auguste était épouse, elle m'avait toujours tenu dans une extrême réserve ; et ce n'était qu'à force de persécutions, que j'avais obtenu qu'elle suspendît le mouchoir

blanc à la mansarde, quoique cette faveur, à un quart de lieue de distance, ne fût assurément pas dangereuse. Aussi la bonne mère était toute effrayée; elle me fit sortir, et me dit: Je t'en prie, cher ami, donne ton consentement, et donne-le tout de suite, pour que leur mariage ne tarde pas à se conclure : Dieu sait ce qui arriverait. Je n'aurais pas osé penser seulement, quand j'étais jeune fille, à ce que les miennes se permettent de faire et de dire.

Bon, dis-je en riant, ce que nos enfans font en notre présence ne peut être un mal.

Ah ! mon ami, là-dessus tu es un esprit fort ; cela tient encore à tes anciennes liaisons avec Julie Goldman.

Non, mon Auguste, lui dis-je en l'embrassant, tout ce que je sais, tout ce que je crois sur l'amour, c'est toi

seule qui ma l'as appris ; tu m'as fait sentir que l'amour vrai est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus noble dans la nature ; que ses liens bien plus forts, bien plus sacrés que ceux de l'amitié, reposent également sur la loyauté, et qu'il faut être vertueux pour éprouver un véritable amour. Oui, tel que je le conçois, il est la base de toutes les vertus, et voilà pourquoi je ne crains rien de celui de nos enfans, parce que je le crois véritable ; mais j'aimerais autant, je l'avoue, que Wahlen ne fût pas revenu.

Moi je voudrais, répondit-elle, qu'ils fussent mariés ; un étranger, qui les verrait ensemble, croirait qu'ils le sont déjà depuis longtemps ; — (innocente et bonne

femme,) elle continua de me conjurer de ne pas trop retarder.

Quand je n'aurai plus que Mina et ma petite Annette, je saurai bien les garder, dit-elle d'un ton assuré. Je lui promis de faire tout ce qui dépendrait de moi pour la tranquilliser, et je rentrai dans la chambre ; je vis avec plaisir que Mr. Wahlen ne s'était pas rapproché d'Elisabeth plus qu'en notre présence ; — je le fis remarquer par un coup d'œil à ma femme. Je ramenai la conversation sur son oncle. Wahlen me raconta comment cet homme injuste et intéressé avait ruiné son frère pour enrichir son fils unique. J'ai encore en ma possession, me dit il, tous les papiers qui prouvent incontestablement sa mauvaise foi, mais je ne veux pas en faire plus

d'usage que mon père qui n'a jamais voulu déshonorer un aussi proche parent. Je le questionnai sur ces papiers, il me parut qu'en effet son oncle avait le plus grand intérêt à le ménager, et n'oserait pas trop lui nuire tant que ces preuves contre lui existaient. Le capital, qui lui était resté, était encore plus considérable qu'il ne l'avait dit. Sa petite campagne pouvait être améliorée, surtout en la faisant valoir lui-même ; et c'était son intention. Le vieux domestique était un bon homme très-âgé, qui chérissait de tout son cœur son jeune maître, serait heureux de son bonheur, et se contenterait de son entretien avec eux jusqu'à la mort.

Je priai Wahlen d'aller arranger cette petite campagne de manière

à pouvoir l'habiter tout de suite après son mariage ; je dis en secret à lui seul, que je fixais le jour de la nôce à celui de l'anniversaire de la naissance de ma femme, qui n'était pas très-éloigné. Je demanderai, lui dis je, une dispense au consistoire pour l'annoncer une seule fois, le matin même de la célébration ; mais il faut me promettre de partir demain et de ne revenir que la veille ou le matin du mariage. — J'exigeais cela pour que ma femme ne fût pas trop allarmée des tendresses du jeune couple. Il partit donc époux de son Elisabeth, mais lui laissant ignorer à elle-même le moment fixé pour leur union.

Je n'invitai personne pour la nôce que le frère de ma femme ; il était occupé de sa fabrique de papier.

et ne put venir. Wahlen communiqua son mariage par lettre à ses deux oncles, et d'une manière si positive, qu'ils n'essayèrent pas même d'y mettre obstacle. Le jour de naissance de ma femme se trouvait être un Dimanche ; je fus obligé, pour pouvoir prêcher sans trop d'émotion, de tâcher d'oublier quel nom chéri j'allais proclamer. Quand le sermon fut fini, j'annonçai d'une voix tremblante et en versant des larmes, le mariage de mon Elisabeth ; pendant qu'on chantait le dernier cantique, je me représentais avec quel transport de joie j'allais être reçu par ma famille : Mina seule était à l'Eglise ; sous quelque prétexte, j'avais empêché Elisabeth d'y venir : sans doute sa sœur irait bien vîte l'en instruire ; mais en

rentrant à la maison, je la trouvai fort tranquille; occupée à sortir du linge pour couvrir la table. Vous n'avez pas prêché longuement, cher papa ? me dit-elle. Mina, debout devant la fenêtre, avait l'air indifférent ; un instant après, ma femme entra en annonçant Wahlen qui venait d'arriver ; elle se jeta dans mes bras, puis elle serra Elisabeth sur son cœur, en lui disant : Dieu te bénisse, mon enfant ; puissent tous tes jours ressembler à ceux de ta mère, être des jours de bonheur, de confiance et d'amour ? puissent vos enfans, si vous en avez, ressembler aux miens.

Alors Mina, toute surprise, s'avança, et dit : que se passe-t-il donc ? J'avais fait préparer en secret une couronne de fleurs ; elle était dans

mon cabinet, je la fus chercher, et la posant sur la tête d'Elisabeth, je présentai ma fille à sa mère. Chère Auguste, lui dis-je, voilà mon présent pour ton jour de fête ; c'est la couronne de ta fille, c'est un fils de plus que je vais te donner. Ah! mon Dieu, mon Dieu, dit Mina en sautant au cou de sa sœur, je comprens, tu vas te marier. — Mina, lui dis-je avec surprise, d'où sors-tu donc, tu étais à l'Eglise, et j'ai annoncé ta sœur.

Elle rougit ; je me rappelle à présent comme d'un songe, dit-elle, que vous l'avez nommée ; j'étais si absorbée dans mes réflexions, — pauvre fille, le banc où Salzmann se mettait était vis-à-vis du sien, et l'âme entière de Mina avait été fixée sur cette place vide.

Wahlen alors entra dans la chambre, et prit dans ses bras son épouse tremblante et confuse, en s'écriant avec transport : à moi, pour jamais à moi.

Dans un moment la joyeuse nouvelle se répandit dans la maison ; tous mes enfans entrèrent en sautant, en criant, en embrassant leur sœur, et leur nouveau frère, et l'heureuse Elisabeth fut entourée d'amour et de joie ; la vieille Marie vint aussi faire ses félicitations : Mlle. Lisa, lui dit elle, vous souvient il de la planche de pois ; j'avais bien deviné, et j'irai tantôt y faire ma prière : Elisabeth rougit, et Wahlen embrassa la bonne Marie.

Toute cette scène était trop vive pour moi ; ah ! la joie d'un père

qui marie son enfant, est moins bruyante, plus tranquille, plus humble, plus modérée, plus mêlée de crainte et de sentimens tristes : dans les premières larmes d'un enfant, son père voit déjà celles qu'il versera peut-être pendant sa vie entière ; la couronne de mariage le fait penser à celle de la mort, et dans la guirlande de roses, il compte toutes les petites épines ; au milieu de sa joie, il pleure et il prie. Je passai dans notre chambre à coucher, j'y trouvai déjà ma femme à genoux, je ne lui dis rien, et me prosternai à côté d'elle.

Non : les enfans ne savent pas combien leur père et leur mère les aiment ; aucun autre sentiment ne peut être comparé à celui-là ; aucun être ne partagera jamais au

même point et leur douleur et leur joie ; l'amant, l'époux forment des vœux intéressés : ils veulent d'abord être aimés ; mais l'amour d'une mère est bien plus noble, bien plus pur, elle ne demande au ciel que de voir ses enfans heureux.

Le mariage fut béni par moi l'après-midi, à trois heures ; je voudrais que chaque père eût le droit de bénir ainsi l'union de ses enfans ; ils comprendraient un sentiment que je ne puis exprimer.

Mina vint me dire à l'oreille qu'elle croyait avoir vu Salzmann parmi les spectateurs auprès de la porte de l'Eglise :—pauvre homme, dis-je en soupirant, et Mina soupira aussi.

# L'ÉTRANGER.

Est-il permis? dit une voix étrangère à la porte de la chambre où nous étions à souper: au moment même elle s'ouvrit, et nous vîmes entrer avec vivacité un petit homme maigre assez âgé, mais sa physionomie grise, desséchée, son nez aquilin, ses petits yeux rians avaient assez d'expression: je me levai de table et je lui demandai ce qu'il voulait.

J'espère, Monsieur le Pasteur, que vous m'excuserez, me dit-il avec un air ouvert et cordial, mon

cocher m'assure qu'il ne peut pas me conduire ce soir à la ville, les chemins sont abymés, il faut que je passe la nuit dans ce village, et si vous voulez permettre à un homme bon et gai de partager votre joie, et celle de votre famille, je passerai volontiers quelques heures avec vous.

Tout cela fut dit si vîte, d'un ton si animé, et cette petite figure toute en mouvement était si plaisante, que mes enfans avaient beaucoup de peine à s'empêcher de rire.

Je ne laissai pas que d'être embarrassé; excepté le vieux maître d'école que j'avais invité, parce qu'il aimait tendrement Elisabeth, nous étions si exactement en famille, que dans cette circonstance un visage étranger ne pouvait que nous

gêner, et paraissait déplacé ; c'était si vrai que ma femme, mes enfans, sur-tout Elisabeth témoignèrent tous sur leurs physionomies le désir que je refusasse l'étranger. Je ne savais comment m'y prendre ; mais avant que j'eusse pu prononcer une parole, il me dit avec gaieté. Je vois dans vos yeux à tous que je ne suis pas le trop bien venu au milieu de votre petite fête, et je le comprends très-bien ; vous êtes, je le vois, absolument en famille, et dans une occasion semblable, un étranger reserre les cœurs ; à votre place j'aurais la même mine que vous, et j'enverrais l'inconnu à tous les diables ; mais j'aurais tort : écoutez-moi aussi, je suis père d'une quantité d'enfans ; moi aussi j'ai une fille que je marie dans ce moment ;

je vais aussi faire la noce à mon retour chez moi. Quand j'ai appris à l'auberge que vous aviez marié la vôtre aujourd'hui, j'ai pensé que mon cœur et mes sentimens ne seraient pas étrangers au milieu de vous. J'ai voulu serrer la main d'un bon père, d'une bonne mère, embrasser les jeunes époux, et réunir votre bonheur et ma joie. En disant cela il nous tendait la main, et il serra cordialement la mienne.

Il n'y avait pas moyen de refuser l'hospitalité ? un homme qui s'y prenait de cette manière ; je vis aussi tous les visages de ma famille s'éclaircir, tout le monde le pria de rester. Nous lui donnâmes une chaise et un couvert, il s'assit, il but, il mangea, il causa, et fut ce qu'il avait promis d'être, un

hôte agréable et gai; en peu de minutes il eut l'air aussi à son aise, et nous gêna aussi peu que s'il eût fait partie de ma famille. Depuis le moment de la bénédiction jusqu'alors, il y avait eu un tel mouvement dans la maison pour arranger le souper, que nous n'avions pas eu un seul instant pour épancher nos cœurs. J'avais, comme on le sait, fait un secret à tout le monde du jour de la noce, excepté cependant à la vieille Marie qui prépara des provisions; mais nous n'entendions rien, ni l'un, ni l'autre à l'arrangement d'un repas. Ma femme voulut se distinguer pour la noce de sa fille, elle mit tout le monde, même l'épouse, en activité.

Dès que nous eûmes quitté la table, Elisabeth vint se jeter dans

mes bras, et me demanda ma bénédiction, je posai la main sur son front : chère enfant, lui dis-je avec émotion, que Dieu t'accorde bien des jours semblables à celui-ci ; elle alla embrasser sa mère, ses frères et ses sœurs.

*L'homme gris*, (c'est ainsi que mes enfans baptisèrent l'étranger, parce qu'il était entièrement vêtu de cette couleur, et que son visage avait presque la même teinte) l'homme gris prit à son tour Elisabeth par la main, et lui dit : jeune femme, Dieu répande un peu de bonheur sur toute votre vie, et vous donne patience et courage, puissiez-vous avoir toutes les années seulement un jour comme celui-ci. Oh ! Monsieur, c'est aussi trop peu, s'écria Mina, et votre présent de noce

est trop mince, sur-tout pour ma bonne sœur qui reçoit la joie, comme les autres reçoivent la douleur, avec des larmes; et comment donc supporte-t-elle la douleur, dit l'homme gris en riant ? le témoignage que vous rendez à votre sœur est plus mauvais que mes vœux. Vous la comprenez mal, lui dis-je, mon Elisabeth supporte la douleur avec patience, et la joie avec une tranquille mélancolie.

Elle a tort : l'homme doit supporter le malheur avec courage, et recevoir la joie avec gaieté.

Du courage, dit Mina avec dépit, ô! si vous saviez de quel courage le cœur de ma sœur est capable ? si je vous racontais.—Elisabeth lui ferma la bouche avec un baiser.

Je souffrais de ce que l'étranger

paraissait douter de la grandeur d'âme de ma fille, et le prenant à part, je lui racontai à voix basse, et en peu de mots, quel sacrifice elle avait voulu nous faire. Alors avec un doux sourire de bienveillance qui lui allait très-bien, il alla baiser la main d'Elisabeth, puis se tournant vers moi, il me dit : vous ne m'étonnez point, je sais de quelle force un cœur tendre peut être capable; dès que j'ai vu votre fille, je l'ai jugée ainsi; mais, *elle supporta la joie comme les autres supportent la douleur*, a dit la petite, et vous même dites que c'est avec une tranquille mélancolie; pour moi, je dis que ni l'un ni l'autre ne sont bien : voilà pourquoi j'ai souhaité à la jeune épouse, quelques jours heureux, et du courage pour les rece-

voir avec gaieté, quand même ils seraient précédés et suivis de jours plus sombres; il faut savoir jouir non seulement de son propre bonheur, mais encore de celui des autres; la gaieté est reconnaissance envers Dieu; un cœur trop tendre a souvent le défaut de se complaire dans une sorte de tristesse, il ne s'intéresse guère qu'aux malheureux, et il est enclin à repousser les heureux avec une nuance de dureté. Savoir partager la joie des autres franchement et sans envie, est une vertu qui demande plus de courage que la compassion; il ne suffit pas d'être compatissant, il faut encore être bon, et la bonté est presque toujours assez gaie.

Le petit homme gris débitait toutes ses sentences, avec un ton

aussi gai, aussi animé que s'il avait dit des épigrammes ; il les entremêlait de petites histoires qui faisaient comprendre aux plus jeunes enfans ce qu'il voulait dire ; tous, excepté Elisabeth et Wahlen qui ne l'écoutaient guère, avaient les yeux fixés sur lui, et je ne fis que céder aux vœux de ma famille en lui offrant une chambre pour cette nuit. Il l'accepta sans compliment, fit chercher son petit coffre à l'auberge, s'établit en cercle avec nous, et fut vraiment très-amusant ; aucun de nous ne s'aperçut qu'il était tard, et qu'Elisabeth et Wahlen avaient disparu, peu-à-peu tous les enfans se retirèrent aussi ; moi, ma femme et Charles, et Mina, nous restâmes avec l'étranger. Alors la conversation prit une tournure plus

sérieuse ; de quoi nous serions-nous occupés que du bonheur de notre Elisabeth ; de-là nous en vînmes à parler du bonheur en général.

Il me paraît, me dit mon hôte, que vous devez être heureux d'après ce que je vois de votre vie.

Je secouai la tête ; pour être heureux, lui répondis-je, lorsqu'on est père d'une nombreuse famille, il faut être plus riche que je ne le suis, pas beaucoup plus, mais un peu. —— Tous les hommes disent ainsi, les plus riches comme les plus pauvres, chacun voudrait avoir quelque chose de plus qu'il n'a.

D'après votre système, dit Mina, tout le monde pourrait donc être heureux, même les plus pauvres.

L'ÉTRANGER.

Eh ! pourquoi non, s'ils ont la santé, la liberté et le cœur bon ?

cela ne doit-il pas suffire ? Il me serait facile de vous prouver, petite, que ce n'est que l'envie et la vanité qui demandent davantage.

MINA.

L'envie, la vanité. . . . . dites ce qu'il vous plaira, eh bien ! il faut aussi que ces passions soient satisfaites, puisque l'homme est vain et envieux.

L'ÉTRANGER.

Le sont-ils tous, sans exception, et l'homme vain, l'homme envieux est-il aussi bon qu'il puisse l'être ? répondez, petite.

MINA.

Je réponds qu'il faudrait, pour se contenter d'aussi peu, que tous les hommes vécussent comme nous ; je

n'ai été qu'une fois à la ville, mais je sais bien la différence.

L'ÉTRANGER.

Je ne vois pas pourquoi les hommes sages, qui savent bien ce dont ils ont réellement besoin, voudroient vivre autrement.

MINA.

Tout le monde peut-il mener ce genre de vie, et rester comme nous dans le cercle étroit d'une vie domestique et retirée ?

L'ÉTRANGER.

Du plus au moins nous le pouvons tous, mais, si c'est impossible, si l'on est forcé de se répandre, il faut au moins vivre avec les autres hommes, comme une mère tendre vit avec ses enfans ; cent fois ils l'of-

fensent, et cent fois elle leur pardonne ; elle excuse leurs défauts, et jouit de leurs bonnes qualités. Il ne faut pas se contenter d'être juste, car on a le droit de l'exiger de nous, mais encore il faut être indulgent, il faut avoir le cœur rempli d'amour du prochain, et de bienveillance fraternelle. J'ai vécu long-temps dans le monde, au milieu des hommes, et j'ai presque toujours réussi à ce que je voulais, en sachant céder, même lorsque j'avais raison. Certainement je suis heureux, car mon bonheur tient à mon caractère, et ne dépend de personne. J'ai souvent été trompé ; j'ai prodigué des bienfaits à des ingrats ; j'ai rencontré des hommes vains, ambitieux, orgueilleux, grossiers, négligens, et alors je laissais l'orgueilleux se vanter, l'ambitieux prendre la première

place ; je cédais à l'opiniâtre, je me taisais avec le grossier, je n'attendais rien de l'ingrat, j'évitais le trompeur, et je pensais : le monde est fait ainsi. Il faut le supporter ; c'est par là que j'ai su éviter les peines qui sont à la suite de ces viles passions, et j'ai vécu tranquille en me bornant à la société la moins nombreuse qu'il m'était possible. Mes projets sont toujours au dessous de mes moyens, et je fais autant de bien que je puis dans le cercle où je suis placé, sans ostentation, et sans éclat ; d'ailleurs je laisse aller le monde comme il le veut sans m'en embarrasser. — Voilà ma confession de foi.

Mon Charles écoutait depuis longtems en fronçant le sourcil, et je désirais qu'il expliquât sa pensée. Je crois, Monsieur, dit-il enfin, qu'il

ne se ferait rien de grand dans le monde, si tous les hommes pensaient ainsi.

Qu'importe, reprit mon hôte, ils seraient tous heureux, et je crois que voilà l'essentiel ; la Providence ne peut pas avoir d'autre but que celui-là pour les hommes. Mais l'homme, reprit vivement Charles, ne doit-il pas concourir à remplir ce but d'une manière active ? et ce ne sera pas en restant cloué au lieu où le sort l'a placé ; il ne doit pas se borner seulement à agir dans le cercle étroit de sa famille, de son village, de la ville, de sa patrie ; il doit étendre sa sphère d'activité, sur le monde et sur l'humanité entière, et si l'occasion ne s'en présente pas, son devoir est de la chercher.

Bien, jeune homme, dit l'étranger en souriant ; mais la manière la plus

efficace dont il puisse agir utilement et sûrement dans le cercle immense du monde et pour le bien de l'humanité, est de remplir sa place dans le cercle circonscrit des vertus domestiques; c'est de former autour de lui une atmosphère d'amour et de bienveillance. Il *doit*, dites vous, il *doit*;—oui, il doit faire le bien qui est à sa portée; c'est ensuite à la Providence, et non pas à lui, à faire servir ce bien à l'utilité générale. Montrez-moi un résultat général et bon, qui soit une suite de la prévoyance et de la volonté des hommes; ils peuvent bien voir ce qui est grand et beau, mais il y a une grande différence entre *connaître* et *vouloir*; c'est à-dire, vouloir d'une manière assez forte pour tout sacrifier à cette volonté. Citez-moi quelque chose de véritablement beau et grand, et je

vous ferai voir plusieurs siècles, peut-être auparavant, le germe de ce résultat : des hommes bons, simples et vertueux, y ont travaillé sans le savoir, dans le cercle étroit de leur vie domestique.

Mais, dit Charles en l'interrompant d'un air triomphant, le grand homme qui sait tirer parti de ce germe, qui saisit le moment de le développer pour le bien de l'humanité ; celui qui a voulu, qui a exécuté ce bien, était-ce en restant paisiblement au sein de sa famille ?

Où est-il ce grand homme, reprit vivement l'étranger, *qui veut le bien*, qui se dévoue au bonheur de ses semblables, sans aucune vue d'intérêt personnel ou d'ambition ? Et ces passions n'égarent-elles pas toujours ? *Il a voulu le bien*, dites-vous, moi je dis qu'il a été entraîné à le vouloir : le

premier pas qu'il fait, a nécessité les autres ; s'il réussit, il est un grand homme ; s'il ne réussit pas, il est un fou. Il est d'ailleurs à remarquer, que presque tous les grands réformateurs n'avaient pas de famille. Cette activité générale n'est que le rêve d'un jeune cœur exalté comme le vôtre, ou le désir effréné d'un ambitieux. L'âme de feu d'Alexandre avait conçu le plan gigantesque de réunir trois parties du monde sous la civilisation grecque ; projet le plus grand, le plus noble peut-être qui soit jamais entré dans l'âme d'un conquérant ; mais que de sang, que d'horreurs sur la route qui conduisait à ce but !

Et les moyens de la Providence, dis-je à mon tour, ne sont-ils pas souvent aussi bien terribles ?

La providence ! — sans doute ; mais osez-vous comparer la sublime

sagesse, l'amour éternel à ce grain de poussière, à l'homme, qui n'est séparé du tombeau que par quelques pas que l'on parcourt plus ou moins rapidement ! La Providence marche sûrement à son but : mais l'homme est-il sûr de réussir quand il entreprend ? Le plan d'Alexandre a été renversé, et des flots de sang ont coulé en vain. Quel bien arriverait-il sur la terre, s'il fallait l'attendre des hommes ? Colomb a découvert un nouveau monde peuplé de Sauvages ; quelle belle occasion pour l'Europe, de répandre sur ces contrées les bienfaits qu'elle devait à la Providence ! mais au contraire, les barbares Espagnols sacrifient des milliers d'hommes à leur avidité ; ils les ensevelissent vivans dans les mines d'or de leurs malheureuses contrées ; et ces infortunés souffrent les plus affreux tour-

mens pour enrichir leurs cruels vainqueurs.

J'espère, dit ma femme en soupirant, que les Espagnols ne savaient pas tout le mal qu'ils faisaient.

Ils le savaient trop bien: le respectable Las Cazas fut le témoin des cruautés qu'ils exerçaient envers un peuple dont ils connaissaient et avouaient les vertus; lui seul prit leur parti. Les années s'écoulèrent; leur barbarie, loin de diminuer, s'étendait toujours plus, et menaçait de détruire entièrement cette partie du globe. La Providence eut pitié de ces déplorables victimes: une légère circonstance, bien indépendante de la volonté des hommes, sauva l'Amérique; quelques chevaux espagnols s'échappèrent dans les déserts, et multiplièrent dans ces contrées sauvages. Les Américains, jusqu'alors timides, parce

qu'ils n'avaient aucun moyen de défense, apprirent à se servir de cet utile animal, et avec son secours, ils formèrent des peuplades belliqueuses, qui firent trembler à leur tour leurs tirans.

Et moi aussi, dis-je avec compassion, j'espère que les Espagnols péchaient par ignorance. Dans ces temps reculés, l'étude, la sage philosophie n'avaient pas encore. . . . .

Et dans ce siècle de lumière, interrompit l'étranger, les nations les plus éclairées, les Anglais, les Français, achètent des malheureux nègres, et leur font souffrir mille tourmens dans leurs plantations. La, c'est pour de l'or en nature; ici, c'est pour du sucre qui doit leur valoir de l'or, voilà la seule différence; ainsi, c'est toujours pour un peu d'or que l'homme sacrifie son semblable: ceux-là savent

bien ce qu'ils font. C'est devant Dieu, c'est en parlant de bienfaisance, d'humanité ; en lisant, en écrivant des cours de morale et de justice, qu'ils accablent leurs frères de leurs cruautés. Et quel est le grand homme qui ose venir aux secours de ces infortunés ? Non, leur malheur continuera jusqu'à ce que la Providence, par quelque moyen, peut-être aussi faible en apparence, délivre l'Afrique comme elle a délivré l'Amérique.

C'est ce qu'elle fera sans doute, dis-je : puissé-je vivre assez-longtemps pour en être le témoin (1) !

---

(1) Je la verrai cette révolution. L'étranger avait raison ! la Providence ne s'est pas servie des hommes pour l'opérer, elle emploie un plus petit moyen. Une racine jusqu'à présent négligée, la *Betterave* va rendre à tout un monde le repos,

Et qu'est-ce qui sauvera les Indoux? dit l'étranger; ce ne sera pas un grand homme, car s'il élevait la voix, elle serait bientôt étouffée parles clameurs de la cupidité; et s'il persistait à vouloir se faire entendre, il serait persécuté, et mis lui-même dans les fers. Non, la sage Providence a d'autres moyens pour parvenir à son but. Les hommes qui désirent sincèrement le bien de l'humanité, n'ont rien de mieux à faire que de s'en remettre à elle seule, et d'y concourir en faisant autour d'eux, et dans leur petit cercle, le plus de bien et le plus d'heureux qu'ils pourront. " Que chacun en fasse autant, et l'Univers entier sera heureux."

---

le bonheur et la paix domestique; on fait du sucre à Berlin, et l'Afrique va être heureuse et libre.

Il sonna minuit, l'étranger se leva, et fut se coucher. Ce n'est pas un grand philosophe, dit Charles, mais je le crois un excellent homme.

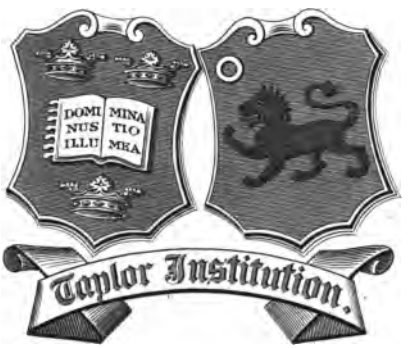
J'imaginais, répondit Mina, tout en montant dans nos chambres, que la meilleure philosophie était d'être bon : mais tu attaches de singulières idées à ce mot de philosophie.

Allons dormir là-dessus, lui dit son frère en bâillant.

*Fin du troisième volume.*



De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75, Great Queen-Street, Lincoln's-Inn Fields, à Londres.


DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.